NOBILIS IRA
AVITO VIRET HONORE

Library
of the
University of Toronto

C.F. Dun
1 ed
£20
4-3-1
Charles Stuart

ÉTAT PRÉSENT

DU ROYAUME

DE PORTUGAL.

ÉTAT PRÉSENT

DU ROYAUME

DE PORTUGAL,

EN L'ANNÉE MDCCLXVI.

PHILOCTETE DE SOPHOCLE, *trad. Angl.*

. . . . . *Army, City, all*
Depends on those who rule; when men grow vile,
The guilt is theirs, who taught them to be wicked.

L'armée, l'état, tout dépend de ceux qui gouvernent. Quand les peuples s'avilissent, la faute doit en être jettée sur ceux qui les ont rendus méchans.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & COMP.

M. D. CC. LXXV.

PRÉFACE.

LE titre de cet ouvrage donne beaucoup de facilité pour ſa compoſition; il n'exige ni rigidité chronologique, ni méthode de diction, ni commentaire, ni analyſe, ni éloquence, ni imagination; il ne faut que dire la *vérité*: la plus auſtère critique n'y doit pas chercher autre choſe. C'eſt un tableau que je colore plus ou moins; pourvu qu'il ſoit vrai, j'ai rempli mon titre & mon but.

Nous avons en français une hiſtoire fort détaillée du Portugal, en huit volumes, faite avec ſoin par Mr. de la Clède; on pourra la conſulter pour la partie hiſtorique & le détail des faits, dans leſquels je ne

veux pas m'embarraſſer. J'en ai choiſi & placé quelques traits, qui pouvoient jetter quelques lumières ſur le caractère national, & qui éclairciſſoient quelques unes de mes réflexions ſur l'état préſent de cette monarchie.

Je cherche à repréſenter le Portugal tel qu'il étoit en 1766; je vois avec étonnement & avec plaiſir que mon ouvrage aura le mérite de la nouveauté, & que ce royaume eſt fort peu connu. Son alliance intime avec l'Angleterre, ſa richeſſe, ſa poſition, au centre de l'Europe maritime, les cruelles cataſtrophes qu'il a eſſuyées depuis ce ſiècle, les guerres dans leſquelles il s'eſt trouvé mêlé, & ſurtout le génie ſupérieur du grand Miniſtre qui le gouverne, devoient exciter la curioſité générale & engager les voyageurs, que leurs affaires y conduiſoient, à en rapporter des connoiſſances toujours intéreſſantes pour

l'humanité, & à communiquer leurs réflexions ſur ce pays, (j'oſe dire) inconnu, & ce qu'ils y avoient vu & appris.

Les Anglois, les plus curieux obſervateurs de l'humanité, ont ſemblé négliger abſolument le Portugal, & déſeſpérer d'y rencontrer aucun objet digne de leurs ſpéculations philoſophiques. Il ne va en Portugal que des négocians de cette nation, qui uniquement concentrés dans leurs affaires de commerce, ne connoiſſent que Lisbonne & Oporto, vivent dans leurs comptoirs & ne fréquentent que des étrangers.

Les Eſpagnols, que leur voiſinage, leur état politique, leur inimitié naturelle, devroient engager à obſerver ſcrupuleuſement ce pays, ſont encore plus nonchalans ſur cette étude intéreſſante, n'ont aucune carte exacte, aucun plan des places, aucunes connoiſſances des forces, des moyens, du caractère, des

reſſources, des diſpoſitions de ce royaume; ou bien ils les réſervent dans les cabinets impénétrables du miniſtère, où ces notions reſtent enfouïes, ſans communication, même lorſqu'ils vont faire la guerre dans le pays. Tous les Officiers qui ſervoient en 1762, dans l'armée de Portugal, peuvent ſe ſouvenir qu'à Zamora, le Marquis de Sarria, dans ſa ſalle d'audience, environné de ſes Officiers généraux, raiſonnoit avec eux, les interrogeoit ſur les chemins du Portugal d'une façon fort perplexe & fort incertaine: l'un ſavoit par un marchand, que d'une telle ville à telle autre du Portugal, les chemins étoient de telle & telle façon; un autre avoit appris d'une Dame de Valladolid que les chemins entre telle & telle province étoient impénétrables: tout ſe paſſoit en conjectures, en ouï dire, & il n'y avoit pas de projet de campagne, faute de connoître le pays. Cependant

il exiſtoit des mémoires du grand Duc d'Albe, du Duc de St. Germain, du Duc d'Oſſone, de Don Juan d'Autriche, du Marquis de Bey; il y avoit des cartes levées anciennement par les ordres de ces Généraux; on poſſédoit les plans apportés par un ingénieur françois nommé Nicolas de Langres, qui avoit paſſé du ſervice de Portugal à celui d'Eſpagne dans la guerre de 1640. Tout cela étoit enſeveli, & l'eſt encore dans les vieilles paperaſſes & dans la pouſſière des bureaux. La guerre de 1762 n'a rien produit, on n'a pas même vû une ſeule bonne carte paroître; tout eſt oublié, & le Portugal reſte inconnu aux Eſpagnols.

Les Anglois, au moins, ont donné une fort belle carte du Portugal, qui n'eſt fautive que dans quelques parties, mais dont on peut ſe ſervir, & qui jette beaucoup de lumière ſur l'hiſtoire ancienne & moderne de ce royaume; la partie ma-

rine de cette carte eſt de la plus grande exactitude ; elle ſe vend à Londres, chez Thomas Jeffreys.

Les François, ce peuple curieux, vif, entreprenant, qui remarque tout, qui réfléchit ſur tout, qui écrit ſur tout, n'ont produit aucun ouvrage ſur le Portugal ; ils n'y ont vu, comme le reſte des voyageurs, que Lisbonne & Oporto, & ils ſe ſont contentés d'écrire avec beaucoup d'eſprit & de feu une brochure ſpéculative ſur le commerce ; ils n'ont pas étendu plus loin leur attention, & ils n'ont vû le Portugal que du côté du négoce. Quant à la partie militaire, les Officiers qui ont fait la campagne de Portugal, comme auxiliaires, n'ont pas pénétré aſſez avant dans le pays pour pouvoir prendre des connoiſſances fort étendues ; le mépris que leur ont inſpiré les ridicules opérations de cette guerre ne pouvoit que dégouter leur curioſité : leurs réflexions portoient autant le

caractère d'amertume & de critique ſur leurs alliés que ſur leurs ennemis.

Une autre raiſon de l'oubli aſſez général dans lequel eſt tombée la nation portugaiſe vis-à-vis du reſte de l'Europe, c'eſt la pareſſe & l'indifférence de ce peuple qui ne voyage point, qui n'écrit point, & qui n'a aucune communication avec les autres peuples. Les voyages par terre au travers de ce royaume & de celui d'Eſpagne, ſont ſi dégoûtans par le mal-aiſe, les peines & les dangers dont ils ſont accompagnés, qu'il n'eſt pas étonnant que les Portugais ne les entreprennent pas; mais l'alliance intime avec l'Angleterre, la proximité de ce pays, la facilité des embarquemens pour toutes les parties du monde, devroient exciter en eux le déſir naturel de connoître & d'être connu.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que le gouvernement s'y oppoſe, & qu'il ne permet point les

voyages; bien loin d'imiter la prudence des Danois, qui pendant cette guerre, dont ils ont eu la ſageſſe de ſe diſpenſer, ont envoyé de jeunes Officiers dans toutes les armées pour apprendre leur métier, ſous de grands Capitaines: le Roi de Portugal a rappellé ceux que le zèle de la gloire & de l'inſtruction avoit conduits hors de leur patrie.

C'eſt cet oubli général de toute l'Europe, & cette nonchalance des Portugais, qui rendent mon ouvrage curieux & intéreſſant; j'évite avec ſoin la critique, même quand mes réflexions en ont l'apparence; je cherche à ne laiſſer voir que la *vérité*, & cette conſidération m'arrête ſouvent ſur beaucoup de détails, dans leſquels j'aurois néceſſairement l'air ſatirique, ſi je me livrois le moins du monde au développement des faits & aux idées qu'ils préſentent.

AVIS

AVIS

DES ÉDITEURS.

COmme l'un de nous, notre Sr. GRASSET, a été témoin oculaire de la plûpart des faits qui ſont décrits dans ce volume, & ſur-tout du tremblement de terre qui ſe fit reſſentir à Lisbonne, le premier jour de Novembre de l'année 1755, dans le reſte du Portugal, & dans toute l'Eſpagne juſqu'à Bayonne; & que dans un ſecond voyage qu'il fit en Eſpagne en 1762, il fut arrêté à Salamanque, par ordre du Roi, conduit au camp de *Ciudad Rodrigo*, obligé & contraint de ſervir par force dans l'armée Eſpagnole, en qualité d'Officier, pendant un mois & demi, & qu'il s'eſt trouvé au ſiége & à la priſe de Chavès, Miranda & d'Almeyda; il déclare, que tout ce que l'Auteur écrit avec tant de clarté ſur ces matières, eſt conforme avec ce qu'il a été à portée d'obſerver & à ce qu'il en avoit couché alors ſur ſon journal.

*

TABLE
DES CHAPITRES
contenus
DANS LES QUATRE PARTIES
DE CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.
Géographie du Portugal.

Chapitre I. *Diviſion.* . page 1
Chap. II. *Entre Minho-y Douro.* 4
Chap. III. *Le Tra-los-Montes.* . 12
Chap. IV. *Le Beïra.* . . 17
Chap. V. *Eſtremadure Portugaiſe.* 28
Chap. VI. *L'Alentejo.* . . 39
Chap. VII. *Les Algarves.* . . 47
Chap. VIII. *Concluſion.* . . 52

LIVRE DEUXIEME.
Les Colonies Portugaises.

Chap. I. *Diviſion.* . . . 57
Chap. II. *Aſie.* . . . 58
Chap. III. *Afrique.* . . . 63

CHAP. IV. *Amérique.* . page 67
CHAP. V. *Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.* . . 92
CHAP. VI. *Conclusion.* . . 101

LIVRE TROISIEME.

ÉTAT MILITAIRE.

CHAP. I. *Défaut de l'état militaire portugais.* 107
CHAP. II. *Etat de l'armée. Infanterie, cavalerie, troupes légères, artillerie, génie.* . 117
CHAP. III. *Généraux, Officiers, Etat Major, Subsistances, Ministère de guerre.* . . 126
CHAP. IV. *Topographie, rivières, montagnes, places fortes.* . 134
CHAP. V. *Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.* . 146

LIVRE QUATRIEME.

CARACTÈRE NATIONAL ET GOUVERNEMENT.

CHAP. I. *Mœurs des Portugais, les fidalgos, les femmes, spectacles, danses, combats de taureaux.* 167

CHAP. II. *Habillemens, maiſons, police de Lisbonne, ſon climat, tremblement de terre, quintas.* 174
CHAP. III. *Juſtice, priſons, Tribunaux, Cités, Ordres, Archevêchés, Evêchés, Patriarchat, Religion, Inquiſition, expulſion des Jéſuites, thèſe du P. Ferreira. Schiſme du Portugal.* 179
CHAP. IV. *Univerſité de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Hiſtoriens, Poëtes, Arts.* . . . 212
CHAP. V. *Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.* 220
CHAP. VI. *La Cour.* . . 235
CHAP. VII. *Précis de l'hiſtoire du Portugal.* 240
CHAP. VIII. *Anecdotes. Jean V, Joſeph I, tremblement de terre, conſpiration, guerre de 1762, incendie de la douane, mort de Graveron; révolte du Breſil.* 250
CHAP. IX. *Etat politique du Portugal.* 288
CHAP. X. *Le Comte d'Oyeras.* . 294

ÉTAT

ÉTAT PRÉSENT
DU ROYAUME
DE PORTUGAL.

LIVRE PREMIER.

Géographie du Portugal.

CHAPITRE PREMIER.

Diviſion.

IL eſt pluſieurs eſpèces de lecteurs, & toutes les matières ne ſont pas propres à tous; rien n'eſt en général plus ſec & plus ennuyeux que les détails géographiques, & cependant aucuns ne ſont plus néceſſaires; ceux qui li-

ſent pour s'inſtruire les reçoivent avec avidité, & les examinent ſcrupuleuſement; ceux qui ne cherchent qu'à s'amuſer les craignent, & ne font tout au plus que les parcourir. J'ai cherché à contenter les premiers par de l'exactitude; quant aux derniers, ils trouveront dans ce livre géographique des réflexions & des traits anecdotiques ſur la dernière guerre, qui leur en diminueront la ſéchereſſe & l'ennui: c'eſt auſſi pour eux particuliérement que j'ai cru devoir ajouter le dénombrement des habitans des ſix provinces du Portugal, que l'on ne trouvera nulle part. Il eſt peu de perſonnes qui ſans en avoir vû les détails & ſans avoir des connoiſſances antérieures, puiſſent imaginer que le Portugal contienne autant d'habitans; cependant rien n'eſt moins douteux, & il eſt encore plus vrai que la population de ce petit Royaume n'eſt pas en juſte proportion de la moitié de la valeur du terrain, qu'elle pourroit être double ſans ſurcharger le pays, & qu'elle a paſſé cinq millions d'ames du tems des Romains & quatre du tems du règne de Don Emmanuel, le ſiècle brillant du Portugal.

Je déſire avoir rencontré le vrai moyen de jetter de l'intérêt dans cette

lecture néceſſaire & fondamentale de l'ouvrage.

Le royaume de Portugal n'a pas plus de cent lieues de longueur ſur quarante à quarante cinq de largeur ; il eſt cinq fois moins grand que le royaume d'Eſpagne ; mais ſa poſition avantageuſe, le ſecours des Anglois, la foibleſſe de ſes ennemis, la difficulté de ſes chemins & le nombre de ſes places fortes le mettent à l'abri d'être abſolument envahi, quand même la politique de l'Europe le permettroit aux Eſpagnols, ils le rendent capable de réſiſter contre cette nation à la guerre la plus vigoureuſe, tant que ce petit royaume aura des alliés puiſſans & des ennemis foibles.

On diviſe le Portugal en ſix provinces fort petites ; trois formant la répartition, ou département du nord ; l'Entreminho y Douro, le Tra-los-Montes, & le Beïra ; trois formant la répartition du Sud ; l'Eſtremadure Portugaiſe, (*) l'Alentéjo & le petit royaume des Algarves.

(*) Il faut lire ce mot comme s'il étoit écrit *Alenteko.*

CHAPITRE II.

Entre Minho-y Douro.

LA province d'entre Minho y Douro a au Nord la Galice & le fleuve Minho ; à l'orient la province de Tra-los-Montes, dont elle eſt ſéparée par la chaîne des montagnes du Maron & du Geres ; au midi la province de Beïra, dont elle eſt ſéparée par le Douro ; à l'occident, l'ocean ; ſa longueur eſt de dix-huit lieues du nord au ſud, & ſa largeur de douze du levant au couchant : malgré ſa petiteſſe elle eſt ſans contredit la plus peuplée du royaume, en proportion d'étendue.

Cette province contient deux cités, Braga la capitale & Oporto, vingt-ſix villes, ou bourgs fermés, dont les principaux ſont Viana, Guimaraens, Ponte de Lima, Villa de Condé, Caminha, Monçaon, Barcelos, Valença ; elle renferme deux égliſes cathédrales, cinq collégiales, & plus de cinq-cent paroiſſes ; elle eſt arroſée de pluſieurs rivières, outre le Minho & le Douro qui lui procurent une très grande fertilité,

& l'ornement de plus de deux cent ponts de pierre.

Les principales productions ſont des bleds, du vin, de l'huile, des troupeaux, des laines & du lin; on y vit à bon marché, & l'on y a en abondance le gibier & le poiſſon.

La province ſe diviſe en ſix juriſdictions; trois Royales, nommées Corregidories, & trois particulières, nommées Oydories.

La première Corregidorie eſt Guimaraens; elle renferme quatre villes; ſon terrain eſt fort étendu & fort peuplé, il contient cent vingt-quatre mille ames. Guimaraens eſt ſitué à trois lieues de Braga entre les deux rivières de la Dave & la Viſela: cette ville a été la réſidence des premiers Rois de Portugal, & la patrie d'Alphonſe Henriqués qui prit le premier ce titre après la bataille d'Ourique. Il y a une collégiale, dont les chanoines ſont de grande naiſſance & fort riches. On trouve ſur la place aux poiſſons une égliſe ruinée dédiée à St. Jacques, qui étoit autrefois un temple de Cerès; cette ville contient plus de cinq mille habitans, elle a un vieux château aſſez fort, bâti ſur une montagne.

La ſeconde Corregidorie eſt Viana;

elle renferme neuf villes ou bourgs dont les plus considérables sont, Monçao, & Ponte de Lima; elle contient quatre-vingt-dix-huit mille habitans.

La ville de Viana est à l'embouchure de la rivière de Lima; son port étoit autrefois très bon, mais il s'y est formé des bancs de sable, & il n'y peut plus aborder que des petits bâtimens; elle est fort bien bâtie, ses environs sont fort agréables, & elle contient plus de sept mille ames; elle a été fondée par le Roi Alphonse III, qui lui a donné le droit de ville en 1253; son port est défendu par le château de St. Jacques situé sur la barre, entouré de cinq bastions & d'un fossé profond taillé dans le roc vif.

Ponte de Lima est extrêmement ancienne; on attribue sa fondation aux Grecs; elle est située sur la Lima à trois lieues de Viana; c'est une petite ville bien bâtie, qui contient environ deux mille ames. Monçao a été fondée par Alphonse III, à deux lieues de Valença sur le Minho; elle est assez bien fortifiée, & il y a peu de chose à réparer pour en faire une bonne place; elle ne contient qu'environ sept cents habitans.

La troisième Corregidorie est celle

d'Oporto ; elle contient une cité, trois villes & plus de cent mille habitans. Oporto eſt après Lisbonne la ville la plus conſidérable du Portugal ; ſon port à l'embouchure du Douro eſt fameux par ſon prodigieux commerce, qui lui a attiré une population nombreuſe, ſurtout depuis trente ans ; elle ne s'eſt preſque pas reſſenti du tremblement de terre, qui a encore augmenté ſon commerce & le nombre de ſes habitans : cette ville eſt ſurtout remplie d'étrangers, qui en font tout le commerce & principalement d'Anglois. Elle ne contenoit en 1732 que vingt-quatre mille habitans, & on en compte à préſent plus de quarante mille ; Oporto eſt ſans défenſe & toute ouverte, excepté du côté de la mer qu'elle eſt défendue par deux forts ; on y vit à meilleur marché & avec plus d'agrément qu'à Liſbonne, & il a été queſtion d'y tranſporter la cour lors du tremblement de terre de 1755. Le Douro inonde ſouvent les quais & les quartiers bas de la ville.

La première Oydorie eſt celle de Barcelos ; elle contient ſept villes ou bourgs & plus de cinquante mille habitans ; la ville de Barcelos appartient à titre de comté à la maiſon de Bra-

gance, elle eſt ſituée à trois lieues de Braga, elle a une collégiale & un peu plus de quinze cents habitans.

L'Oydorie de Valença renferme trois villes, dont la principale eſt Valença, fondée par les ſoldats de Viriatus ſur le Minho; cette place avoit été fortifiée réguliérement autrefois, mais on l'avoit laiſſée tomber en ruine; le Miniſtère actuel a donné des ordres pour la faire rétablir; elle n'eſt qu'à demie portée de canon de Tuy, frontière de Galice; elle appartient avec titre de Marquiſat à la maiſon de Vimioſo: on n'y compte que neuf-cents habitans & vingt-ſix mille dans ſa juriſdiction.

L'Oydorie de Braga ne contient que cette ville & trente-quatre mille habitans; Braga a été, dit-on, fondée par les Grecs après la deſtruction de Troyes; elle eſt ſituée dans une plaine fort agréable à cinq lieues de la mer, arroſée de deux rivières, le Cavado au nord, & la rivière d'Eſte au ſud; cette ville a été fameuſe du tems des Romains, on y voit entr'autres veſtiges de ſon ancienne grandeur un aqueduc & les ruines d'un amphithéâtre, elle eſt bien bâtie & contient douze mille & quatre-cent habitans; elle eſt le ſiége d'un Archevêque qui eſt ſeigneur de la ville,

& qui prétend au titre de Primat d'Eſpagne, parce que c'eſt le plus ancien évêché de cette preſqu'iſle ; il s'eſt tenu cinq conciles dans cette ville, on y compte une ſuite de cent quatorze Prélats dont pluſieurs ont été renommés par leurs vertus & leur ſcience, entre autres le fameux Barthelemi des Martirs.

Les ſix juriſdictions de cette province contiennent cinq - cent - quatre - mille ames par le dernier dénombrement. Le peuple de ce pays eſt aiſé, brave, plus laborieux que dans les autres provinces du royaume, plus beau, de bonne foi & fidèle au gouvernement ; le ſang y eſt fort beau, & les hommes très robuſtes & adroits : c'eſt la meilleure infanterie du Portugal.

L'Entreminho y Douro n'eſſuye dans les guerres du Portugal contre l'Eſpagne que des courſes paſſagères qui arrivent à peine à la frontière. Les frontières de la Galice ſont couvertes par le Minho, remplis de défilés & de gorges impénétrables ; les habitans ſont braves & animés par une forte haine contre les Caſtillans ; il y a quelques châteaux fortifiés : le Minho qui termine une partie du Portugal eſt bordé dans cette province de places fortes,

telles que Valença, Villanova, La Pela, Monçao & Melgaſſo. Pluſieurs rivières traverſant les frontières en différens ſens, ſe joignent à des chaines de montagnes pour rendre le nord de cette province reſpectable; toutes les rivières intérieures de la province qui ſont celles de Cancinha, la Lima, la Neiva, le Cavado, le Deſte, la Dave, la Viſela, ont leurs cours du levant au couchant, & forment par conſéquent des défenſes naturelles & des poſtes, qui ſécondés par les montagnes ne ſont pas aiſés à forcer pour les troupes qui attaqueroient cette province par le nord; du côté des ſources de la Lima au nord-eſt, le pays eſt un peu plus ouvert, mais on y trouve des poſtes excellens le long de la rivière de Vazzeas du côté d'Alcobaſſa, Thiau, Paradela, forte de Eſtrica & Portela de Homem: à l'eſt elle eſt ſéparée du Tra-los-Montes par la Sierra de Geres, Ste. Catarinha & de Marom, qui en défendent les approches. Cette chaîne de montagnes eſt difficile à traverſer & fort aiſée à défendre par des poſtes intermédiaires fortifiés ſans dépenſe, par des coupures, des redoutes, des abattis, des redants; en tout cette province, quoique

riche, craint peu la guerre: les Eſpagnols n'y ont jamais pénétré fort avant, & elle ſe défend d'elle-même à moins d'être attaquée par des forces extrêmement ſupérieures; auſſi n'y l'aiſſe-t-on en tems de guerre que la ſeule milice du pays qui ſuffit pour ſa conſervation, & on n'y met que deux ou trois bataillons de garniſon le long du Minho & à Oporto. Telles ont été juſqu'à préſent les diſpoſitions militaires dans cette province; elles ont ſuffi pour préſerver Oporto des entrepriſes auxquelles il eſt expoſé. La difficulté des chemins, la quantité des montagnes & de bois qui couvrent cette ville, ſont des motifs de ſécurité, & pourroient être des motifs de crainte, ſi les Eſpagnols ſavoient faire la petite guerre.

CHAPITRE III.

Le Tra-los-Montes.

LA province de Tra-los-Montes eſt ainſi appellée, parce qu'elle eſt ſituée, par rapport à la province d'Entreminho y Douro, au-delà de la Sierra de Marom qui l'en ſépare abſolument; elle a au nord la Galice, à l'orient le royaume de Leon, au midi le Beïra, & au couchant la chaîne de montagnes de Marom & de Geres. Le terrein eſt montueux & ſec, mais le cours des riviéres qui l'arroſent eſt bordé de petites plaines aſſez peuplées & fertiles; elle comprend deux cités, Bragança & Miranda, & près de cinquante bourgs; elle a environ trente lieues de l'orient à l'occident, ſur vingt du nord au midi. Cette province eſt diviſée en deux Corregidories & deux Oydories.

La Corregidorie de Torre de Moncorvo contient vingt-ſix bourgs & environ 45000 habitans. Les Eſpagnols eurent à Moncorvo un détachement en 1762 qui y fit beaucoup de dégats; ils

croyoient cet endroit fermé & fortifié, & on parloit d'un corps de 6000 Portugais qui devoit le défendre. L'étonnement des Eſpagnols égala leur ignorance, lorſqu'ils virent que Moncorvo n'étoit qu'un mauvais village, où depuis plus d'un ſiécle il n'y avoit ni portes ni murailles, & où il n'étoit jamais entré un ſoldat depuis la même époque.

La Corregidorie de Miranda contient une ville Epiſcopale, douze bourgs & environ 24000 habitans. Miranda avoit des fortifications à l'antique; les Eſpagnols vinrent l'aſſiéger en 1762, le magaſin à poudre ſauta en l'air par un accident, enleva le château & une partie de la muraille, fit périr 600 hommes tant de la garniſon que de ſes habitans & laiſſa cette place dépeuplée; elle avoit déja eſſuyé le même déſaſtre dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne; cette place ne peut pas être rétablie, elle eſt dans un fonds qui la rend très-ſuſceptible d'attaque: ſa poſition eſt cependant fort avantageuſe pour la défenſe de cette province du côté du royaume de Leon, & plus encore pour faciliter les incurſions des troupes légéres Portugaiſes dans les Caſtilles.

L'Oydorie de Bragança contient une cité & douze bourgs ou villes & 75000

habitans : cette ville eſt la capitale de la province ; on en a tranſporté l'évêché à Miranda ; elle eſt ſituée dans une petite plaine fort agréable ſur le bord de la petite rivière de Fervença, à une lieue & demie de la frontière de Galice : on lui donne pour fondateur Brigo, le quatrième Roi fabuleux de l'Eſpagne, mais elle a une autre origine tout auſſi noble & plus probable : elle fut fondée par Auguſte en l'honneur de Jules Céſar, ſous le nom de Julio Briga ; elle appartient, à titre de Duché, à la famille régnante en Portugal. Il y a dans cette ville de bonnes fabriques de ſoye, de velours & de gourgouran ; elle a des murs antiques garnis de ſeize tours & un bon château ; ſa poſition eſt pareille à celle de Miranda pour les incurſions des Portugais en Eſpagne ; elle contient environ 2700 habitans. On y avoit établi un hôpital conſidérable pour l'armée Eſpagnole, & il y mourut plus de 4000 ſoldats de cette nation.

Chavès eſt la ville la plus conſidérable de la province, & la réſidence du Commandant des armes dans toute la répartition du nord ; elle fut fondée par l'Empereur Veſpaſien qui y fit conſtruire des bains, dont le monument

ſubſiſte encore ; elle a ſur la rivière de Tamego un pont très-remarquable bâti par Trajan : cette ville a quelques fortifications, mais toutes dominées, comme toutes celles de cette province ; elle appartient à la maiſon royale. C'eſt de Chavès que les Eſpagnols firent partir en 1762 un détachement de 3000 volontaires pour marcher ſur Oporto, où l'on avoit le projet d'aller : Alexandre Orelly Irlandois, actuellement Lieutenant général fort eſtimé au ſervice d'Eſpagne, commandoit cette troupe qui devoit être ſoutenue par d'autres détachemens ; il s'avança juſqu'à Villa-Real ſans rencontrer aucune réſiſtance, mais étant averti que les payſans s'armoient, & que les paſſages étoient difficiles, il fit ſa retraite fort en déſordre, ſurtout en traverſant Villa Pouca, & juſqu'à Chavès il fut vivement harcelé par les payſans, qui eurent toute la gloire de l'avoir reconduit juſqu'à la frontière avec beaucoup d'inquiétude, quoi qu'ils ne fuſſent que cinq ou ſix cent, ſans le ſecours d'aucun ſoldat ; ce triomphe a été fort célébré en Portugal, où l'on en conte beaucoup de particularités. Cette opération manquée eſt un des principaux motifs de la retraite de l'armée ſur Zamora, du ſiège

d'Almeyda, & de l'indéciſion & des erreurs de cette campagne : le Portugal étoit ſans troupes & dans la plus grande conſternation ; ſi l'on eut marché bruſquement ſur Oporto, cette ville eut été priſe ſans combat : on y auroit trouvé des dédomagemens pour les fraix de la guerre, des vivres & un bon climat ; l'armée n'eut pas péri de faim & de miſère comme elle a péri, & la face des affaires eut été changée entiérement.

La province de Tra-los-Montes n'eſt d'aucune importance dans une guerre entre l'Eſpagne & le Portugal ; il eſt même dangereux pour les Eſpagnols de vouloir pénétrer par cette province, & c'eſt ce qu'ils ont éprouvé avec beaucoup de perte en 1762, quand ils ſe ſont avancés au nombre de plus de 40000 hommes ſur la partie de Chavés, Bragança & Miranda, ſans magaſins ni proviſions d'aucune eſpèce ; ils y ont perdu un quart de leur armée morts de maladies, de faim & de miſère, ſans avoir aucun but ni tirer aucune utilité de leur expédition.

CHAPITRE IV.

Le Beïra.

LA province de Beïra eſt la plus grande du royaume ; elle confine au nord avec l'Entreminho y Douro & le Tralos-Montes, à l'orient avec le royaume de Leon & l'Eſtremadure Caſtillane, au midi avec l'Eſtremadure Portuguaiſe & l'Alentejo, & au couchant avec l'Océan. Elle a quarante lieues de longueur ſur preſqu'autant de largeur ; elle eſt diviſée en ſix Corregidories & deux Oydories ; elle contient quatre évêchés, Coimbre, Viſeu, Guarda & Lamego ; quatre cités & deux cent trente-quatre petites villes ou bourgs fermés, avec environ 560000 habitans : le terrein eſt fertile dans des parties en bled, en ſeigle, en troupeaux, en chaſſe, pêche, fruits ; d'autres parties ſont abſolument pelées & déſertes. Le climat y eſt plus froid que chaud, à cauſe de la grande quantité de montagnes : dans quelques cantons du côté de la mer, le Beïra produit du vin excellent, & des huiles auſſi renommées que celles de l'Anda-

louſie; on en fait grand commerce avec les Anglois, ainſi que d'oranges & limons. Cette province eſt partagée en haute & baſſe par une haute chaine de montagnes, nommée la Sierra de Eſtrelha.

La Corregidorie de Coimbre contient une cité, beaucoup de bourgs, & plus de 150000 habitans. Coimbre (Conimbrica) avoit été bâtie par les Romains environ 300 ans avant Jéſus-Chriſt, à une lieue de l'emplacement où elle eſt ſituée, mais ayant été détruite par les Alains, Ataris, un de leurs Rois, la fit rebâtir l'an 415 ſur les bords du Mondego, ſur lequel elle a un beau pont; elle eſt célèbre par ſon univerſité fondée par le Roi Don Denys; elle a ſept chaires de théologie, ſept de droit canon, dix de droit civil, ſept de médecine, une de mathématique & une de muſique; cette univerſité à produit quelques ſavans ſcolaſtiques, ariſtoteliciens & carteſiens, mais jamais un bon philoſophe, ni un homme vraiment inſtruit. Coimbre contient dix mille habitans, ſans compter plus de quatre mille écoliers; ſon évêque eſt Comte titulaire d'Arganil.

L'Oydorie de Montemor o Velho contient environ trente mille ames.

Montemor a été connu dans l'antiquité ſous le nom de Medobriga: ce bourg contient plus de quatre mille habitans; il eſt ſitué ſur les bords du Mondego, à environ quatre lieues de Coimbre. Aveïro eſt compris dans cette Oydorie; c'eſt un port de mer qui augmente tous les jours, & qui pourra devenir bon avec très-peu de travaux; ſa ſituation & la fertilité des environs y ont attiré beaucoup d'étrangers, & ſur tout des Anglois qui y font un très grand commerce d'huile; c'eſt le chef lieu du duché d'Aveïro: cette ville contient quatre mille quatre cent habitans.

L'Oydorie de Feria contient quarante-deux mille ames: cette petite ville a le titre de comté, elle n'a rien d'ailleurs de remarquable: on attribue ſa fondation aux Aſtures vers l'an 1000; elle eſt ſituée à quatre lieues d'Oporto.

La Corregidorie de Viſeu contient une ville épiſcopale, vingt-deux petites villes ou bourgs, & quatre-vingt quinze mille ames. Viſeu eſt ſitué au centre du Beïra entre le Mondego & la Vouda: cette ville a été fondée du tems de Sertorius par le proconſul D. Brutus, ſous le nom de Viſontium; on y voit encore deux tours d'ouvrage romain avec les aigles & les noms de Flac-

cus & Frontinus, qui ſans doute étoient les ouvriers que l'on employa à cette conſtruction : ſon antiquité la plus ſingulière eſt le tombeau du malheureux Roi Roderic qui, diſent les Portugais ſans aucun fondement poſitif, vint après la perte de la bataille de Guadalete & la deſtruction de ſon empire par les Arabes, ſe faire moine à Viſeu, & y mourut longtems après ſa diſgrace.

La Corregidorie de Lamego contient une cité épiſcopale, trente-trois villes ou bourgs & ſoixante mille habitans : la ville de Lamego eſt ſituée ſur les bords du Douro dans une plaine environnée de montagnes. On attribue ſa fondation à des peuples de la Laconie environ 360 ans avant Jéſus-Chriſt, mais elle a été rebâtie par Trajan ſous le nom de urbs Lamacenorum ; elle eſt baignée par une petite rivière nommée Balſamao : elle a été ruinée pluſieurs fois, elle eſt cependant fort riche ; il s'y tient tous les ans une foire fameuſe de beſtiaux ; elle contient environ cinq mille ames.

La Corregidorie de Pinhel contient cinquante-cinq bourgs & ſeptante mille ames. Pinhel eſt fortifié à l'antique, & n'a rien de remarquable. Almeyda eſt la principale ville de cette juriſdic-

tion & la plus forte place de guerre du Portugal ; elle a ſix baſtions royaux de pierre de taille & ſix ravelins ; celui qui regarde la Coa, qui en eſt éloignée d'une demi lieue, eſt d'une grande étendue, & muni d'un cavalier pour mieux découvrir & battre la campagne ; elle eſt environnée d'un bon foſſé avec un chemin couvert, & à peu près au centre de la place, dans une grande élévation, eſt un château célèbre par ſa force & ſa conſtruction, avec des magaſins à l'épreuve de la bombe : on trouve beaucoup de puits dans ſon enceinte & deux fontaines à une portée de fuſil ; elle a environ deux mille cinq cents habitans. Le ſiège & la priſe de cette place en 1762 par l'armée Eſpagnole, ont conſumé un tems précieux, des vivres & de l'argent, le tout inutilement : la même choſe arrivera toutes les fois qu'on voudra faire le même plan de campagne ; cette place ne nuit ni ne ſert en rien à l'entrée en Portugal : un préjugé abſurde, enraciné en nous, nous engage ſouvent à aller méthodiquement faire tuer des hommes contre des remparts inutiles, parce que nos ancêtres ont eu l'abſurdité ſyſtématique de les fortifier mal à propos.

La Corregidorie de Guarda contient

une cité épiſcopale, trente bourgs, & ſept mille ames. La ville de Guarda a été fondée l'an 1199 par le Roi Sanche I, à la ſource du Mondego; elle eſt ſituée au pied de la Sierra de l'Eſtrelha: elle eſt environnée de murs de pierre de taille avec des tours, & un château qui domine la plaine; elle contient à peu près deux mille ſept cents habitans; ſon évêque réſide à Caſtel Branco. La plaine de Guarda domine tout le Beïra, & forme un excellent camp pour quinze ou vingt mille hommes. Milord Galloway, dans des mémoires particuliers, décide que c'eſt le poſte le plus propre pour la défenſive que puiſſent prendre les Portugais pour couvrir Lisbonne, parce qu'en garniſſant en avant de ſoi les gorges de Sabugal, Penamacor & Caſtel-Branco, il couvre en même tems le Beïra, le Douro & le Tage; ce camp a en avant de ſoi Sabugal, Penamacor, Caſtel-Branco & la Coa pour avant poſtes, avec des bois & des marais ſur ſon front, & la rivière de Zezere ſur ſon flanc droit.

La Corregidorie de Caſtel-Branco eſt compoſée de vingt-deux bourgs ou petites villes, & quarante mille habitans: cette ville eſt ſituée entre deux petites rivières, Vereza & Fonçul, à trois

lieues du Tage : elle a deux enceintes de murailles avec ſept tours, quatre portes, & un vieux château qui a été autrefois très fort ; elle contient environ quatre mille habitans. Idanha eſt un bourg ſi riche & ſi abondant qu'il peut nourrir l'armée Eſpagnole pendant un mois ; l'ordre du Chriſt eſt Seigneur de Caſtel-Branco. Penamacor, fondé par le Roi Sanche I, eſt ſur une hauteur à douze lieues d'Almeyda & deux de la frontière ; ſon château domine avantageuſement tout le pays juſqu'à Caſtel-Branco & juſqu'à la Coa, mais il n'eſt pas fortifié, quoique capable de défenſe ; Penamacor contient environ deux mille cinq cent habitans.

Le Beïra ne doit être attaqué par les Eſpagnols que du côté du Tage & à revers, alors il tombe de lui-même : en le prenant par derrière, par l'Eſtremadure Portugaiſe & Leiria, on évite les défilés, les ravins & les montagnes que la nature ſemble avoir placé pour ſa défenſe naturelle du côté de l'Eſtremadure Caſtillane & du royaume de Leon ; il n'y a que les bords du Tage qui ſoient aiſés à forcer, à cauſe du délabrement des villes & des châteaux qui défendent les paſſages de ce côté.

Les Portugais, quoique conduits en

général par un principe d'ignorance & louche ſur la guerre contre l'Eſpagne, ont réuſſi juſqu'à préſent à donner le change à leurs ennemis ſur les véritables points d'attaque; ſelon toute apparence ils l'ont pris eux mêmes. Ils travaillent à préſent avec plus de vivacité que jamais à réparer, à grands fraix, les fortifications de l'inutile place d'Almeyda; ils dépenſent beaucoup d'argent à réparer auſſi celles d'Elvas pour engager les Eſpagnols à regarder ces deux poſtes comme les clefs du Portugal: cependant ils ne s'occupent point à chercher s'il n'eſt pas d'autres paſſages par où les Eſpagnols pourroient entrer, où la ſituation des gorges, le cours des rivières & les chaines des montagnes indiquent un genre ſimple & peu couteux de fortification; ils pourroient avoir facilement une chaine de poſtes retranchés très forts qui mettroient à couvert Lisbonne & Oporto: mais ils n'ont pas beſoin de tant de précaution tant que les Eſpagnols regarderont Almeyda comme une place importante, & qu'ils ſe croiront obligés de borner leur première campagne au ſiége de cette place, & de commencer leur guerre par la conquête du Beïra; ce faux principe éloigne également

ment la guerre de Lisbonne & d'Oporto, qui ſont les deux uniques points où elle ſoit dangereuſe pour le Portugal.

La priſe de quelques places qu'on rend à la paix, après avoir dépenſé beaucoup d'hommes & d'argent pour les prendre & les garder, n'eſt d'aucune importance pour les négociations; c'eſt ce que les François, plus qu'aucune autre nation, reconnoiſſent chaque fois qu'ils ont la guerre contre les Allemands. Les Portugais ne doivent s'occuper uniquement qu'à ſe faire un ſyſtême qui jette les Eſpagnols dans ce genre de guerre couteux & indécis; leur négligence & leur ignorance ſont des avantages que les Eſpagnols doivent ſavoir employer contr'eux avant que quelqu'un les éclaire.

J'en reviens au ſiège d'Almeyda; ſi les Eſpagnols entreprennent ce ſiège, cette entrepriſe les éloigne de Lisbonne, donne aux Portugais le tems de prendre une réſolution, & aux Anglois d'arriver: cette place bien défendue peut employer toute une campagne, & ſa priſe devient inutile ne pouvant ſervir de place d'armes, parce qu'elle eſt trop éloignée des opérations: cependant les Portugais & les Anglais peuvent occuper les gorges & les dé-

filés du Beïra, ſe fortifier dans l'excellent camp de Guarda, & éloigner ainſi la guerre du centre (Lisbonne) où ſe doivent adreſſer les grands coups.

J'avance que quand même toutes les provinces du Portugal ſeroient conquiſes, Lisbonne & Oporto ſe conſervant libres, la guerre reſteroit dans le même état pour le cabinet & les négociations, que s'il n'y avoit rien de fait.

J'avance par conſéquent que la priſe d'Almeyda, loin d'être utile au deſſein de la guerre, doit en retarder le ſuccès. En éfet, la campagne de 1762 fut employée en marches errantes & incertaines après la priſe d'Almeyda; on ne ſuivit pas alors, comme on le devoit, l'avis du Général, le Comte d'Aranda, qui étant ſur les lieux étoit ſeul capable de prendre un parti avantageux & des meſures d'autant meilleures, que tous les militaires rendoient juſtice à ſes bonnes intentions, & convenoient qu'il avoit fallu toute ſa prudence & ſes talens pour réparer le déſordre des ſubſiſtances & des hôpitaux & le mauvais état de l'armée, & pour la mettre en ſituation de faire la campagne ſuivante avec plus d'avantage: ſon avis étoit de ſe porter ſur Coïmbre, & de faire en même tems occuper Oporto; c'étoit le

ſeul moyen de tirer quelques fruits de la priſe d'Almeyda, & de reparer le tems perdu. Il n'eſt pas douteux que ſi le Comte d'Aranda eut pu exécuter ſes opérations, la guerre de Portugal auroit eu un ſuccès différent, mais il eſt également certain que les Portugais auroient eu le tems de couvrir Lisbonne & d'en rendre les approches fort difficiles, & que par conſéquent le Comte d'Aranda n'avoit entrevu qu'une très petite partie du plan unique qui peut faire finir en deux mois la guerre du Portugal.

Après la priſe d'Almeyda, on s'avance dans le Beïra, & on trouve la Sierra d'Eſtrelha formant une barrière qui couvre la capitale de ce côté. On doit compter avoir en tête une armée de vingt mille Portugais bien diſciplinés & de ſept à huit mille Anglois; que l'on conſidère ce que l'on pourra entreprendre contre une telle armée retranchée dans les montagnes, où ne peuvent paſſer ni chariots, ni artillerie, ſans avoir ni cartes, ni eſpions, ni bagages, ni médicamens, ni vivres, & ſe trouvant harcelés & environnés par plus de trente mille payſans braves & cruels.

CHAPITRE V.

Eſtremadure Portugaiſe.

L'Eſtremadure Portugaiſe confine au nord avec le Beïra, à l'orient & au ſud avec l'Alentejo, à l'occident avec l'Océan; elle a trente-ſix lieues de long ſur dix-huit de large; elle eſt coupée du levant au couchant par le Tage qui va ſe jetter dans la mer un peu au-deſſous de Lisbonne: ſon terrein eſt le meilleur du Portugal, dont il réunit tous les fruits; ſon commerce eſt très conſidérable, ſur-tout par le moyen des flottes des Indes qui abordent tous les ans à Lisbonne: cette province contient deux cités, cent onze villes ou bourgs, & plus de ſix cent ſoixante mille habitans diviſés en ſix Corregidories & deux Oydories, & quatre cent ſoixante paroiſſes, ſans y comprendre la contrée de Setubal qui eſt ſéparée, & qui contient une Corregidorie & deux Oydories.

La Corregidorie de Lisbonne ne comprend que cette ville & ſa banlieue,

mais elle renferme plus de trois cent ſoixante mille habitans.

Lisbonne eſt ſituée en amphithéâtre ſur le bord du Tage ſur ſept grandes montagnes & un grand nombre de collines ; en y comprenant ſes faux-bourgs elle a plus de deux lieues & demie de long ſur une de large ; elle eſt au trente-huitième degré, quarante-deux minutes, cinquante ſecondes de latitude, & au huitième degré, vingt-ſix minutes, quinze ſecondes de longitude. Si l'on en croit les antiquaires, elle fut bâtie l'an du monde 1935, 278 ans après le déluge, par un petit fils de Noé nommé Eliſa ; elle fut enſuite rebâtie par Uliſſe qui la nomma Uliſſipona, nom qu'elle a conſervé : elle étoit ville municipale des Romains ; elle eſt le ſiège d'un patriarche depuis l'an 1708, & d'une collégiale fort riche & fort reſpectable dont tous les chanoines ont le titre de Monſeigneur, & ſont des plus grandes familles du royaume ; le patriarche eſt revêtu comme le Pape, & les chanoines comme les cardinaux, d'habits pontificaux quand ils officient ſolemnellement : elle eſt ſéparée en deux villes, l'orientale qui eſt le ſiège d'un archevêque à part ſoumis au patriarche & l'occidentale. On compte en tout,

dans cette capitale, trente-ſept paroiſſes, beaucoup de chapelles, trente-deux maiſons religieuſes d'hommes & dix-huit de femmes.

Lisbonne eſt défendu du côté de la mer, en venant de Caſcaës par deux fortereſſes, dont l'artillerie ſe croiſe & domine abſolument la barre, l'une appellée la tour de St. Jean & l'autre la tour de Bougie. Le fort de St. Jean eſt taillé dans le roc; ſa fortification eſt irrégulière, parce qu'on a ſuivi la forme du rocher, mais preſqu'imprénable; elle conſiſte en cinq baſtions irréguliers & un ravelin du côté de la terre, & d'autres ouvrages avec beaucoup d'artillerie du côté de la mer; il a été bâti pendant la minorité du Roi Don Sebaſtien. Au midi de ce fort, eſt celui de Bougie ou St. Laurent, poſé ſur une élévation de ſable & de roc au milieu de la rivière, ſa figure eſt circulaire; cette tour eſt petite, mais bien garnie de batteries: entre ces deux forts eſt la barre de Lisbonne diviſée en deux par un banc de pierre, nommé Os Cachopos, qui commence à une portée de carabine du fort St. Jean ou St. Julien, & qui court plus d'une demie lieue au ſud-ſud-oueſt: l'entrée du nord eſt entre Os Cachopos & le fort St. Ju-

lien, & comme elle eſt fort étroite, on la nomme el Corredor; on ne la cherche qu'avec un très bon vent & la marée: l'entrée du ſud eſt entre Os Cachopos & la tour de Bougie, & ſe nomme à Carreira da Alcacova; elle eſt plus large que la première: à une lieue & demie de la tour de St. Jean & à une lieue de Lisbonne eſt la tour de Belem, du côté du nord, à deux cent pas du Tage; c'eſt où l'on viſite les bâtimens: elle fut fondée par le Roi Don Manuel, qui lui donna le nom de la tour de St. Vincent. A cette tour répond, vers la partie du midi, la torre Velha, tour vieille ou tour de St. Sébaſtien; elle eſt ſituée ſur une montagne, & ſes batteries hautes & baſſes croiſent avec celles de la tour de Belem; il y a d'autres petits ouvrages raſants le long de la rivière, mais aſſez mal faits: au reſte la poſition de la ville eſt ſingulière, & en rend les embelliſſemens impoſſibles par ſa prodigieuſe inégalité. Depuis le tremblement de terre qui a tué trente mille perſonnes, c'eſt un amas affreux de ruines, de palais renverſés, d'égliſes brulées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait ſauter en l'air. Le climat eſt extrêmement pur & ſain, mais il y vient fréquem-

ment des pluyes d'orage & des tremblemens de terre. Les rues ſont remplies d'immondices, & comme elles ſont toutes en deſcentes & montées, & fort mal pavées, on ne s'y ſert que de calèches à deux mules : il n'y a qu'un beau terrein ſur le bord de la mer qui forme une plaine d'une demie lieue de long, ſur environ mille pas de large, où étoit autrefois le palais du Roi, qui a été totalement renverſé par le tremblement de terre : ce quartier ſe nomme le Rocio ; le Comte d'Oyeras y fait bâtir de fort beaux édifices, des maiſons uniformes & des rues tirées au cordeau & bien pavées ; il ſera embelli d'un quai ſur le port, d'un arcenal & d'une douane.

Le Roi demeure à une lieue de la ville, dans un endroit nommé Belem, où il n'a pour palais que des barraques, parce qu'il n'oſe pas ſe riſquer à habiter dans des maiſons de pierre : effectivement il ne ſe paſſe pas d'année ſans tremblement de terre ; le climat, le voiſinage de la rivière, les ouragans en occaſionnent de fréquens, & cette crainte eut peut-être déterminé la cour à quitter tout à fait le ſéjour de Lisbonne pour aller s'établir à Oporto, ſi la néceſſité du port & bien d'autres

raiſons économiques ou politiques ne l'y euſſent pas retenu.

Le port de Lisbonne eſt effectivement un des plus beaux de l'Europe, il a deux lieues de canal à l'abri de tous les vents ; on y entre avec la plus grande facilité, de quelque grandeur & en quelque quantité que ſoient les vaiſſeaux : il ne manque à ce port qu'un quai que l'on va y faire pour la commodité des tranſports ; il y vient des vaiſſeaux de toutes les nations, & le commerce y eſt prodigieux entre les étrangers. Les Anglois en font la plus grande partie, & on peut regarder Lisbonne comme une colonie Angloiſe, à cauſe du nombre conſidérable de familles de cette nation qui ſont les plus riches de cette ville, & à cauſe de leur influence dans les affaires politiques & dans le gouvernement. La ville de Lisbonne eſt une des plus grandes & des plus riches capitales de l'Europe.

La Corregidorie de Torres Vedras contient dix-huit villes ou bourgs, & environ quarante mille ames : c'eſt un ancien préſide des Romains, comme le dénote ſon nom latin Turres Veteres.

La Corregidorie d'Alenquer contient huit bourgs & vingt-huit mille habi-

tans. Alenquer a été fondé par les Alains, & contient environ deux mille ames ; c'eſt un bon camp pour menacer Lisbonne ou pour la défendre dans une dernière extrêmité.

La Corregidorie de Leïria contient une cité avec un ſiège épiſcopal, vingt-une villes ou bourgs, & ſoixante mille habitans. Leïria, évêché, eſt ſitué dans une plaine, arroſée par la petite rivière de Lys & la Lena ; elle a un vieux château aſſez fort, elle contient trois mille ſix cent habitans.

La Corregidorie de Thomar comprend dix-neuf villes ou bourgs, & plus de quarante mille ames. Thomar a été bâti par Don Galdim Paez, grand maître de l'ordre des Templiers, vers l'an 1145, peu de tems après l'inſtitution de l'ordre du Chriſt. En 1338 le Roi Denis & le Pape Jean XXII appliquèrent à ce nouvel ordre tous les biens des Templiers détruits en 1312 ; cette ville contient trois mille ſix cent habitans.

L'Oydorie d'Abrantes ne contient que deux bourgs & douze mille ames. Abrantes, ſitué ſur la rive droite du Tage, eſt une ville extrêmement ancienne : du tems d'Auguſte elle étoit municipale ; elle eſt la clef du Tage,

& les Portugais prétendent la fortifier; elle a été érigée en Marquisat par Jean V, elle contient trois mille six cent habitans. Cette ville seroit très considérable si les Portugais encourageoient la navigation sur leur fleuve, & s'accoutumoient à remonter le Tage avec leurs marchandises jusqu'à cette ville.

L'Oydorie d'Ourem appartient à la maison royale avec titre de Comté, & ne comprend que sept bourgs & dix mille ames. Ourem est sur une hauteur, il contient environ dix-huit cent habitans.

La Corregidorie de Santaren contient quinze villes ou bourgs & cinquante mille ames. Santaren est située sur le Tage, à quatorze lieues de Lisbonne, dans une belle plaine qu'elle domine; elle est bâtie en forme de demi lune; elle a une enceinte de vieux murs, six portes & une citadelle fort ancienne, à laquelle le Roi Alphonse VI à fait ajouter un mauvais ouvrage à corne sans courtine, ni ouvrages extérieurs; elle étoit connue du tems des Romains sous le nom de *Scalabis* ou *Præsidium Julium:* elle a été souvent assiégée par les Maures, & les Portugais ont gagné sur eux plusieurs batailles dans ses plaines. Plusieurs Rois y

ont réſidé; elle contient plus de huit mille habitans, & elle eſt fort riche; il y a un chapitre de chanoines de l'ordre d'Avis.

La contrée de Setubal, ſur la rive gauche du Tage, comprend trois juriſdictions: la Corregidorie d'Armada, l'Oydorie de Setubal qui appartient à l'ordre de St. Jacques, & l'Oydorie d'Azeitao qui appartenoit à la maiſon d'Aveïro; cette contrée contient vingt bourgs ou villes & vingt mille ames. Setubal, que nos marins appellent par corruption St. Ybes ou St. Ubes, a été bâti, par le premier Roi de Portugal Alphonſe Henriquez, vis à vis d'une ancienne colonie Romaine très floriſſante autrefois, nommée *Cætobriga*, ſituée ſur l'autre bord du Sadao où eſt actuellement le village de Troya; ils y tenoient leurs flottes. Setubal fait un très grand commerce ſurtout en ſel, en huiles, en oranges, en vins muſcats & ordinaires, fort renommés, excellens & dont il ſe fait une prodigieuſe conſommation ſur-tout en Angleterre; elle eſt fort riche & fort bien bâtie, environnée d'anciennes murailles avec de groſſes tours de diſtance en diſtance: mais comme cette enceinte étoit trop petite pour ſa population, on a bâti des mai-

ſons en dehors, & Jean IV a fait fortifier cette ſeconde ville à la moderne; elle a onze baſtions & deux demi baſtions, & pour défenſe extérieure un ouvrage à corne, un fort à quatre baſtions & un autre fort pentagone; cette ville eſt dominée par le fort de St. Philipe bâti par Philipe III. Le château a une nombreuſe artillerie & une excellente citerne; à un quart de lieue, ſur le bord de la mer, eſt la tour d'Outaon bien garnie d'artillerie, où l'on met la nuit un fanal pour les vaiſſeaux; elle communique avec un autre petit fort nommé das Vieïras. Setubal contient dix à onze mille ames; ſon vin rouge eſt autant en réputation que celui d'Oporto; il reſſemble au vin de Bordeaux, mais il n'en a pas tout l'agrément & le parfum; le vin muſcat de Setubal eſt le plus exquis des vins de liqueur de ſon eſpèce.

L'Eſtremadure Portugaiſe eſt dans toutes les guerres, entre les deux nations, le but des armes Eſpagnoles: cette province fertile peut fournir abondamment à l'entretien d'une armée qui mourroit de faim dans toutes les autres parties du Portugal. Le Tage rend le tranſport commode juſqu'à Lisbonne, & cette ville eſt le point où les Eſpagnols

doivent chercher la paix, retrouver l'équivalent de leurs pertes maritimes, & ſe garnir les mains pour entrer en négociation égale vis-à-vis de leurs fiers ennemis; c'eſt la foibleſſe même des Eſpagnols, & la crainte de faire une guerre déſavantageuſe dans les autres points d'attaque, qui doivent leur inſpirer la réſolution vigoureuſe de s'attacher à celui-ci; cette guerre eſt rapide, ſans embarras, ſans ſièges, & tout le danger des batailles eſt pour les Portugais, à moins de grandes imprudences; les contributions en nature doivent nourrir l'armée, & celles en argent, de la ville de Lisbonne, doivent payer les fraix de la campagne: il faut cependant un plan d'attaque bien ferme, formé ſur une parfaite connoiſſance du pays, exécuté avec beaucoup de promtitude & ſans tâtonnement. Cette province peut être très bien défendue à cauſe de ſa prodigieuſe inégalité, & de la quantité de poſtes importans qui couvrent la capitale. Villa Velha & Abrantes ſont connus pour des points importans, que les Portugais n'ont jamais penſé à diſputer. La plaine de Santaren couvre Lisbonne, ainſi que les hauteurs d'Alenquer, & la guerre dans ces parties pourroit être de chicane & ſanglante.

La capitale même ſans être fortifiée pourroit être défendue pied à pied par des braves gens, & ſa conquête ſeroit dangereuſe.

CHAPITRE VI.

L'Alentejo.

LA province d'Alentejo confine au nord avec l'Eſtremadure Portugaiſe & une partie du Beïra, à l'orient avec l'Eſtremadure Caſtillane, au midi avec les Algarves, à l'occident avec une partie de l'Eſtremadure Portugaiſe & l'océan; elle a quarante lieues de longueur ſur trente de largeur. Le terrain de l'Alentejo eſt inégal pour les productions; dans quelques parties il eſt d'une grande fertilité, & dans pluſieurs autres montagneux, ſabloneux, aride & déſert: le climat en eſt très mal ſain, ſurtout pendant les étés, par la quantité d'eaux ſtagnantes & la diſette d'eaux de ſources & de rivières. Sa grande récolte eſt en grains, en vins, & en limons, citrons & oranges; elle fournit de belles pierres & de beaux marbres, tels que les marbres blancs d'Eſ-

tremoz, la pierre verte de Borba & de Villa Viçoſa, la blanche & la rouge de Setubal & Arabida, & la terre graſſe de Montemor-o-Novo & d'Eſtremoz, dont on fait une grande conſommation pour les potteries: cette province eſt couverte de places de guerre, & elle a toujours été le théâtre des invaſions des Caſtillans & de leurs pertes. Elle renferme quatre cités, plus de cent villes ou bourgs & environ deux-cent huitante mille habitans, dont le dénombrement le plus ſimple eſt en trois Diocèſes; l'Archevêché d'Evora deux-cent-quinze-mille ames, l'Evêché d'Elvas quarante mille, l'Evêché de Porte Alegre vingt-cinq mille; elle eſt diviſée en huit juriſdictions.

La Corregidorie d'Evora contient une cité & douze villes ou bourgs. Evora eſt d'une très grande antiquité; elle étoit le ſéjour des fameux Viriatus & Sertorius, ce dernier la fortifia de murs avec des tours, & il y fit conſtruire un fameux aqueduc qu'on appelle da agua da Prata: le Roi Jean III y a fait auſſi ſa réſidence, & l'a fortifiée à la moderne; elle eſt entourée de douze baſtions & deux demi baſtions; elle a au nord un fort quarré, compoſé de quatre baſtions & quatre ra-

velins, par lequel paſſe l'aqueduc de Sertorius pour communiquer à la place. L'Archevêque d'Evora Don de Saldanha eſt le chef de la juſtice du Royaume; ſes revenus paſſent deux-cent mille cruzades de rente; cette ville contient douze mille habitans; elle fut priſe par Don Juan d'Autriche fils de Philippe III, en 1663, & repriſe par les Portugais, qui battirent ce Général à Ameixial. Eſtremoz eſt la réſidence du Gouverneur de l'Alentejo; c'eſt une fort jolie ville ſituée dans un terrain très fertile; elle eſt environnée de dix baſtions, trois demi baſtions & un redan, pluſieurs ravelins & un chemin couvert: le château eſt fort ancien, mais on y a ajouté quatre baſtions & deux demi baſtions; elle eſt dominée au midi par une hauteur ſur laquelle on a conſtruit un fort quarré, nommé St. Joſeph, à quatre baſtions & un ravelin, couvert du côté de la campagne par une tenaille. Au nord il y a une autre hauteur fort éloignée de la place, défendue par une redoute nommée de Ste. Barbe; avec tout cela la place ne vaut rien, parce que tous ces ouvrages ſont vieux, mal faits & en mauvais état: on y compte près de dix mille habitans.

L'Oydorie de Beja comprend une cité, trois villes ou bourgs: Beja eſt ſitué à neuf lieues d'Evora, & à peu près deux de la Guadiana dans une plaine fertile & riante. Jules Ceſar lui donna le nom de Pax Julia: elle contient cinq mille habitans. Moura eſt ſitué à une petite lieue de la Guadiana; elle étoit aſſez bien fortifiée, mais elle a été démolie par les Eſpagnols dans la guerre de la ſucceſſion, & on l'a peu réparée, ſurtout le château.

L'Oydorie de Campo de Ourique contient quinze bourgs. Ourique n'eſt remarquable que par la bataille qui y gagna Alphonſe Henriquez premier Roi de Portugal contre cinq Rois ou plutôt cinq Gouverneurs Maures; il n'avoit qu'une armée de trois mille hommes, par leſquels il ſe fit proclamer Roi ſur le champ de bataille à l'aide d'un crucifix qui parloit & d'une révélation: Ourique appartient à l'ordre de St. Jacques.

L'Oydorie de Villa Viçoſa appartient à la maiſon régnante de Bragance; elle contient douze villes ou bourgs. Villa Viçoſa eſt à quatre lieues d'Elvas au couchant dans une plaine très fertile; cette ville eſt médiocrement fortifiée; elle eſt fameuſe par la bataille

gagnée par le Marquis de Marialva & le Comte de Schomberg ſur le Marquis de Caracene, & les Eſpagnols qui y perdirent quinze mille hommes; la maiſon de Bragance y a un beau palais, où les Rois vont faire des voyages preſque tous les ans; ils ont un fort beau parc rempli de bêtes fauves à deux lieues de cette ville.

La Corregidorie d'Elvas comprend une cité épiſcopale & ſix villes ou bourgs. Elvas eſt ſitué à trois lieues E. N. O. de Badajoz; ſa poſition quoiqu'élevée, eſt commandée par pluſieurs hauteurs, dont on a fortifié les deux plus voiſines de la ville: on attribue ſa fondation à des Gaulois vers l'an du monde 3009. Elle a des fortifications médiocres, qui conſiſtent en quatre baſtions royaux, quatre demi baſtions & un redan; du côté du midi eſt le fort la Lippe, que ce Général allemand a fait commencer en 1763, & qu'on achève de bâtir; il ne défend que médiocrement la place, & il demande une forte garniſon: on voit à Elvas un très bel aqueduc dont l'entretien eſt fort coûteux. Cette ville fut aſſiégée en 1658 par Don Louïs de Haro; mais le Comte de Cantanhede vint au ſecours de la place, força les lignes des Caſtillans,

leur tua ſix mille hommes, & leur enleva mille priſonniers, leur artillerie, leurs munitions & leur bagage.

Olivença eſt ſitué ſur la rive gauche de la Guadiana, la place eſt aſſez bonne, ſurtout le château ; cette ville eſt fort peuplée & contient plus de quatre mille-cinq-cents habitans. Campo mayor, ſitué vis-à-vis d'Albuquerque & de Badajoz, eſt une place d'importance pour cette province. Le Comte de Schomberg, *le ſauveur du Portugal*, a ajouté aux fortifications de cette place un fort détaché très bon. Les fortifications & une partie de la ville ont ſauté en l'air le 16 Septembre 1732, par un accident arrivé au magazin à poudre, de ſorte qu'elle eſt actuellement fort dépeuplée & très foible, malgré qu'on ait tâché de réparer en partie ſes fortifications. A la fin de la campagne de 1762, les Eſpagnols, pour réparer leur réputation firent marcher un gros détachement pour ſurprendre & bruſquer Campo-mayor : D. Gregorio de Muniaïn lieutenant général, actuellement miniſtre de la guerre qui commandoit cette expédition, étant arrivé devant cette place en plein jour, ne voulut rien hazarder, & ſe retira tranquillement ;

ainſi cette opération n'eut pas plus d'effet que toutes les autres.

La Corregidorie de Porte Alegre, comprend une ville épiſcopale & douze villes ou bourgs. Porte Alegre eſt ſitué ſur une petite hauteur à deux lieues de l'Eſpagne; cette ville eſt fortifiée à l'antique & peu capable de défenſe, elle contient de quatre à cinq mille habitans. Arronches eſt ſitué à diſtance égale entre Porte Alegre & Campo-Mayor; cette petite ville a été fondée par les premiers Rois de Portugal; elle eſt fortifiée à l'antique.

L'Oydorie de Crato contient douze villes ou bourgs. Crato, prieuré de l'ordre de Malthe, eſt une place fermée de murs à l'antique.

L'Oydorie d'Avis contient dix-ſept bourgs. Avis eſt ſitué ſur une rivière du même nom, elle forme un triangle avec Arayolos & Eſtremoz; elle eſt le chef lieu de l'ordre d'Avis, qui avoit été premiérement fondé à Evora; elle eſt enceinte de vieilles murailles & fort peu peuplée : l'extenſion de ſon territoire eſt de ſept lieues, & il appartient à l'ordre.

L'Alentejo a été le théâtre perpétuel du triomphe des Portugais & des malheurs des Eſpagnols, & cela ne peut

être autrement. La guerre eſt l'effet d'une ſuite de combinaiſons humaines, dont l'enchaînement eſt forcé, & où il ne peut arriver de variations dans les événemens que du plus au moins; mais jamais totalement, parce que les effets procédent des cauſes: tant que les combinaiſons ſont mauvaiſes, l'effet ne peut être que mauvais.

Les Eſpagnols ſe ſont autrefois perſuadés légérement que l'Alentejo conduit à Lisbonne, apparemment parce que c'eſt le chemin de la poſte; ils ſe ſont groſſiérement trompés. Le Tage garni d'une armée pour empêcher le paſſage ne peut pas ſe traverſer; une armée qui entre dans l'Alentejo, ne fait la guerre qu'à cette province ſeule, & tout au plus aux Algarves: la priſe de ces deux petits pays ne conclu rien, & n'ébranle pas la Monarchie Portugaiſe qui réſide toute entière dans Lisbonne, Oporto & l'Amérique. Les places de l'Alentejo ſont très prenables, mais outre la dépenſe & le tems perdu, le climat y eſt ſi funeſte qu'une armée qui oſeroit y prendre ſes quartiers de rafraichiſſement y périroit de faim, de ſoif, & de maladies épidémiques, quoiqu'avec toutes les précautions, les magazins & les hôpitaux

poſſibles : ces raiſons appuyées d'une expérience funeſte & honteuſe, ſuffiſent pour devoir engager les Eſpagnols à ne plus porter leurs efforts de ce côté. J'ajoute que tout ce que doivent ſouhaiter les Portugais, c'eſt de voir les Eſpagnols commencer & pouſſer la guerre dans cette province.

CHAPITRE VII.

Les Algarves.

LE royaume des Algarves confine au nord avec l'Alentejo, à l'orient avec l'Andalouſie, dont il eſt ſéparé par la Guadiana, au midi & à l'occident il eſt borné par l'Ocean : ce petit pays a vingt-cinq ou vingt-ſix lieues de long ſur ſix ou ſept de large. Ce royaume fut conquis par le Roi Sanche II, & depuis ce tems il appartient au Portugal, malgré pluſieurs prétentions mal fondées des Eſpagnols ; il fut enſuite repris par les Maures, mais Alphonſe III l'a réuni totalement à la couronne par la priſe de Faro. On nommoit autrefois Algarves toute la portion de cô-

tes depuis le Cap St. Vincent jusqu'à Almeria & la même portion des côtes d'Afrique qui lui fait face, où étoient compris Ceuta & Tanger, qu'occupoient alors les Rois de Portugal; c'est pourquoi ils ont conservé le titre de Rois des Algarves deçà & delà la mer en Afrique. La fertilité de ce petit pays est singulière; il pourroit nourrir quatre fois plus d'habitans, mais il est pauvre faute de débouchés; il produit du grain, du vin, des huiles & surtout une grande abondance de fruits dont on fait un grand commerce, comme figues, raisins secs & amendes douces; la pêche du thon étoit autrefois considérable, & quoiqu'elle soit diminuée elle est un des principaux revenus de ce royaume: il contient quatre cités, douze villes ou bourgs, soixante villages & soixante-cinq-mille habitans, partagés en deux Corregidories & une Oydorie.

La Corregidorie de Lagos contient sept villes ou bourgs & une cité. Lagos est situé au S. O. des Algarves à six lieues du Cap de St. Vincent, *Promotorium sacrum*; sa baye est à l'abri des vents N. N. E., O. N. E. & capable de contenir de grandes flottes, quoique semée de quelques rochers, avec une

une bonne entrée en face de la ville & sous le feu du canon. Les cinq lieues de côtes depuis Lagos jusqu'au fort de Sagres sont défendues par cinq forts; c'est une fondation des Carthaginois, elle est fortifiée irrégulièrement, mais elle a une bonne citadelle nommée le Pinhao; elle est la résidence des gouverneurs & capitaines généraux de ce royaume; elle contient deux mille huit-cents habitans. Villa-nova de Portimaon est à deux lieues à l'Est de Lagos sur une rivière qui en fait un bon port; mais l'entrée est dangereuse, il faut absolument avoir un pilote côtier; son port a une demie lieu de large & trois brasses d'eau, mais la rivière n'est navigable jusqu'à Sylvès qu'avec des barques, quoiqu'il n'y ait que deux lieues; les deux côtés de la barre sont défendus, le couchant par le fort Ste. Catherine, le levant par le fort St. Jean; ces deux villes contiennent près de quatre mille ames.

La Corregidorie de Tavira contient une cité & trois villes. Tavira est situé sur une baye du même nom à cinq lieues de Faro & quatre d'Ayamonte frontière d'Andalousie; la barre est basse & incertaine, le canal d'entrée a quatre ou cinq brasses de profondeur: elle

eſt défendue par deux forts ; elle contient environ cinq mille habitans. Elle eſt coupée en deux villes par la rivière de Sequa, ſur laquelle elle a un beau pont de pierre. Loulé eſt une petite ville à deux lieues N. E. de Faro, bâtie à l'antique ; elle contient plus de quatre mille ames. Alcoutim eſt ſituée à cinq lieues de Caſtromarin vis-à-vis San Lucar de Guadiana, elle ne contient que mille ames : c'eſt la dernière ville des Algarves du côté de l'Alentejo & de l'Andalouſie.

L'Oydorie de Faro comprend deux cités, dont un évêché, un ſeul bourg & quelques villages. Faro eſt ſitué à cinq lieues de Tavira & quatre du fort de Quarteira qui défend la côte ; ſa barre eſt étroite & muable ; il y a quelques fortifications modernes, mais toutes fort endommagées par le dernier tremblement de terre, qui a fait beaucoup de dégats dans les Algarves : on a tranſporté à Faro l'évêché de Sylves en 1580, elle a été brulée en 1596 par les Anglois ; elle contient à préſent ſept mille ſix-cents habitans. Son commerce eſt conſidérable ; il s'y eſt établi beaucoup de négocians étrangers : il y vient trois fois par mois un paquebot de Gibraltar pour les An-

glois. On trouve à une lieue N. E. entre Faro & Loulé un village nommé Eſtoy bâti ſur les ruines d'une ville fameuſe dans l'antiquité nommée *Oſſobona.*

Les Algarves ſont preſqu'impénétrables aux Eſpagnols, & leur entrée dans ce petit royaume ſeroit ſans but; auſſi dans toutes les guerres entre ces deux nations il eſt reſté paiſible, ayant aſſez de ſa propre miſère, & ne pouvant tenter perſonne. La côte de la mer peut être ſujette à des invaſions, & on peut ruiner la pêche des thons; mais en général les habitans de Cadix & de la côte d'Andalouſie auroient plus à ſe défendre qu'à attaquer de ce côté; cette côte pourroit fournir de bons armateurs, s'ils étoient marins, & ſi le Gouvernement les encourageoit: cette province n'eſt nullement intéreſſante pour la Monarchie Portugaiſe, quoiqu'elle ſoit ſurchargée du titre pompeux de royaume.

CHAPITRE VIII.

Conclusion.

J'Aurois pu étendre d'avantage les détails géographiques, que j'ai tirés en grande partie des meilleurs auteurs, & que je me suis fait confirmer par des habitans instruits des différentes provinces; mais je laisse chaque partie à ceux qui en ont traité à fonds; l'histoire aux historiographes, la description du pays aux géographes, & je me renferme dans les bornes que je me suis prescrites.

Les curieux ne trouveront rien de satisfaisant sur l'histoire naturelle, parce que le Portugal est semblable à l'Espagne, qu'il ne differe du reste de l'Europe en rien d'essentiel, & qu'il ne présente aucun objet frappant pour cette science philosophique, intéressante, noble, mais toujours incertaine, souvent hypothétique, & quelquefois fort hazardée.

J'ai tourné toute mon attention du seul côté intéressant, parce qu'il flatte

le plus l'orgueil, l'ambition, la violence & les autres paſſions des hommes, & ſurtout de ceux qui gouvernent; l'attaque & la défenſe. La guerre, ce fléau indiſpenſable, demande une étude ſuivie de preſque toutes les connoiſſances humaines, appliquées à ce ſeul objet.

La mal-adreſſe & l'ignorance que les Eſpagnols ont employé dans l'attaque du Portugal, & que les Portugais ont employés dans ſa défenſe, offrent des ſcènes ridicules & pitoyables, & font paroître dans le midi l'art de la guerre arriéré au moins de deux ou trois ſiécles vis-à-vis du reſte de l'Europe.

Tout homme qui écrit eſt citoyen d'une patrie quelconque; tout citoyen qui voyage à occaſion de faire chez les étrangers des remarques qui peuvent devenir utiles à ſa patrie, & lui doit la plus claire explication des connoiſſances qu'il a priſes.

Le Portugal eſt devenu d'une grande conſidération dans les affaires de l'Europe; pluſieurs Puiſſances ont deux rapports d'intérêts avec ce royaume, le commerce & les alliances. Lorſque les hazards de la guerre ont laiſſé la balance politique de l'Europe dans un équilibre parfait, les rapports particuliers étoient moins néceſſaires à con-

noître, à préſent il eſt indiſpenſable de les voir clairement; ils s'expliquent les uns par les autres; ils procédent des événemens de la guerre paſſée, & ils dépendent de ceux d'une guerre à venir.

C'eſt uniquement de ce côté que je cherche à faire connoître le Portugal pour l'utilité des perſonnes de ma nation, qui par la ſuite ſeront employés dans les affaires relatives à ce royaume, qui juſqu'ici a été mal connu dans toutes ſes parties, & ſurtout dans le point de vue ſous lequel je le préſente.

Il n'y a que l'Eſpagne qui ſoit plus dépeuplée que le Portugal; on trouve dans toute la Péninſule la nature dans ſon premier état de non-cultivation. Les plaines de l'Alentejo, depuis Ourique juſqu'à Armada, & celles du Beïra depuis Lisbonne, Leyria & Coïmbre juſqu'à Oporto, ſont abandonnées à elles-mêmes par la pareſſe des habitans, & ſont devenues ſabloneuſes, arides & peſtilentielles.

Le Portugal eſt ſinguliérement bien arroſé; on compte dans ce petit royaume plus de cent-vingt rivières grandes & petites qui le coupent en tout ſens, mais ces eaux mal diſtribuées ne ſont utiles que dans la province d'Entre-

minho Douro, & ſont nuiſibles dans toutes les autres: l'Alentejo avec plus de trente rivières & des ſources en quantité, eſt aride & manque d'eau vive; des marais d'eaux ſauvages que les habitans y ont laiſſé croupir, ſont une ſource perpétuelle de fièvres, de peſte, de famine & de mortalité. La miſère eſt le moindre des maux dont les Portugais ſe laiſſent accabler volontairement, plutôt que de travailler; reſtraints à un néceſſaire preſqu'inſuffiſant, ils rampent & languiſſent dans la craſſe, la peine, l'ignorance, le malaiſe & la ſuperſtition: leur lâche négligence leur fait rencontrer les maladies & les peines dans le plus beau pays du monde, & qui ſeroit le plus ſain & le plus heureux s'il étoit mieux habité.

J'excepte cependant de ce tableau, qui n'eſt que trop vrai, l'Entreminho y Douro, une partie du Tra-los-Montes, quelques petites portions du Beïra, la rive droite du Tage, le territoire de Lisbonne, celui de Setubal, d'Eſtremoz, d'Elvas & de Faro; mais aucun voyageur ne peut y méconnoître le reſte du Portugal, pour peu qu'il l'ait examiné attentivement.

On peut juger de la population de ce royaume à peu près ſur le pied ſuivant :

Provinces.	*Ames.*
L'Entreminho-y-Douro .	504000
Le Tra-los-Montes . .	156000
Le Beïra	560000
L'Eſtremadure Portugaiſe .	660000
L'Alentejo	280000
Le royaume des Algarves .	65000
Total . .	2225000

Ce nombre eſt très conſidérable en comparaiſon de la population de l'Eſpagne ; mais il n'eſt proportionné, ni à l'étendue, ni à la fertilité, ni au climat, & il faudroit au Portugal un ſiècle d'un gouvernement pareil à celui du comte d'Oyeras, pour mettre ce royaume dans l'état de puiſſance, de force, de population, de cultivation, dont il eſt ſuſceptible, & dont la nonchalance de ſes habitans l'a privé juſqu'à préſent.

LIVRE DEUXIEME.

Les Colonies Portugaiſes.

CHAPITRE PREMIER.

Diviſion.

LEs colonies portugaiſes ont été acquiſes par la force avec beaucoup de facilité, & la plûpart ont été perdues de même. Les révolutions qui ont enlevé à cette nation une partie de ſes établiſſemens devoient arriver d'elles-mêmes, d'après la foible conſtitution de la puiſſance portugaiſe, depuis la cataſtrophe de ſon Roi Don Sebaſtien & ſon aſſerviſſement à l'Eſpagne; elles n'avoient même pas beſoin d'être précipitées par l'irruption des autres nations de l'Europe, qui ont renverſé facilement dans les quatre parties du monde la puiſſance précaire & la gloire exagérée des Portugais.

Pour faciliter les détails, je diviſerai les colonies portugaiſes en quatre

chapitres : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & les îles appartenantes au Portugal. On peut en prendre des connoissances plus étendues dans les auteurs suivans. Decades des Indes de J. de Barros. Chronologie de l'Amérique du P. Sim. Vasconcelos. Mémoires de Pernambouc de Duarte de Albuquerque Coelho. Guerre du Brésil de J. de Sta. Theresa. America Portuquesa, de Rocha de Pitta. Aucun de ces auteurs n'est traduit. On peut consulter l'histoire du Congo du P. Labat, l'histoire du Brésil & l'histoire générale des voyages.

CHAPITRE II.

Asie.

CEtte partie du monde est l'ancien théâtre de la plus grande gloire des Portugais ; & par conséquent le monument présent & avenir de leur honte & de leur décadence. Ils ont été les premiers conquérans des Indes orientales, qu'ils ont possédées seuls pendant près d'un siècle, & où leur langue est encore la plus étendue & la

langue du commerce ; mais dès que les autres nations de l'Europe (ſurtout les Hollandois) ont pénétré dans ces nouvelles mers, ils ont été chaſſés avec la même facilité qu'ils avoient conquis.

Comme les Portugais ſont naturellement portés à l'exagération, les différentes hiſtoires qu'ils ont donné de ces conquêtes ſont farcies d'avantures preſque incroyables, & démenties tous les jours par le témoignage des Indiens ; tels ſont les incompréhenſibles ſièges de Diu, d'Ormuz, de Malaca & de Goa : il eſt vrai cependant qu'ils ont été pendant plus d'un ſiècle maîtres abſolus de la mer & des côtes, qui s'étendent depuis la mer Rouge & le golphe Perſique juſqu'à la Chine, au Japon & aux îſles de Liqueu. Un empire auſſi vaſte entre les mains d'une nation auſſi foible ne pouvoit que tomber de lui-même ; auſſi n'a-t-il ſervi qu'à la dépopulation du Portugal : j'oſerois même ſoumettre au calcul le problème très raiſonnable, ſavoir, ſi les Portugais ont gagné ou perdu à la diminution de leurs colonies.

Actuellement cet empire immenſe, beaucoup plus étendu que les conquêtes & même que les idées d'Alexandre, eſt réduit à la ville de Goa, & à quel-

ques comptoirs, comme Chaul, Daman, Bacaïm & l'isle de Macao à la Chine; ces établissemens sont dans l'état le plus misérable; la preuve en est qu'ils ne sont d'aucune considération pour l'Europe. Il ne part tous les ans qu'un vaisseau de Lisbonne pour les Indes, & ce vaisseau loin d'augmenter les revenus du Roi, lui coûte plus de deux-cent-mille cruzades. Le commerce de la Chine avec le Portugal est fait uniquement par les Anglois qui sont plus expéditifs, & mettent moitié moins de tems pour la traversée; d'ailleurs un obstacle terrible à ces établissemens éloignés & aux progrès du commerce des Indes, c'est que les Portugais ont toujours été fort mauvais navigateurs. Pour achever en un mot sur l'état des colonies portugaises en Asie, ou dans les Indes orientales, il suffit de dire qu'il n'y a pas plus de quatre-mille-cinq-cent Portuguais établis dans les cinq villes que j'ai nommées, que les colonies asiatiques sont à charge au Portugal, qu'elles lui soutirent son or, & lui font faire un commerce désavantageux; qu'enfin le Roi ne les soutient purement que par nécessité & par décence.

Le plus clair revenu du Roi est la

confiscation qu'il fait tous les trois ans des biens & des effets des Vicerois & autres personnes publiques qui reviennent des Indes; ils subissent tous un procès, presque toujours criminel, en arrivant, sont mis en prison, & se regardent comme fort heureux, quand ils rachètent la vie, ou la prison perpétuelle, par l'abandon de leur injuste fortune: il est vrai que dès que les Fidalgos portugais se déterminent à passer aux Indes, ils oublient toute idée de devoir & de probité, ils sacrifient toute pudeur, ils ne se livrent plus qu'à l'avidité & l'avarice, ils ne connoissent plus ni vertus ni remords, ils gouvernent d'une façon concussionaire, & tous moyens leur sont égaux, pourvu qu'ils procurent de l'argent. C'est par ce vice que le commerce des Indes est totalement tombé; au lieu de la protection & de la justice qu'il devroit y trouver de la part des prépofés du Roi, il ne rencontre que vexation, vénalité, astuce & tirannie. Le Roi tire au moins cinq ou six cent mille cruzades de chaque Viceroi tous les trois ans par les confiscations; ainsi les crimes sont punis, les peuples ne sont pas vengés, le commerce est ruiné, & le Roi seul profite en s'apauvrissant.

On a parlé de vendre les cinq établiſſemens des Indes aux Hollandois ou aux Anglois, mais ils n'excitent point les déſirs de ces nations, parce qu'aucune de ces villes n'eſt bien ſituée pour le commerce. Goa n'a qu'un mauvais port, ſa barre eſt terrible & ſon territoire mal ſain; Chaul, Bacaïm & Daman, ſont de petits endroits mal ſitués, tous ſur la même côte orientale de la preſqu'iſle deçà le Gange : ainſi ces endroits ne conviennent à aucune des deux Puiſſances, qui ont déja le long de cette côte des emplacemens beaucoup meilleurs. Les Hollandois ſont maitres de toute la côte par Calecut, Cochin, Cranganor, Cananor ſur la côte Malabare, Onor, Barcelor & Mangalor ſur la côte de Canara, & Vingrela entre Goa & Chaul; ils ont conquis tous les établiſſemens ſur les Portugais : les Anglois n'y ont que Bombay, qu'ils ont acheté au Portugal, & qui leur ſuffit pour ſervir d'entrepôt à leur commerce de Surate, d'Ormuz & de la mer rouge. D'ailleurs l'intérêt du commerce à changé de place; la côte Orientale de la preſqu'iſle eſt totalement abandonnée, & le grand trafic ſe fait à la côte Occidentale. Le commerce des Indes eſt abſorbé par la

compagnie Angloiſe de Bengale & de Madras.

CHAPITRE III.

Afrique.

LA puiſſance portugaiſe eſt un peu mieux conſervée dans cette partie du monde, & leur gloire y a été moins maltraitée ; ils y ſont cependant dans un état de foibleſſe qui rend leur commerce languiſſant. Ce commerce eſt même preſqu'entiérement tombé depuis les établiſſemens Anglois, François, Hollandois & Danois le long de la côte de Guinée & ſurtout depuis que les Hollandois ont bâti la ſuperbe ville du Cap de bonne-eſpérance, & qu'ils ont fait de cette pointe de l'Afrique un prodige des arts & de l'induſtrie de l'Europe.

Autrefois les colonies afriquaines des Portugais s'étendoient depuis Tanger & Ceuta juſqu'à la Mer rouge, c'eſt-à-dire tout le tour de l'Afrique. Mazaghan dans le royaume de Maroc, quelques comptoirs ſur la côte de Gui-

née (*) & celle de Malaguette, mais ruinés & en fort mauvais ordre, le royaume de Congo en entier, quelques petits forts dans le Monomotapa, Kilimané, Quiloa, Melinde, Monbaça, Brava, & Mosambique, qui est la résidence d'un gouverneur général; voilà ce qui reste.

La seule partie intéressante de ces colonies d'Afrique est le royaume de Congo. Ce pays est connu par l'histoire générale des voyages, (à laquelle je renvoye pour tous les détails peu intéressans des possessions portugaises hors de l'Europe) & par une histoire particulière du P. Labat en cinq volu-

(*) Le plus considérable de ces comptoirs est Cachao. Sur toute la côte d'Afrique les Portugais, naturellement incontinens, ont mêlé si fort leur sang avec celui des nègres, qu'ils ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe; c'est une espèce de toutes les castes d'hommes mêlangées qui n'ont d'Européens que le nom, & qui rassemblent en eux tous les vices des Nègres & des Européens: de pareils mêlanges se sont aussi introduits dans leurs possessions de l'Amérique ainsi que chez les Espagnols; c'est une des raisons qui leur attirent dans ces contrées la haine générale & le mépris des nations sauvages & du reste des Européens.

mes. La réſidence du gouverneur portugais eſt St. Paul de Loanda, grande ville bien peuplée, qui contient plus de cinq mille blancs & cinquante mille eſclaves, ou nègres du pays.

Le Roi de Congo eſt ſous la protection de celui de Portugal, à qui même il paye un tribut, mais il eſt fort indépendant. Il y a ſix autres Princes qui ſont ſes tributaires, mais qui ſont continuellement en guerre, ſoit contre lui, ſoit entr'eux; les Portugais fomentent leurs diviſions pour profiter des priſonniers des deux partis, qui les leur vendent. Le catholiciſme a fait du progrès dans ce pays, mais il eſt mêlé de toutes les ſuperſtitions & les abſurdités qui peuvent ſe former dans la tête des nègres; ces peuples ſont méchans & perfides; ce qui ne permet pas aux Portugais de s'étendre, ni de faire des établiſſemens dans l'intérieur du pays: ils ont un fort à trois cent lieues de la côte, nommé Maſſengano, bâti pour arrêter les Giagues & autres nations barbares de la Cafrerie, qui font des courſes continuelles dans les royaumes de Congo & d'Angola. Les Hollandois ſe ſont emparés du royaume de Bengale, qui faiſoit partie de la vice-royauté du Congo: tous ces forts ſont

peuplés & gardés par des gens condamnés en Portugal à des priſons perpétuelles pour toutes ſortes de crimes. Ce ſont là les fondateurs & les ſoutiens des colonies portugaiſes & de la plûpart de celles des autres nations Européennes; ainſi rien n'eſt étonnant ni monſtrueux de la part de pareils colons, remis en ſociété contre toutes les règles de la politique & de la raiſon. Le commerce du Congo eſt en eſclaves, en cuivre, en poivre blanc & en cannes de ſucre.

En tout la poſſeſſion de l'Afrique eſt plus une affaire de gloire que de lucre pour le Roi de Portugal; il a au moins quinze Rois de cette partie du monde tributaires de ſa couronne, mais il n'en tire pas un million de cruzades, tant de ces tributs que du commerce languiſſant qu'y font ſes ſujets; & ſes places, quoique mal entretenues & manquant de tout, lui coûtent plus qu'il ne reçoit: auſſi la plûpart de ces établiſſemens ne ſont regardés que comme des priſons où l'on exile les malfaiteurs, les nobles, & les miniſtres diſgraciés, ſurtout Maſſengano dans le royaume d'Angola, & Mazaghan où eſt mort le dernier miniſtre Diego de Mendonça, prédeceſſeur du comte d'Oyeras,

réduit, pour vivre, à ſe faire maître d'école, comme Denis le Tiran.

CHAPITRE IV.

Amérique.

LA plus belle colonie des Portugais eſt celle de l'Amérique, le Bréſil; ce pays mérite d'être connu par des détails particuliers, parce qu'il eſt véritablement intéreſſant, ſuſceptible d'attaque & de défenſe, & par conſéquent fait pour influer en bien ou en mal dans les affaires de la guerre entre les Souverains de l'Europe, & dans les négociations des cabinets de Verſailles, Londres, Madrid & Lisbonne.

Le Bréſil a huit cent ſeptante-cinq lieues de long du nord au ſud, ſur quatre cent vingt-cinq de large de l'eſt à l'oueſt; il eſt borné au nord par le fleuve des Amazônes & la Guiane, à l'orient par la mer, au midi par le Rio de la Plata, à l'oueſt par le pays de l'Amazône. Ce pays a quinze cent lieues de côtes; il eſt habité à plus de quatre cent lieues de largeur dans de certaines parties, le

long de quelques rivières, comme ſont les établiſſemens intermédiaires qui communiquent du grand Para aux mines de St. Paul: mais les grands établiſſemens Portugais ne s'étendent pas à plus de cinquantes lieues de la côte, parce que la crainte des ſauvages les retient ſous leurs forts; ils les ont tant maltraités, que ces malheureux ſont leurs ennemis irréconciliables: ils déteſtent leurs mœurs, leur avarice & leur cruauté, qui les ont obligés de ſe retirer dans l'intérieur de l'Amérique. Quelque mal que diſent les Portugais des nations Sauvages, elles ſont eſtimables, remplies de probité, de bonne foi & de douceur; les Jéſuites viennent d'en donner la preuve en les raſſemblant en ſociété, & fondant avec ces mêmes Sauvages la ſage république du Paragay, qui fait autant de honte aux Portugais & aux Eſpagnols, que d'honneur à l'humanité, aux Jéſuites & aux Sauvages.

Le Bréſil ſe diviſe en quatorze provinces, dans l'ordre ſuivant, du nord au ſud.

I. La Capitainie, ou province du grand Para, eſt la plus au nord. La capitale eſt notre Dame de Belem, évêché, ſi-

tuée (*) sur la grande rivière de l'Amazone, défendue par une bonne cita-

---

(*) Monsieur de la Condamine & quelques Géographes, d'après cette autorité, contredisent la position de la ville du Para sur le fleuve de l'Amazone : on peut en donner la preuve par un Itineraire de marine que je vais citer, & qui peut être utile pour cette navigation. " Dans l'embouchure de la rivière
„ des Amazones, il y a une quantité d'isles
„ qui courent quatre-vingt à quatre-vingt dix
„ lieues, divisées entr'elles par un labyrin-
„ the confus de canaux : la plus considéra-
„ ble est l'isle dos Joannes vis-à-vis les basses
„ de Tigioca ; cette isle a dix à douze lieues
„ de long, placée du nord nord-est au sud
„ sud-oueſt. On découvre l'entrée de la ri-
„ vière des Amazones par la pointe de l'est,
„ nommée la pointe de Tigioca ; à la distan-
„ ce de deux lieues & demie de cette pointe
„ sont les bas-fonds du même nom, qui
„ courent au nord-oueſt sept à huit lieues.
„ A leur dernière pointe on trouve sept bras-
„ ses, & en les longeant tout contre, trois
„ ou trois brasses & demi de fonds ; la mer
„ y est écumante. Entre les bas-fonds & la
„ terre ferme qui va au Para, il y a un ca-
„ nal qui a de vingt à vingt-deux brasses à
„ marées basses ; c'est par ce canal qu'en-
„ troient anciennement les petits vaisseaux ;
„ il a deux ou trois lieues de large à son
„ entrée, mais il se rétrécit, & dans des
„ endroits il n'a que trois quarts de lieues.

delle & une fortereſſe nommée notre Dame de las Mercès, à l'embouchure

---

„ Le canal par lequel on a coutume d'en-
„ trer eſt par dehors des bas-fonds, por-
„ tant la proue au nord-eſt à dix lieues de
„ terre; de là on ſerre un peu à l'oueſt &
„ à l'oueſt ſud-oueſt avec un fonds de huit
„ à neuf braſſes, & enfin au ſud-oueſt paſ-
„ ſant à quatre lieues de l'iſle dos Joannes.
„ Derrière l'iſle dos Joannes, à la bande de
„ l'oueſt, courent celles qu'on nomme dos
„ Aroans, près deſqu'elles ſont des écueils
„ où pluſieurs vaiſſeaux ſe perdent; ainſi il
„ faut éviter de paſſer cette bande, & ga-
„ gner le ſud-oueſt de l'iſle dos Joannes,
„ où l'on trouvera douze, dix, neuf & huit
„ braſſes. Le canal entre l'iſle dos Joannes
„ & la terre de l'eſt a dix lieues de large,
„ mais il va en ſe rétréciſſant juſqu'à ſix
„ lieues: on peut donner fonds à vue de
„ l'iſle dos Joannes ſi on y arrive de nuit.
„ De ce parage, on trouvera, en gagnant
„ la terre de l'eſt où eſt le Para, un banc
„ qui n'eſt pas dangereux, ayant quatre ou
„ cinq braſſes & un fonds de vaſe. On ſer-
„ rera vers une terre noire qui court ſur le
„ Para, elle eſt plate & remplie de mangliers;
„ au bout de cette terre noire, on verra
„ deux terreins de ſable blanc bordé près
„ de la mer d'une barre rouge; on les nom-
„ me Topinambares; on y voit quelques
„ huttes de paille. Une lieue plus loin, on
„ rencontre une pointe de terre qui de loin

de la rivière de Muju, qui eſt le canal qui forme le port de Para; on y en-

„ paroit fort menue, mais qui groſſit conſi-
„ dérablement en l'approchant, & derrière
„ laquelle on trouve une anſe nommée la
„ Baye du Soleil: au ſud-oueſt de laquelle
„ on voit des terres qui paroiſſent ſe tenir
„ enſemble, mais qui ſont ſéparées par un
„ canal, ces terres ſe nomment Morabira;
„ elles ont environ deux lieues & un villa-
„ ge à la pointe ſud-oueſt, avec une petite
„ iſle couverte d'arbres. A cette groſſe pointe
„ on porte moins ſur la terre de l'eſt, parce
„ qu'on ne trouveroit que trois à quatre
„ braſſes, & l'on dirige plus ſur los Joan-
„ nes. A deux lieues au-delà, au ſud-oueſt,
„ eſt une ſeconde baye nommée de St. An-
„ toine, paſſé laquelle on découvre la ville
„ du Para: pour y arriver, il faut tourner
„ par dehors d'une iſle ronde qui eſt à la vue
„ de la ville, au devant de laquelle ſont
„ trois ou quatre autres petites iſles à l'oueſt
„ nord-oueſt, une deſquelles eſt barrée de
„ rouge. A la bande du nord de ces iſlots
„ eſt une couronne dont on découvre les
„ terres à marée baſſe. Au ſud des iſlots
„ eſt une grande iſle nommée das Oncas,
„ dans laquelle eſt un fort vis-à-vis l'iſle Ron-
„ de; il faut paſſer entre le fort & l'iſle Ron-
„ de, laiſſant les iſlots au nord-oueſt, & on
„ ira mouiller devant la ville à quatre ou
„ cinq braſſes; de la pointe de Tigioca, à
„ la ville de Para, il y a de vingt-quatre à
„ vingt-ſix lieues.

tretient quatre compagnies, & en tout environ huit cent hommes de garniſon au Para : cette ville contient huit à dix mille ames ; ſon port peut contenir de gros vaiſſeaux, & il y a une compagnie particulière pour le commerce de cette province & celui du Marañon, qui ſont joints enſemble. Cette compagnie du grand Para & du Marañon eſt en très mauvais état, & tombe tout à fait, parce que, par le moyen de la taxe que les actionnaires ont impoſée ſur les denrées de l'Europe, à laquelle les colons ſont obligés de ſe ſoumettre, ces deux provinces doivent plus à la compagnie que le pays ne vaut. Le Comte d'Oyeras eſt à la tête de cette compagnie & le plus gros intéreſſé, ainſi c'eſt lui qui ſoutient cette eſpèce d'impoſition mal combinée qu'il a obtenue, ou plutôt qu'il a accordée pour cette compagnie.

Les denrées principales que l'on tire du Para ſont, le ſucre qui ſe travaille dans plus de trente ingénios, ou factories de ſucre, dans l'intérieur du pays, le caffé, la vanille, le géroſle, la ſalſe pareille & les bois de Bréſil, ſur-tout de l'eſpèce nommée le Burapemina qui eſt admirablement ondoyé, & l'umiri dont le tronc diſtille une huile auſſi odoriffé-

odoriférante que le beaume, & dont l'écorce brulée ſert de parfum.

A quatorze lieues du Para, en deſcendant le fleuve de l'Amazone, on trouve une langue de terre taillée en pluſieurs iſles, dont la plus grande eſt celle dos Joannes, fort peuplée & défendue par un petit fort. Ces iſles appartiennent à différens fidalgos Portugais à titre de Baronies. A une lieue & demie de la ville eſt le bourg de St. Georges dos Alamos, avec une forteresſe régulière. A quarante lieues ſur le bord du fleuve, eſt un autre bourg nommé Camuta, avec le fort de Gurupa; le long du fleuve ſont les forts de Paru que les François ont pris & ruiné en 1698, de Tapagos & de Rio Négro. La province du Para eſt terminée au nord par la Cayenne; elle a pour limites de ce côté le cap nord où eſt le fort de Cumahu vis-à-vis celui de Camon & le fort dos Aragoariz. On compte dans cette province quatre villes ou bourgs, le Para, St. Georges dos Alamos, Camonta & Cahete, & environ cinquante mille habitans; le gouvernement du Para dépend de celui de Maraňon.

Les Portugais viennent de faire de nouveaux établiſſemens ſur le Rio Né-

gro, où ils ont découvert de nouvelles mines de diamans & d'or; en 1766 on a fait partir de Lisbonne quatre cent ſoldats de marine, des ouvriers de toute eſpèce, & pluſieurs familles d'habitans avec de grands privilèges; toute cette partie en tems de guerre eſt fort expoſée à l'envahiſſement des François, étant très voiſine de leur établiſſement nouveau de la Guyanne, & fort éloignée des ſecours de la Bahia, & même du Para & du Marañon.

Cette nouvelle colonie de Rio Négro a été fort mal dirigée par François Xavier de Mendoça, Miniſtre de la marine. On n'a pas fait aſſez d'avantages à ces malheureux colons, & on les a encore trompés ſur les marchés qu'on avoit fait avec eux: il eſt vrai que cette colonie s'eſt renforcée par la déſertion des familles qui ont été forcées d'abandonner la Guyanne, après le mauvais ſuccès des établiſſemens le long du fleuve Courou; les épreuves en ce genre ſont malheureuſes. Il eſt bien triſte que des entrepriſes auſſi eſſentielles que des colonies, ſoient toujours l'écueil des gouvernemens qui les entreprennent, & que les infortunés, que la confiance & la miſère attirent dans ces nouveaux établiſſemens, ſoient les vic-

times des projetiſtes & des exécuteurs, qui perſuadent les Miniſtres par les facilités apparentes de leurs plans, & qui les rebutent enſuite par leur mauvaiſe conduite.

II. La province de Maranhao (Marañon) n'a de bien peuplé que l'iſle St. Louis, qui contient environ quinze mille habitans; cette iſle a vingt-ſix lieues de tour, & elle eſt très fertile: la ville auſſi nommée St. Louis, évêché, bâtie par les François en 1612, eſt défendue par une citadelle & pluſieurs forts, & elle a un très bon port; c'eſt la réſidence du Gouverneur-général des trois provinces du nord.

III. La province de Siara n'a qu'une petite fortereſſe qui défend le port de Siara, où l'on ne peut entrer qu'avec des barques; elle eſt fort dépeuplée, & elle a fort peu de commerce; on n'y compte pas dix mille ames.

Ces trois provinces conviendroient beaucoup à l'agrandiſſement des François, & ſeroient fort aiſées à conquérir en cas de guerre; elles ſont très fertiles, très riches, & contiennent environ quatre-vingt mille ames, dont il n'y a pas un ſixième de Portugais; c'eſt une raiſon eſſentielle pour ne pas négliger l'établiſſement de la Guyanne qui

les prend à revers. Si les François à la première guerre ſe jettoient ſur ces trois provinces, ils les prendroient facilement, parce qu'elles ſont ſans défenſe, les forts ſont vieux & mauvais, les troupes mal diſciplinées: au lieu de perdre leur tems & beaucoup d'argent à fonder une colonie ſur le fleuve Couron, ils trouveroient au Rio Négro des mines toutes travaillées, & d'ailleurs par les communications qu'il y a du Para aux mines de St. Paul, ils ſeroient maîtres de toutes les richeſſes du Bréſil; cette opération vigoureuſe changeroit tout le ſiſtème des colonies, & influeroit ſur les intérêts de l'Europe.

IV. La province de Rio-grande, dont la capitale Natale eſt ſituée à une demi lieue de ſon port, eſt défendue par la fortereſſe dos Santos Reyes, une des meilleures du Bréſil. La rivière prend ſa ſource dans un lac de dix lieues de tour, d'où l'on tire les meilleures perles du Bréſil; cette Capitainie a deux villes, qui ſont Parantibe, fermée & fortifiée contre les Indiens, & Cunhau; elle contient en tout douze mille ames.

V. La province de Paraïba avoit été donnée par le Roi Jean III au fameux Jean de Barros, auteur des Décades des Indes, le Tite-Live Portugais, & un

des meilleurs écrivains de l'Europe, mais il fut obligé de la rendre au Roi après s'y être presque ruiné par des armemens inutiles ou malheureux. La capitale est Nuestra Señora de la Neves sur la rivière de Paraïba à l'embouchure de laquelle est le port, & une douane défendus par un fort pentagone nommé de Sainte Catherine ; c'est la province d'où vient le meilleur sucre ; il se fabrique dans vingt-un ingénios. La ville contient près de quatre mille ames, & la province environ vingt mille.

VI. La province d'Ithamaraca est composée de l'isle de ce nom & de sept lieues de côtes ; la ville se nomme Nuestra Señora de la Conception ; elle est bâtie dans l'isle sur une montagne : il y a dans cette isle trois ingénios ; en terre ferme est la ville de Goyana avec trois paroisses dans ses environs : cette province contient environ dix mille ames.

VII. La province de Pernambouc a soixante-cinq lieues de côtes. La capitale est Olinde bâtie sur une élévation au bord de la mer avec de belles fontaines dans un terrein délicieux ; elle a environ douze mille habitans, & deux bataillons de garnison, dont un dans la ville du Recif. On fabrique à Olin-

de de fort bonnes lames d'épée; les Hollandois ont été maîtres de cette province depuis l'an 1624 jusqu'en 1654, qu'ils en furent chassés par ses habitans. Le Comte Maurice de Nassau avoit beaucoup embelli les deux villes d'Olinde & de St. Antoine du Recif, où il avoit fait bâtir un fort beau château; ces deux villes ont un bon port défendu par plusieurs fortereisses.

Le Pernambouc a été une province très riche; elle avoit plus de cent ingenios, de belles forêts, des campagnes bien cultivées & beaucoup de fruits; elle fourniſſoit alors plus de quinze mille caisses de sucre à chaque retour, & à présent elle en fournit à peine trois ou quatre mille. Son évêché est fort étendu, il contient encore de cinquante à soixante mille ames, mais les habitans désertent & gagnent le Paraguay, le Pérou & le Chili, par l'intérieur du pays: cette émigration provient de la misère qu'ont occasionné les vexations des compagnies, & les dettes dont cette province est surchargée. Elle a les villes d'Igaracu, Serinham ou Villa Fermosa, Porto-Calvo, Alagoas del Norte, St. Antoine du Rio-grande, Alagoas du midi & Penedo sur le fleuve St. François qui termine cette province au sud,

comme l'iſle d'Itamaraca la termine au nord.

VIII. La province de Serzippe del Rey contient environ vingt mille ames, vingt-cinq fabriques de ſucre, du tabac, des cuirs & des beſtiaux; ſa capitale eſt St. Chriſtophe: elle a encore d'autres villes ou bourgs, dont les plus conſidérables ſont Sant' Amaro das Brotas & Villa Real do Piagui: elle n'a point de ports pour les grands bâtimens, ce qui gêne beaucoup ſon commerce.

IX. La principale Capitainie du Bréſil eſt celle de la Baye de tous les Saints; elle eſt la réſidence du Vice-Roi du Bréſil. La capitale St. Salvador eſt bien fortifiée par mer & par terre; on en a même augmenté les fortifications depuis l'expédition des Hollandois qui s'en rendirent maîtres en 1624, & la gardèrent pendant quatre ans; elle eſt défendue par deux ou trois mille hommes de garniſon; elle a un beau palais archiepiſcopal, une cathédrale fort riche, & un fort bon port ſur la baye qui donne le nom à la province; elle eſt riche & marchande: on y trouve de toutes les denrées des quatre parties du monde, parce qu'elle eſt le rendez-vous de toutes les flottes; cette

ville contient plus de vingt mille habitans, & la province plus de cent vingt mille ames.

X. La Capitainie dos Ilheos a pour capitale la ville de St. Georges, défendue, ainſi que ſon port, par deux forts. Les villes de ſon diſtrict ſont Cairu & Camanu, dont la Barre eſt défendue par un fort à quatre baſtions; elle contient plus de vingt milles ames, & elle eſt fort riche: ſon commerce principal eſt en farines, dont elle fournit la Bahia & le Bréſil.

XI. La province de Porto-Seguro a deux villes, dont la capitale porte le même nom, à cauſe de la ſûreté de ſon port, & l'autre ſe nomme St. Antoine ſur la rivière des Caravelles; ces deux villes & leurs environs contiennent de ſept à huit mille ames.

XII. La Capitainie de Spiritu-Sancto a cinquante lieues de côtes; elle comprend trois villes, Spiritu-Sancto, port aſſez bon, Nueſtra Señora de la Victoria, Nueſtra Señora de la Conception; elle contient environ vingt-cinq mille ames.

XIII. La province de Rio-Janeïro, capitale St. Sebaſtien, évêché; on peut voir le plan exact & la priſe de cette place dans les mémoires de Du Guay-

Trouyn; cette province contient plus de cent fabriques de ſucre. Son commerce a été, juſqu'au premier Janvier de l'année 1766, entre les mains d'une compagnie que le Miniſtre vient de rompre par des raiſons politiques; elle contient plus de quarante mille habitans: la ville de Cabo Frio eſt riche par ſon commerce de ſel.

XIV. La Capitainie de St. Vincent eſt un des quatre gouvernemens du ſud relevant de la Bahia, qui commande directement dans cette partie. St. Vincent, la capitale, contient environ trois mille ames. Le grand commerce de cette province eſt en beſtiaux, ſur-tout en porcs, en eaux de vie & de ſucre; elle a quelques fortereſſes. Le gouvernement des mines démembré, de Rio-Janeïro, contient dix villes ou bourgs; la capitale eſt Santos, qui contient plus de huit mille habitans. Je n'ai pu avoir que de foibles lumières ſur l'exploitation & le produit de ces mines, mais ce qui pourroit faire juger qu'elles ont éprouvé de la diminution, c'eſt l'avidité avec laquelle on travaille à celles de Rio Negro nouvellement découvertes, qui ſont plus expoſées aux invaſions. Le gouvernement de St. Paul contient treize villes ou bourgs; St. Paul

eſt bâti dans la fameuſe montagne de Paranampiacaba, où eſt une riche mine de diamans; tout ce pays eſt riche & cultivé. Les nations qui habitent entre cette province & le Rio de la Plata, ſont les Tapuyos & les Carijos, & d'autres Indiens braves; la nation des Tapuyos ou Tapes eſt la principale de l'Amérique méridionale, & par conſéquent la plus ennemie des Eſpagnols & des Portugais: cette contrée eſt terminée ſur le Rio de la Plata par la colonie du St. Sacrement, que l'on nomme la province du Roi, & que les Eſpagnols ont cédée par la paix d'Utrecht; elle ne conſiſte qu'en cette ſeule ville, à ſoixante lieues de la Barre de ce fleuve, vis-à-vis de Buenos-Aires. Le Rio de la Plata, depuis ſon embouchure juſqu'à cette ville, ſe partage en ſix rivières, dont trois ſeules ſont navigables, qui ſe nomment Ste. Lucie, la Conception & le Rozaire; en avant de cette ville eſt l'iſle de St. Gabriel, avec un château très eſſentiel pour la navigation de la rivière: ce château a été attaqué & pris en 1762 & 1763 par Cevallos commandant de la colonie Eſpagnole de l'Uraguay. Les Portugais ont fait une vaine tentative pour le reprendre; ils avoient à cet effet pris à

leur ſolde quatre corſaires Anglais, mais la diſſention s'étant mis ſur la flotte, & deux de ces bâtimens ayant péri par le feu avec tout leur équipage, le gouverneur de Rio Janeïro, Gomez Freïre, officier de mérite, qui conduiſoit cette entrepriſe, a été obligé de l'abandonner, & les Portugais ne ſont rentrés en poſſeſſion de l'iſle de St. Gabriel & de la colonie qu'à la paix. La ville eſt fort mal fortifiée, quoique ſouvent aſſiégée & priſe par les Eſpagnols; elle contient environ deux mille cinq cent habitans, blancs, noirs, eſclaves & libres: ces quatre gouvernemens ſont ſi peuplés que Don Pedro d'Acunha, Vice-Roi actuel du Bréſil, vient d'y lever en 1766 quatorze mille hommes de milice, ce qui joint à beaucoup d'autres cauſes a excité une grande révolte aux mines; on y compte plus de cent vingt mille ames. Les habitans de St. Paul & des mines ſont féroces & inſolens. Le grand éloignement des ports rend leur ſoumiſſion fort difficile, & il faudroit des troupes nombreuſes & un gouvernement très rigoureux pour les réduire: cette colonie eſt compoſée de ſcélerats capables de tous les crimes; ce ſont à la vérité les meilleurs ſoldats du Bréſil, mais ils donnent continuel-

lement beaucoup d'inquiétude & d'embarras au Vice-Roi. Les aſſaſſinats ſont très fréquens dans ces parties du Bréſil, & tous les crimes y ſont impunis. On ne voyage qu'en caravanes nombreuſes depuis ces provinces intérieures juſqu'à la mer, & ce n'eſt pas ſans beaucoup de dangers; parce qu'outre les mauvaiſes inclinations des habitans, qui ſont fort portés aux vols & aux aſſaſſinats, les chemins ſont infectés de Négres Marons qui ont fondé dans les bois des eſpèces de villes, que les Portugais ne pourroient forcer & détruire qu'avec beaucoup de peine; les Sauvages font auſſi beaucoup d'incurſions dans ces parties.

Les Négres Marons ou libres ſont dans toutes les colonies Européennes les plus cruels ennemis de leurs anciens maîtres, & ceux qui, avec le tems, feront le plus de tort aux colonies mêmes. On ne ſait pas préciſément le nombre de ceux du Bréſil, qui cependant eſt conſidérable; on ne connoit même pas bien poſitivement leurs établiſſemens; tous les jours on en découvre de nouveaux. Leur poſition les rend terribles pour les habitations qu'ils viennent ravager, & qu'ils tiennent toujours en allarme; ils ſont difficiles

à détruire, parce que leurs établiſſemens ſont ſitués au milieu des bois dans des endroits impénétrables; c'eſt ordinairement une grande enceinte qui contient leurs huttes & leurs beſtiaux: des défilés garnis de palliſſades & de foſſés profonds en défendent les approches: quelques-uns de ces malheureux ont des fuſils, les autres ne manquent pas de fléches & de zagayes. Ils commercent avec les Sauvages qui leur font une guerre moins vive qu'aux Européens. Leurs villages contiennent beaucoup de monde, parce que les Négres ont une propagation facile & abondante, & quoiqu'on en détruiſe de tems en tems, ils multiplient ſi fort, que d'après l'eſtimation des Bréſiliens, leur nombre paſſe quarante mille dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Toutes les nations Européennes éprouvent dans leurs colonies le danger de ces ennemis intérieurs, & la grande difficulté de les extirper. Les Anglois n'ont pas pu en délivrer leurs iſles, ſur-tout la jamaïque. Les Hollandois viennent d'eſſuyer une guerre contre eux aux Berbices: l'iſle de Cuba, quoique fort étroite, en eſt ſi remplie, qu'il n'y a que le chemin de la Havane à St. Jago qui ſoit libre, &

qu'on n'oſe traverſer l'iſle dans aucune autre partie ; ce fléau eſt plus ou moins terrible ſelon le traitement, plus ou moins cruel que l'on fait à ces malheureux ; leur vengeance n'eſt que trop juſte. On ne peut pas avoir dans les habitations trop de vigilance & trop de fermeté à repouſſer les Négres Marons & les détruire, parce que dès qu'ils ſe préſentent autour d'un bourg la tête des Négres fermente, & ſi on ne vient pas bien vite à bout d'éloigner ou de détruire les Marons, ſurtout ſi on a l'air de les craindre, les Négres eſclaves ſont toujours prêts à ſe révolter & à égorger leurs maîtres, pour aller ſe joindre aux Marons dont ils envient la liberté.

Lorſque l'on attaque un village de Marons, on eſt forcé de les paſſer tous au fil de l'épée, parce que dès qu'ils ont une fois goûté de la liberté ils ne peuvent plus ſe raccoutumer au travail, & ils ne ſont propres qu'à porter les autres Négres à la révolte, & à mettre le déſordre dans l'habitation du maître qui voudroit les reprendre & les traiter avec indulgence : d'ailleurs ils craignent ſi fort eux mêmes de rentrer dans l'eſclavage, qu'ils préfèrent la mort, & qu'ils s'égorgent les uns les

autres dès que leur village eſt forcé ; cette guerre eſt très cruelle & dangereuſe, parce qu'ils ne donnent & ne reçoivent aucun quartier : que pour arriver à leurs habitations, il faut percer au travers des bois ; qu'ils ſont fort adroits à tirer, & qu'ils font bien la guerre de chaſſeurs & d'embuſcades : auſſi ces entrepriſes ne ſe font pas ſans beaucoup de perte, & les ſoldats Portugais craignent beaucoup cette guerre.

Entre la colonie du Sacrement & la Capitainie de St. Vincent eſt enclavé le Rio St. Pedre, établiſſement des Eſpagnols, & l'iſle Ste. Catherine où ils ont auſſi garniſon ; ces deux poſtes, ſur-tout celui du Rio St. Pedre, ſeront un ſujet continuel de guerre entre les deux nations, tant que les Eſpagnols ne voudront pas le vendre, l'échanger ou l'abandonner : il eſt tout auſſi difficile aux Eſpagnols de conſerver ce poſte, qu'aux Portugais d'entretenir celui du Sacrement, auſſi eſt-il à préſumer que ces derniers accepteroient volontiers l'échange. Mais ce poſte eſt eſſentiel à ſoutenir pour les Eſpagnols, & d'une toute autre importance que celui du Sacrement pour les Portugais, parce qu'en tems de guerre, avec des forces un peu ſupérieures, c'eſt un

chemin ſûr pour arriver aux mines qui n'en ſont pas à cent lieues, & qui ne ſont point à couvert par ce côté : par conſéquent ce poſte doit donner une allarme continuelle aux Portugais, au lieu que leur colonie du Sacrement ne peut donner qu'un ombrage fort léger aux Eſpagnols, parce que la largeur du Rio de la Plata défend Buenos-Ayres, & qû'il s'en faut de beaucoup que l'objet d'attaque des Portugais de ce côté ſoit de la même importance.

Au commencement de 1766, le Comte d'Oyeras a fait un embarquement de quatre cent hommes de troupes bien diſciplinées pour cette partie, avec des ingénieurs & du canon. La garniſon Eſpagnole du Rio St. Pedre étoit alors en fort mauvais état ; elle n'eſt que de deux cent dragons & quatre cent fantaſſins, & elle ſe trouvoit encore affoiblie par une déſertion de cent quarante hommes qui avoient paſſé chez les Portugais : il n'y a cependant point d'apparence qu'il y ait eu aucune hoſtilité dans ce pays : d'ailleurs la révolte générale du Bréſil occupe actuellement le miniſtere Portugais.

Le Bréſil étant doué de tous les avantages de la nature devroit être la plus belle colonie du monde entier, depuis

deux cent ſoixante ans que les Portugais la poſſédent : mais outre les pillages des Hollandois qui l'ont dévaſtée, elle a été encore arrêtée dans ſes progrès, comme le reſte de cette monarchie, par la domination des Eſpagnols ; elle eſt même conſidérablement tombée en décadence depuis l'époque des trois Philippes : les dettes de Jean V, & les compagnies qu'on y a établi avec plus d'avidité que d'intelligence, ont achevé de la ruiner. On ne doit compter que trois points principaux pour le commerce du Bréſil, qui eſt abſolument mort dans le reſte de cet immenſe pays : la Bahia qui en eſt le centre ; le Para que les nouvelles découvertes du Rio Négro vont remettre en vigueur, parce qu'il ſervira de débouché aux mines par l'Amazone ; enfin Rio Janeïro qui eſt le débouché des mines du ſud, & qui ſert de port aux Capitainies de Porto-Seguro, Spiritu-Sancto, & St. Vincent.

On compte dans la colonie du Bréſil douze cités, ſoixante-ſix bourgs, beaucoup de villages & de peuplades ; un archevêché & quatre évêchés, & environ quatre cent trente mille habitans, dont un ſixième au plus de Portugais : il ne ſort de ce pays pour le

Portugal qu'environ trente vaiſſeaux par an, qui portent, bonne année ou mauvaiſe, ſept à huit mille caiſſes de ſucre de trente arrobes chacune, dix mille roles de tabac de ſept à huit arrobes, vingt-cinq à trente mille cuirs préparés, quatre à cinq mille cuirs avec leurs poils, pour plus de dix millions de diamans & pluſieurs millions d'or en poudre, en barre & monoyé: outre cela, du beaume, du gérofle, de la canelle, gimgembre, cacao, vanille, coton, anil, huile de copahu & des bois de prix renommés pour la force, la meſure & l'incorruption. Tous les ans il part de la Bahia & de Fernambouc une ou deux frégates chargées de bois de conſtruction pour la marine du Roi: les Négres pour cette colonie ſe tirent de l'Ethiopie & du Congo. Les Portugais ni le Roi n'ont pas la moitié dans le commerce du Bréſil, qui eſt tout entier entre les mains des Anglois, à qui les meilleures factories appartiennent ſous des noms Portugais, & dont les négocians Portugais, qui ſont en fort petit nombre, les capitaliſtes & les colons, ne ſont que les prête-noms & les courtiers. Les troupes qui gardent le Bréſil conſiſtent en ſept à huit mille ſoldats réguliers,

& environ trente ou quarante mille hommes de milice ; celles des mines & de St. Paul paſſent pour de bonnes troupes, mais ce nombre eſt petit pour une ſi grande étendue de terrein, & la partie du nord ſur-tout eſt ſuſceptible d'être attaquée avantageuſement par les François. La colonie du Sacrement eſt priſe avec facilité dès le commencement de chaque guerre entre l'Eſpagne & le Portugal : le ſeul moyen que les Portugais auroient de l'empêcher & de nuire beaucoup aux Eſpagnols, ſeroit de faire une conceſſion de cette colonie aux Anglois, mais ce ſeroit ſe donner des maîtres, & le remède ſeroit pire que le mal.

Si le Bréſil étoit attaqué à la fois avec vigueur, par les François, du côté du Para, du Marañon & le long du Rio Négro, & par les Eſpagnols du côté du Rio St. Pedre, en ſe portant ſur St. Paul & ſur la Capitainie de St. Vincent, la défenſe en ſeroit fort difficile & d'autant plus embaraſſante, que cette colonie ſeroit attaquée par ſes endroits les plus importans, qui ſont les mines : le ſecours des Anglois ne ſeroit pas fort utile n'y employant que des flottes, & il ſeroit également dangereux pour les Portugais d'y intro-

duire des troupes Angloiſes de débarquement, c'eſt à quoi ils ne ſe réſoudroient certainement qu'à la dernière extrémité. Mais les Portugais n'ont point ce danger à craindre tant que les colonies Françoiſes & Eſpagnoles, voiſines du Bréſil, ne ſeront pas plus garnies de troupes, ni en meilleur état qu'elles ne ſont actuellement.

CHAPITRE V.

Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.

CEs iſles ſe peuvent partager en quatre parties : 1°. Porto-Santo & l'iſle de Madere ; 2°. les Açores ou Terceres ; 3°. les iſles du Cap Verd ; 4°. les iſles de la côte de Guinée.

I. *Porto-Santo & Madere.*

L'iſle de Porto-Santo eſt dans le trente-troiſième degré & quelques minutes, dix lieues au nord-eſt, & un peu plus à l'eſt de Madere ; elle a cinq lieues de long & deux de large ; elle eſt diſtante de cent quarante lieues de Lis-

bonne. Cette iſle a été découverte par Jean Gonçalez Zarco & Triſtan Vaz ; elle a environ douze cent habitans: ſa plus grande population eſt le bourg de Porto-Santo, dont la baye eſt aſſez bonne, quoiqu'expoſée aux vents de ſud & ſud-oueſt.

L'iſle de Madere eſt à l'eſt-oueſt du Cap Cantin en Afrique, à cent cinquante-deux lieues de Lisbonne, & à peu près dans la même diſtance des Terceres, dans le trente-deuxième degré & quelques minutes; elle a dix-huit lieues de long & quatre lieues & demie de large. Elle fut découverte la même année que Porto-Santo par le même Zarco, qui lui donna le nom de Madere pour la quantité de bois dont elle étoit couverte; il y mit le feu, & l'embraſement dura ſept ans. Elle eſt diviſée en deux Capitainies : celle de Machico appartient à préſent à la maiſon de Vimioſo ; cette Capitainie contient la petite ville de Machico qui a deux mille habitans, le bourg de Santa-Cruz qui en contient douze cent, & ſept villages qui en contiennent environ deux ou trois mille. La Capitainie de Funchal fut donnée, par le Roi Jean I, à la maiſon de Zarco, qui eſt à préſent celle de Camara, à qui elle appartient

encore aujourd'hui. La capitale de cette Capitainie eſt le Funchal ; cette ville eſt défendue du côté de la mer par cinq forts en terre ferme, & un petit fort ſur une iſle à la pointe de l'oueſt, & du côté de la terre par le château de St. Jean del Pico ; elle eſt le ſiége d'un archevêché. L'iſle de Madere contient une cité, quatre villes, & plus de cent vingt mille habitans diviſés en trente-neuf paroiſſes ; il y réſide un gouverneur. Elle a une douane qui, avec les dixmes que le Roi tire de l'iſle comme grand maître de l'ordre du Chriſt, vaut plus de trois cent mille cruzades. Le grand commerce de cette iſle eſt en miel, cire, ſang-dragon, ſucre, vins excellens & toutes ſortes de fruits.

II. *Les Açores ou Terceres.*

Les Açores portent le nom d'une ſorte d'oiſeaux ſemblable aux éperviers, qu'on y trouva en une prodigieuſe quantité lors de leur découverte, par le commandeur Alvarez de Cabral en 1432 ; on les nomme auſſi Terceres, du nom de la principale qui a été découverte la troiſième. Les Flamands s'attribuent cette découverte avec beaucoup de droit, & les nomment les iſles Flamandes, *die*

Flämſche eylanden : elles ſont au nombre de neuf. La première, l'iſle Ste. Marie eſt dans le trente-ſeptième degré & quelques minutes de latitude, à l'eſt-oueſt du Cap St. Vincent, à deux cent cinquante lieues de ce Cap; elle a quatre lieues de long & trois de large, un port bien fortifié, avec environ cinq mille habitans. La ſeconde, l'iſle St. Michel eſt la première qu'on reconnoit en allant de Lisbonne à l'Amérique; elle eſt à deux cent douze lieues du Cap d'Eſpichel; elle a dix-huit lieues de long & deux de large; elle eſt la plus peuplée de ces iſles, & elle contient plus de quarante mille ames; elle eſt fort fertile & fort riche, quoique la cinquième partie n'en ſoit pas cultivée: elle contient une cité, cinq bourgs & vingt-deux villages. La cité ſe nomme Ponte Delgada; la maiſon de Ribera-grande, à qui appartient cette iſle, en tire plus de quarante mille cruzades de rente. La troiſième, l'iſle Tercere a treize lieues de long & ſix de large; elle contient une cité, deux bourgs & une quinzaine de villages. Angra la capitale, évêché, eſt ſituée au ſud de l'iſle; l'entrée du port eſt entre deux pointes qui s'avancent dans la mer. A la pointe de l'oueſt eſt un grand

rocher où eſt ſitué le château de St. Jean Baptiſte, avec un baſtion avancé nommé St. Antoine; on appelle ce rocher le Mono ou le ſinge, il eſt de pierre noire; à la pointe de l'eſt eſt le château de St. Sebaſtien. Le port eſt de bon ancrage & ſûr à tous vents, excepté le ſud-eſt qui oblige à lever l'ancre dès qu'il s'élève. La ville eſt bien ſituée, bien bâtie, avec de grandes rues bien pavées, ornées de fontaines; elle contient plus de dix mille habitans. Elle a été érigée en cité & en ſiége épiſcopal en 1534, par le Roi Jean III; elle a une garniſon ordinaire de cinq cent hommes. Cette ville eſt fort ſuſceptible de défenſe, & bien pourvue d'artillerie: on y compte plus de cent quatre-vingt piéces de canon de bronze, dont pluſieurs de quarante-huit livres de balle, & on y voit la fameuſe coulevrine de Malaca qui eſt de ſoixante livres. La ville de St. Sebaſtien a environ mille habitans; elle eſt défendue par ſix bons forts: c'eſt où s'aſſemble le ſénat de l'iſle quand il a à délibérer ſur des matières importantes. Villa Praya eſt à quatre lieues nord-eſt & quart d'oueſt du port d'Angra, ſitué ſur une Baye ſûre & bien défendue; elle contient près de trois mille ames. La

quatrième,

quatrième, l'iſle de St. Georges eſt ſud-eſt oueſt nord-oueſt, à huit lieues de Terceres; elle a onze lieues de long & une & demie de large; cette iſle eſt élevée & fort plate. A ſes deux pointes ſont deux iſlots détachés; elle a un petit port très ſûr pour les barques & autres petits bâtimens: elle contient en tout trois mille ames, diſtribués en trois bourgs & quatre villages, tous au ſud, parce que la partie du nord eſt pierrieuſe & ne peut pas être cultivée. La cinquième, l'iſle Gracieuſe eſt au nord-oueſt & un quart d'oueſt de l'iſle de Terceres, dans le trente-neuvième degré & demi de latitude; elle a trois lieues de long ſur deux de large. La partie du nord vaut mieux que celle du ſud; elle a deux bourgs & trois mille ſix cent habitans. La ſixième, l'iſle de Fayal eſt à dix-huit lieues oueſt ſud-oueſt de Terceres; elle a neuf lieues de long & trois de large: le port de cette iſle eſt Villa da Horta; elle contient quatre mille ames, diviſés en onze paroiſſes. La ſeptième, l'iſle du Pic a ſeize lieues de long & cinq de large; on la reconnoit de quinze lieues en mer, à cauſe d'une montagne très haute qu'on aſſure avoir trois lieues d'élévation: ſon principal port eſt Villa das Lagunas; elle a

auſſi le port de la Madeleine vis-à-vis l'iſle de St. Georges, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal de quatre lieues ; elle eſt très fertile, ſur-tout en bois de cèdre : on y compte deux bourgs, ſix villages & deux mille huit cent habitans. La huitième, l'iſle des Fleurs a dix lieues de long & trois de large ; elle eſt à trente-neuf degrés quarante minutes. Sa principale peuplade eſt Santa-Cruz, qui contient huit cent habitans ; c'eſt le titre d'un Marquiſat appartenant à la maiſon de Gouvea : on compte dans cette iſle deux bourgs, quatre villages & deux mille habitans. La neuvième, l'iſle du Corbeau eſt au nord de l'iſle des Fleurs, dont-elle eſt ſéparée par un canal d'une lieue ; elle n'a que trois lieues de tour, une paroiſſe, & environ cinq cent habitans. Les Açores contiennent environ quatre-vingt mille ames ; elles ont fort peu de commerce, & elles ne rapportent pas au Roi de Portugal autant de revenus que lui coute leur entretien.

III. *Les isles du Cap Verd.*

Les iſles du Cap Verd ſont ſituées à cent lieues de ce Cap qui eſt à la côte occidentale d'Afrique, à quatorze de-

grés de latitude, & preſque quatre degrés de longitude entre les deux bouches du Niger, mais plus près de celui de ſes bras qui forme la rivière de Sénégal que de celui qui ſe nomme Riogrande : on prétend que ce ſont les anciennes Heſperides ou Gorgones de Pline & Ptolomée. Elles ont été découvertes en 1460, par Antoine de Noli, Génois, par ordre de l'Infant Don Henri, qui en fit préſent au Roi Alphonſe V, ſon neveu ; elles ſont au nombre de dix. La première, l'iſle de St. Yago eſt la principale ; elle a dix-huit lieues de long & huit de large : ſa pointe de nord-oueſt eſt au quinzième degré trente-cinq minutes de latitude, & trois cent cinquante-trois degrés cinquante-quatre minutes de longitude. La ville ſe nomme Ribeiragrande ou St. Jacques, évêché ; cette iſle a deux ports, celui de la ville pour les grands vaiſſeaux, avec une entrée de quinze braſſes d'eau ; l'autre qui eſt le meilleur de toute l'iſle, eſt celui de Villa da Praya : cette iſle a été brulée & ſacagée deux fois en 1582, dans les guerres du Prieur de Crato pour la ſucceſſion de Don Sebaſtien, & en 1712 par une eſcadre Françoiſe, commandée par le brave Caſſart. Les autres

iſles ſont, Mayo, Boaviſta, de Sal, de Fogo ou St. Phelipe, Braya, St. Nicolas, Ste. Lucie, St. Vincent & St. Antoine; elle ſont fort peu intéreſſantes & peu peuplées: elles contiennent en tout de quinze à ſeize mille ames; elles ſont pauvres & ſans commerce: leur principale production eſt du ris & du ſel.

IV. *Isles de la mer de Guinée.*

La premiere, l'iſle de St. Thomé eſt ſituée à trente-neuf lieues du Cap de Lobo Gonzalès à l'oueſt nord-eſt, vis-à-vis du Congo: on croyoit autrefois qu'elle étoit traverſée par la ligne, mais il eſt reconnu par les obſervations faites depuis ce ſiécle qu'elle eſt tout à fait au nord, de ſorte que ſon ſud eſt à ſix minutes de latitude, & ſon nord à quarante minutes: elle eſt à trente & un degré & quelques minutes ſuivant le méridien de l'iſle de Fer. On ignore le nom de celui qui l'a découverte, mais on ſuppoſe qu'elle l'a été vers l'an 1471, ſous le règne d'Alphonſe V. Elle a une cité, réſidence d'un Evêque; on compte dans toute l'iſle environ trois mille ames. La ſeconde, l'iſle du Prince eſt à un degré trente-ſept minutes de

latitude ſeptentrionale, vingt-huit degrés cinquante minutes de longitude; elle eſt éloignée de vingt lieues de celle de St. Thomé; elle a ſept lieues de long & deux de large: elle contient environ deux mille habitans. La troiſième, l'iſle de Fernan-Po eſt au nord-eſt de l'iſle du Prince: elle a cinq lieues de long ſur deux de large, & fort peu d'habitans. La quatrième, l'iſle d'Annobon eſt au ſud-oueſt de St. Thomé; elle a environ ſix lieues de tour & trois cent habitans. Ces quatre iſles ſont très pauvres & mal-ſaines, & ce ſont des mouillages funeſtes aux vaiſſeaux qui y ſéjournent, parce que le voiſinage de la Ligne corrompt les vivres, & que bien loin d'y trouver des ſecours, ils ſont obligés d'en donner aux habitans de ces iſles infortunées.

CHAPITRE VI.

Concluſion.

CEtte deſcription abrégée des colonies Portugaiſes ſuffit pour en faire connoître la force: on trouvera dans beaucoup d'auteurs des détails plus étendus.

Les colonies Asiatiques ne pouvoient pas subsister sans détruire le Portugal, quand même ils ne s'y seroient pas vus attaqués par les autres peuples Européens: les Indiens s'accoutumoient peu à peu aux armes & à la discipline de l'Europe. Les Turcs répandus du côté de la mer Rouge, de Surate & dans le Mogol, & jusqu'à la presqu'isle de Malaca, connus aux Indes sous le nom de Rumes, étoient des ennemis trop formidables pour ne pas finir par détruire tous les comptoirs foibles & mal fortifiés des Portugais. Ceux-ci trop peu industrieux & trop fiers pour se réduire à la qualité de marchands, ne savoient que faire la guerre, & ne réparoient pas par le commerce les pertes qu'ils faisoient par les armes; leurs pirateries continuelles excitoient contr'eux une indignation générale; chaque nation Indienne, pour sa propre défense, s'exerçoit aussi à la piraterie. Le fanatisme de part & d'autre conduisoit le tout; Jésus-Christ & Mahomet étoient toujours invoqués pour le succès de ces combats aussi injustes que sanglans, dans lesquels entroit aussi l'intérêt & la gloire de chaque religion. Cependant les Indiens apprenoient la navigation & la guerre, & en peu de

tems ils en auroient ſu autant que leurs maîtres. Les François, les Anglois & les Hollandois ſont venus recueillir les fruits des découvertes des Portugais; ils ont joint l'induſtrie à la force; ils ont fondé ces riches compagnies de commerce aſſez puiſſantes pour faire trembler les Indiens & ſoutenir de grandes guerres, nuiſantes pareillement à leur état inſtitutif. Le cri général des Indiens, contre les Portugais, à rendu juſte l'acharnement avec lequel ces différens peuples les ont dépouillés ſans réſiſtance. A la vérité, c'eſt le règne des trois Philipes & la mauvaiſe adminiſtration des Eſpagnols qui a empêché les Portugais de ſe défendre: ils ont été ſacrifiés par la cour de Madrid qui regardoit le Portugal, plutôt comme une province conquiſe, que comme des ſujets égaux à ceux de ſes autres états.

Le Bréſil a été retardé dans ſa population, & ſon défrichement par l'eſpèce de vertige & d'eſprit de chevalerie qui régnoit lors de la grande puiſſance des Portugais dans les Indes; perſonne ne vouloit aller ſe réduire à l'état de cultivateur & de colon; les fortunes étoient plus rapides & plus glorieuſes aux Indes orientales: la piraterie ouvroit une carrière plus at-

trayante pour une nation brave, fière & pareſſeuſe. Les Rois de Portugal ſe prêtoient au préjugé de leurs ſujets, en paroiſſant mépriſer le Bréſil; on ne le peuploit que de ſcélérats & de vagabonds. Les Rois, n'en pouvant tirer aucun profit, faiſoient des conceſſions de provinces entières à des particuliers, qui bornoient le travail & les vues des habitans à leur propre intérêt, & qui étouffoient dès leur naiſſance l'induſtrie & les ſpéculations. Les Hollandois en 1624, trouvèrent le Bréſil pauvre & mal cultivé; ils établirent à Fernambouc une colonie pareille à celles qu'ils avoient dans les Indes; ils donnèrent aux Portugais les premières leçons d'induſtrie: & quoique par une guerre de trente ans, lorſqu'ils furent obligés d'abandonner cette colonie, ils détruiſiſſent leurs établiſſemens, leurs plantations & leurs factories, cependant ils laiſſèrent après eux leur exemple que les Portugais ſuivirent tant bien que mal, & qui, ſoutenu par l'intérêt des Anglois, a remonté le Bréſil au point où il ſe trouve: d'ailleurs depuis la perte des Indes, toutes les ſpéculations des Portugais ſe ſont tournées de ce côté. Le Miniſtère a retiré des mains des particuliers une grande partie des pro-

vinces, mais il a été trop loin ; l'avidité eſt toujours aveugle. L'établiſſement des compagnies a encore porté coup au Bréſil : les habitans trop peu ménagés & trop foulés, ſont portés à la révolte : les taxes trop fortes attaquent l'induſtrie, & répandent le découragement & le déſeſpoir. Il faudroit des moyens bien combinés, & beaucoup de douceur & de prudence pour ramener la confiance & l'induſtrie : avec la force on ſoumet au pouvoir, mais on n'excite pas au travail ; la violence ne fait qu'irriter des peuples riches & fiers que l'on a trop maltraité, & que l'on a appauvri ſans reſſource. Si l'on y envoye des troupes, il eſt dangereux d'y en envoyer trop ou trop peu. L'exemple de la fermeté des colonies Angloiſes & de l'abolition du Stamp paper, (papier timbré) a fait un grand éfet ſur toutes les colonies Européennes de l'Amérique ; il eſt cauſe de tous les déſordres qui exiſtent au Mexique, au Pérou & au Bréſil.

L'iſle de Madere eſt la plus peuplée & la plus riche des colonies Portugaiſes, mais ce n'eſt pas celle dont l'état tire le plus de profit ; ces inſulaires n'ont aucun beſoin de l'Europe, commercent directement avec l'Angleterre,

& payent fort peu de droits au Roi. Les autres iſles & les colonies d'Afriques ſont miſérables. Le nombre & l'étendue des colonies Portugaiſes ſont impoſans, mais pour revenir de l'idée magnifique que l'on peut en concevoir, il n'y a qu'à s'en tenir au tableau ſuivant de dénombrement.

	Habitans.
L'Aſie.	50000
L'Afrique.	80000
Le Bréſil.	430000
L'iſle Madere & Porto-Santo.	130000
Les Açores.	80000
Les iſles du Cap Verd. .	16000
Les iſles de la mer de Guinée.	5000
Total	791000

Dont un ſixième au plus de Portugais. L'exiguité de cette population, comparée avec l'étendue immenſe des établiſſemens Portugais, peut faire juger de la foibleſſe de chacun d'eux, & on peut en conclure que le commerce & la marine du Portugal ſont auſſi en fort mauvais état.

LIVRE TROISIEME.

Etat Militaire.

CHAPITRE PREMIER.

Défauts de l'état militaire portugais.

Rien n'a été plus mépriſable depuis un ſiècle juſqu'à près la guerre de 1762, que le militaire portugais. Après cinquante ans de paix, après un tremblement de terre, des famines, enfin après une abominable conjuration ; cette partie avoit été totalement négligée, & elle étoit tombée dans un état miſérable. L'armée étoit compoſée d'environ huit à dix mille hommes moindres que des payſans, ſans uniformes, ſans armes, demandant l'aumône, ou aſſaſſinant pour vivre ; les officiers de ces troupes étoient les valets, ou les écuyers des colonels, continuant dans leurs emplois domeſtiques, ſervant leurs maîtres à table & montant derrière leurs voitures les jours qu'ils n'étoient pas

de garde! c'eſt là, ſans exagération, le portrait inimaginable de l'ancien militaire portugais, avant la guerre de 1762, & la venue du comte de la Lippe (*) dans ce pays, qui en a changé la face.

Le Portugais eſt naturellement ennemi de l'application; les grands ont

---

(*) Ce général débuta par un trait qui déplut infiniment à toute la nobleſſe portugaiſe, parce qu'il étoit dans toute la régularité du point d'honneur & de la décence militaire, qu'elle ne connoiſſoit plus. Etant prié à dîner à ſon arrivée chez le Comte Baron des Arcos général des troupes portugaiſes, il vit derrière ſa chaiſe un valet de la maiſon en uniforme d'officier placé là pour lui verſer à boire, reconnoiſſant l'habit, & apprenant qu'il étoit capitaine de cavalerie dans le régiment de cuiraſſiers de ce général, que l'on nomme le régiment d'Alcantara, il ſe leva de table, le fit aſſeoir à ſes côtés entre lui & le Comte Baron, dont la fierté eut beaucoup à ſouffrir; quelques tems après pour admettre plus d'égalité & de ſentiment d'honneur dans l'armée, il s'expliqua hautement ſur l'article des duels, & il déclara qu'il mépriſeroit infiniment & qu'il feroit chaſſer tout officier qui refuſeroit de donner ou recevoir ſatisfaction, en ſe prévalant des ordonnances ou du prétexte de la religion.

peu de disposition au militaire, & comme depuis ses révolutions ce gouvernement est soupçonneux, on ne permet qu'à certaines familles & à certains caractères de suivre cet état. Il n'y a que les étrangers qui puissent le soutenir, mais ils sont mal choisis & méprisés, quoiqu'ils ayent rendu les plus grands services à la couronne de Portugal. Les obligations que les Portugais ont aux étrangers depuis l'acclamation de 1640, ne peuvent être égalées que par leur ingratitude; ils paroissent avoir pour principe de les appeller en tems de guerre pour réparer les longues sottises qu'ils ont faites pendant la paix: l'ardeur & le zèle militaire renaissent à l'arrivée de ces avanturiers. La guerre cessant, le zèle s'éteint, les épées se rouillent, les étrangers sont chassés, persécutés, meurent ou désertent, accablés par l'injustice, les dettes & la misère, & les Portugais retombent dans leur ignorance & leur engourdissement. Cette absurde conduite s'est déja renouvellée plusieurs fois depuis l'époque que je viens de citer, il est probable qu'elle se renouvellera encore souvent. Malheureusement pour les états gouvernés par un seul homme, le ministre n'est jamais

univerſel, & il ne s'occupe eſſentiellement que de la partie qu'il a exercée toute ſa vie, à laquelle il ſacrifie toutes les autres, qu'ordinairement il connoit moins & ſouvent point du tout. Le Comte d'Oyeras premier Miniſtre de Portugal eſt purement politique, ne connoit point du tout la guerre, & il eſt éloigné & ennemi de cet état, qui ſuppoſe dans les ſujets qu'on y employe de la fermeté & une vigueur, qu'il ne veut point dans les gens qui lui obéiſſent.

L'état militaire du Portugal a l'air très reſpectable. Le Roi paye une armée, mais il ne l'a pas encore, & loin d'améliorer, elle diminue tous les jours de valeur : la mal-propreté & l'indiſcipline ſont dans les troupes portugaiſes un progrès journalier. Les officiers ſont mal choiſis, mal payés, & cependant ils ne ſervent que par intérêt ; l'honneur n'eſt point introduit parmi eux : mais l'extérieur eſt encore un peu ſoutenu par les réglemens ; la coupe des habits & le maniement des armes ſont à la Pruſſienne.

L'état des troupes du Roi de Portugal eſt trop conſidérable pour un petit royaume, ſurtout avec la méthode que le Miniſtère ſe pique de ſuivre, de ne

recruter que dans le pays & de ne recevoir aucun ſoldat étranger dans les régimens nationaux. Cette excluſion eſt contre l'intérêt de la population, ſuivant le ſyſtème reçu qu'un laboureur ſuffit à l'entretien de quatorze hommes, & qu'un payſan devenu ſoldat eſt inutile à la population & à l'état ſocial; elle eſt encore contre l'intérêt politique du Portugal, qui devroit chercher à affoiblir les armées eſpagnoles, en favoriſant la déſertion par des traitemens avantageux & une réception engageante, ce qui n'eſt point en Portugal, où les ſoldats étrangers, ou Eſpagnols, pouſſés par le mauvais génie de la déſertion, ne trouvent aucun azile, & périſſent de faim. Le miniſtère portugais eſt auſſi très contraire aux troupes étrangères; la malheureuſe avanture du régiment Royal étranger en eſt une funeſte preuve: il auroit dû prévoir cependant, que cette exceſſive ſévérité contre tout un corps diminue ſon crédit & la confiance des étrangers, & qu'il peut venir un moment de beſoin, & par conſéquent de répentir.

Le Comte de la Lippe a rendu au Portugal le très grand ſervice d'établir la première forme matérielle qui manquoit au militaire; ce n'eſt cependant

qu'une matière ébauchée, à laquelle il manque une continuation suivie, parce qu'il n'y a pas mis assez de tems, qu'il est parti trop tôt, & qu'il n'a pas assez choisi les officiers qu'il laissoit pour continuer l'œuvre qu'il avoit commencé.

A la déclaration de la guerre de 1762, le Portugal se trouvant sans officiers & sans soldats, l'épouvante & le besoin ont fait recourir le ministère à tous les moyens pour avoir des officiers étrangers; on a ouvert la porte à tous les avanturiers deshonorés & chassés des armées, qui traînoient un habit d'officier dans différentes capitales, parce qu'aucune des puissances belligérantes ne vouloit nourir de pareils combattans; on a fait pleuvoir sur cette vile espèce les grades & l'argent pour les attirer en Portugal: il suffisoit d'être étrangers pour faire un traité avec la cour de Lisbonne. Mr. de Mello, ambassadeur de Portugal à Londres, étoit chargé de tout recevoir; au lieu de s'adresser au Roi de Prusse, ou aux Hollandois pour avoir un envoi d'officiers connus, au lieu d'offrir de bons traitemens à des officiers existans à quelque service distingué, on mettoit à la tête de l'armée portugaise une quantité d'ignorans & de frippons, capa-

bles de la perdre & d'augmenter la crainte & le déſordre : la même choſe arrivera toujours à toute puiſſance qui négligera ſon état militaire en tems de paix. Il n'eſt plus tems de choiſir quand la guerre ſe déclare, il faut tout prendre, & la canaille & ce qui s'offre d'abord.

On a guéri ce mal par un remède violent. Le miniſtère, après avoir diſſimulé pendant la guerre ſon reſſentiment ſur les abus, dont il connoiſſoit une partie, parce qu'ils ſautoient aux yeux de tout le monde, s'eſt ſervi d'un expédient auſſi nuiſible que l'abus même ; il a confondu dans ſa haine les honnêtes gens avec les mauvais ſujets ; il a vengé des querelles perſonnelles ; il a chaſſé & perſécuté les étrangers en général, & par cette perſécution mal entendue il a tout-à-fait détruit le peu de conſidération que les Portugais n'étoient déja pas trop porté à leur accorder.

Aucune nation n'eſt plus ſuſceptible de haine nationale que la Portugaiſe. Ce vice inhumain de haïr les étrangers, parce qu'ils ſont étrangers, ne peut exiſter que chez des nations non policées. Les nations vertueuſes paſſées & préſentes ont toujours careſſé les

étrangers, croyant que rien ne ſervoit plus à la gloire & à l'inſtruction de leur pays que de les attirer. C'eſt le principe d'hoſpitalité inné dans les hommes, & qui ne peut être chaſſé de leur cœur que par l'orgueil, les préjugés, ou le fanatiſme; il ne devroit y avoir que deux nations dans le monde, les honnêtes gens & les malhonnêtes gens: tous les honnêtes gens devroient être concitoyens, & tous les malhonnêtes gens étrangers.

Il règne dans l'armée portugaiſe une déſunion générale; rien n'eſt plus jaloux que les Portugais, & rien de plus mépriſant que les étrangers: le peu de cas qu'ils font de la nation qu'ils ſervent, les empêche de s'inſtruire dans l'hiſtoire du pays, dans leurs mœurs & ſurtout dans leur langue. Cette négligence les rend incapables de rendre tous les ſervices qu'ils pourroient s'ils ſuivoient les premiers devoirs de leur état, qui ſont de chercher à prendre toutes les connoiſſances poſſibles dans tous les pays qu'ils parcourent; ils paſſent honteuſement une vie oiſive & inapliquée dans les cafés & les billards, ce qui fait juger peu favorablement de leurs talens & de leurs diſpoſitions à les augmenter.

En outre ils ont entr'eux des querelles & des haines, qui nuiront toujours au bien du ſervice. Les différentes nations, au lieu de s'amalgamer avec la portugaiſe, ou au moins de s'unir entr'elles par la qualité d'étranger, ne penſent qu'à ſe culleburer l'une l'autre. La dominante & la plus cabaleuſe eſt la faction angloiſe ou écoſſaiſe, qui ſoutenue par l'état politique de la cour a détruit juſqu'à préſent preſque tous les autres étrangers, ſurtout Allemands, Suiſſes & François.

Quant aux officiers portugais, leur paye ne ſuffit qu'à les faire vivre avec le ſoldat, dont ils ſont camarades & parens. Tous les poſtes ſubalternes ſont remplis par de petits bourgeois & des hommes de la plus médiocre naiſſance; leur haine contre les étrangers, fondée ſur ce qu'ils ont moitié plus de paye, les empêche de communiquer avec eux, d'apprendre rien d'eux, & les force à vivre dans l'ignorance & la miſère.

Le ſoldat portugais eſt obéiſſant, patient, robuſte, vif & adroit, mais il eſt pareſſeux, mal-propre & épilogueur; il eſt ſuſceptible de devenir excellent avec du ſoin : ſa haine contre les Eſpagnols doit être entretenue,

mais on doit lui faire comprendre qu'il ne peut gagner de ſupériorité ſur cette nation & balancer l'avantage du nombre que par une grande diſcipline. Le mépris mutuel que ces deux nations ont l'une pour l'autre vient de leur ignorance & de leur préſomption. Il y a autant de ſottiſe & de lâcheté à mépriſer un ennemi armé, qu'il y a de courage & de préſence d'eſprit à ne le pas craindre; c'eſt ce qu'on ne peut pas faire entendre à ces deux nations, ſurtout à l'Eſpagnole: il eſt extraordinaire que deux peuples, qui ont un ſi grand intérêt à ſe connoître, à ſe communiquer en tems de paix, ſoient aſſez aveuglés par leur averſion réciproque pour s'étudier & ſe fréquenter ſi peu. Auſſi la guerre entre l'Eſpagne & le Portugal ſe fera toujours de part & d'autre en tâtonnant, parce que ni les uns, ni les autres n'ont ni cartes, ni guides, ni eſpions.

Ce ſont là les vices du militaire portugais que le Comte de la Lippe pourroit corriger aiſément, mais il lui faudroit un plein pouvoir, beaucoup de ſévérité, point de complaiſance & beaucoup de juſtice. Il faudroit auſſi porter les appointemens de l'officier por-

tugais au même point que ceux de l'officier étranger, pour ôter la baſſe jalouſie, & les reproches par l'égalité de fortune, ne mettre aucune diſtinction entr'eux que ſur les talens, raſſurer les officiers étrangers qui vivent dans une méfiance & un ſoupçon continuel, les traiter pour les graces indiſtinctement comme les nationaux, & les fixer dans le pays par des établiſſemens ſolides: enfin il ſeroit néceſſaire de récompenſer l'application, en y attachant de la gloire & du profit, & de punir l'oiſiveté par la honte & la perte de la fortune.

CHAPITRE II.

Etat de l'armée. Infanterie, cavalerie, troupes légères, artillerie, génie.

L'Etat de l'armée portugaiſe, indépendamment de ſa marine & de ſes colonies, eſt de trente trois bataillons, faiſant vingt-ſix mille hommes d'infanterie, & de vingt-ſix eſquadrons, faiſant environ quatre mille hommes de cavalerie. Tous les payſans forment

en outre une milice de plus de cent mille hommes, qui font la guerre ſans paye, mais avec acharnement, & qui ſont formidables aux Eſpagnols par leur genre de guerre, parce que l'ignorance des Généraux, la négligence des Officiers & l'indiſcipline des ſoldats, expoſent toujours leur armée aux embuſcades, aux aſſaſſinats & aux ſurpriſes.

L'infanterie portugaiſe eſt aſſez bien diſciplinée, ſi on veut tenir la main aux nouvelles ordonnances, & inſtruire davantage les officiers; elle marche bien & manœuvre bien; mais il faudroit la faire camper plus ſouvent, parce que juſqu'à préſent elle n'a qu'une ſcience de marionette, & qu'on ne l'accoutume pas à appliquer aux grandes opérations de la guerre les petites manœuvres de l'exercice: auſſi en tems de guerre elle ſera plus embaraſſée de ſa demie ſcience actuelle qu'elle ne l'eût été de ſon ancienne ignorance. La formation des bataillons eſt de ſept compagnies, dont une de grenadiers, de cent-quatorze hommes chacune; cette formation eſt vicieuſe & imparfaite pour la tactique, ne pouvant fournir de diviſions quarrées, ſans partager les compagnies inégalement & ſans confuſion: il y a beaucoup d'autres défauts dans

ſes évolutions, dont la plus grande partie vient du même principe. On ne l'accoutume pas non plus au ſervice des places, à remuer de la terre, à attaquer & défendre, à ſe fortifier, & cependant c'eſt l'eſſentiel dans un pays comme le Portugal, où la guerre eſt défenſive & de détail. L'infanterie du nord eſt beaucoup meilleure, plus robuſte & plus élevée que celle du midi, ſurtout de la capitale & d'Elvas, où elle eſt très médiocre en hommes.

La cavalerie eſt montée ſur d'excellens chevaux d'Andalouſie, de Beïra & de Tra-los-Montes; leur taille eſt peu élevée, ainſi que celle de la cavalerie eſpagnole, & leurs chevaux ſont coupés.

C'eſt un problème que l'expérience ſeule peut réſoudre, ſavoir, ſi les chevaux coupés valent mieux pour la cavalerie que les chevaux entiers? ne regagnent-ils pas du côté de la tranquilité ce qu'ils perdent du côté du feu? la cavalerie eſpagnole eſt la ſeule en Europe dont les chevaux ſoient entiers, & elle eſt excellente, cela n'eſt pas douteux; mais la cavalerie doit-elle être un corps léger & diſperſé, ou un corps peſant & ſolide? une ligne de cavalerie eſpagnole ſuffit-elle pour appuyer une ligne d'infanterie? ſoit battante,

ſoit battue, ne l'abandonne-t-elle pas ſur le champ? les affaires de cavalerie eſpagnole ſont trop promtes & ſans reſſources : il lui faudroit à elle-même l'appui d'une cavalerie plus flegmatique & plus ſolide. La cavalerie doit avoir quatre propriétés, l'ordre, la ſolidité, la force & la viteſſe. La cavalerie eſpagnole a la force & la viteſſe, mais les deux premières propriétés lui manquent; la portugaiſe eſt tout le contraire : je ne crois pas que de longtems ni l'une ni l'autre de ces cavaleries puiſſe arriver au point de perfection. La réunion de ces quatre propriétés me paroit difficile a rencontrer, quoiqu'elles ne ſoient point incompatibles, & je doute qu'elle ait jamais exiſté dans aucune cavalerie.

Il y a en Portugal douze eſcadrons de cuiraſſiers aſſez bons & bien exercés: je doute cependant que leur ſolidité ſuffiſe pour réſiſter à l'impétuoſité du choc de la cavalerie eſpagnole, parce que leurs chevaux n'ont pas aſſez l'avantage de la taille. Leur cuiraſſes leur donnent deux avantages inconteſtables, quoique les Eſpagnols n'en conviennent pas, pour ne les avoir pas encore éprouvé; le premier eſt de garantir le ſoldat, le ſecond eſt de lui donner dans ſon

ſon idée une grande ſupériorité ſur les troupes qui ne ſont pas armées à égalité. Les dragons Portugais n'égaleront jamais ceux d'Eſpagne.

Il eſt avantageux à cette cavalerie de ſe faire toujours ſoutenir de bien près par ſon infanterie & de ne pas s'engager dans les plaines de l'Alentejo, & encore moins dans l'Eſtremadure Caſtillane, ſeule contre la cavalerie eſpagnole, parce qu'il y a apparence qu'elle ſe tireroit fort mal d'un combat de cavalerie; mais elle eſt ſûrement meilleure en ligne pour appuyer de l'infanterie, & dans une bataille elle conſerveroit mieux ſon ordre, elle couvriroit mieux une retraite, un fourage, elle exécuteroit moins légérement mais avec plus de ſûreté toutes les grandes manœuvres & les détails de ſon ſervice. L'eſcadron a le même défaut qu'en Eſpagne, d'être compoſé de quatre compagnies, ce qui donne trop d'officiers, & ce qui la rend trop chère. Les compagnies de cavalerie valent dans les provinces plus de dix mille livres de rente. Les régimens qui ſont à la cour ſont prodigieuſement fatigués, parce qu'ils font l'office de gardes-du-corps, & que le Roi qu'ils accompagnent partout va toujours à toute bride; auſſi

ſont-ils en moins bon état, & les compagnies ſont moins riches.

La cavalerie Portugaiſe a ſur celle d'Eſpagne l'avantage d'être exercée au feu & accoutumée à ſauter des hayes & des foſſés en eſcadron, ce que ne peuvent pas croire les Eſpagnols, qui le feroient mieux que toute autre cavalerie, s'ils étoient exercés.

Il n'y a qu'un régiment de volontaires à pied & à cheval, d'environ douze cents hommes, fort mal exercés & incapables de faire cette eſpèce de guerre. Le Colonel n'eſt pas un homme aſſez habile, quoique bon officier, pour conduire des troupes légères; il n'y a qu'un officier de cette eſpèce en Portugal, le Colonel Louis Hollard (*), dont j'aurai occaſion de parler par la ſuite, à l'article de l'artillerie : il ſeroit cependant indiſpenſable d'avoir un corps de cinq à ſix mille hommes de troupes légères pour la guerre d'Eſpa-

(*) Ce Colonel eſt mort en 1767, depuis la concluſion de cet ouvrage dans lequel je conſerve ſon nom comme un hommage dû à ſon mérite; c'eſt l'officier le plus généralement habile que j'aye rencontré à aucun ſervice.

gne; c'eſt celui qui ſerviroit le plus, parce que cette guerre étant purement défenſive, les ſeules attaques que puiſſent faire les Portugais ſont des incurſions.

L'artillerie eſt compoſée de trois bataillons, mais très mal exercés. Les canons ſont mal faits & matériels. Le miniſtère avoit eu le bonheur d'avoir deux excellens fondeurs, élèves du fameux Maritz; mais la haine contre les étrangers a prévalu ſur le beſoin, & à force de mauvais traitemens on les a contraints à déſerter, & on en eſt revenu à l'ancienne méthode: les affuts ſont peſans, & il n'y a point encore de train d'artillerie de campagne. On n'a point non plus attaché de petits canons à l'infanterie, ce qui cependant ſeroit très utile dans un pays de chicane comme le Portugal, ou tous les terrains ſont des poſtes; rien n'eſt réglé ſur cette partie, pas même l'école des officiers qui n'exiſte pas encore. Il y a cependant trois Colonels d'artillerie excellens; le Colonel Yorck Anglois, qui a contribué à la priſe de la Havane, Mackbean Ecoſſois, qui s'eſt diſtingué à l'armée des alliés en Weſtphalie, & Hollard Suiſſe, Lieutenant Colonel en Pruſſe & en Dannemarck,

connu par ſa valeur & ſes ſervices, grand ingénieur, grand géomètre & grand tacticien; il vient d'inventer un canon qui lui fera honneur dans l'Europe par ſa ſingularité, ſa juſteſſe, ſa légéreté, ſa facilité à être tranſporté ſur les plus hautes montagnes, & ſon utilité pour ſoutenir les troupes légères: le Colonel Hollard ſeroit le ſeul capable de commander l'artillerie portugaiſe & de l'établir ſur un bon pied, mais on pourroit l'employer encore plus utilement & plus brillamment à former un bon corps de troupes légères.

Le corps des ingénieurs portugais eſt très mauvais, très mal compoſé & très ignorant; ils ne peuvent ſervir tout au plus qu'à régler du papier & numeroter un regiſtre; c'eſt auſſi à quoi on les employe ſouvent: il y a cependant deux ingénieurs ſavans & de grande réputation, Funck Suédois, qui avoit ſervi avec diſtinction ſous le Maréchal de Saxe, dont il a écrit les campagnes, & qui eſt actuellement Lieutenant Colonel au ſervice d'Angleterre, & Miron Suiſſe, très brave & très ſavant officier, qu'on a menacé de lui faire ſon procès pour avoir voulu

rétablir les fortifications d'Almeida & le défendre contre les Eſpagnols en 1762; la lâcheté du gouverneur lui a ſervi de juſtification. Cet officier, grand géomètre, eſt fort connu par une thèſe qu'il a dédiée au Roi d'Eſpagne dans le tems de l'ambaſſade de Don Jayme de Maſſones de Lima à Paris. L'école des ingénieurs eſt fort arriérée, & en 1766 les plus habiles en étoient à l'explication du ſecond livre d'Euclide.

Les Portugais pourroient profiter du bonheur qu'ils ont d'avoir quelques ingénieurs étrangers, pour dreſſer de bonnes cartes de leur pays qui leur manquent totalement; mais on n'y a pas encore travaillé: on en parloit beaucoup cette année à l'occaſion d'un cadaſtre général que le Miniſtre vouloit faire exécuter, mais le projet étoit trop grand, & les moyens trop courts. On pourroit ſe réduire pour la partie militaire, qui en a beſoin, à dreſſer de bonnes cartes topographiques des chaînes de montagnes, des rivières, des ravins & des plaines frontières de l'Eſpagne, pour avoir ſes poſtes tous reconnus en cas de guerre. On dit que le Comte de la Lippe a très

bien reconnu tout le pays qu'il a parcouru dans la campagne de 1762, & que d'après ſon travail il en fait faire des cartes. Le Général Simon Fraeſer, depuis lui, a fait une tournée dans toute la repartition du Nord, où il commande ; mais il n'avoit avec lui que des deſſinateurs, & il eſt douteux qu'il ait vu avec l'œil de maître. Le Colonel Funck a été auſſi chargé de deſſiner toutes les frontières, & il a préſenté au miniſtère un ſyſtème général de fortification, dont on dit beaucoup de bien, & que l'on croit accepté.

CHAPITRE III.

Généraux, Officiers, État Major, Subſiſtances, Miniſtre de guerre.

LE Comte de la Lippe eſt le reſtaurateur du militaire ; c'eſt un Prince aimable, ſpirituel, ſavant, brave & honnête, rempli d'excellentes intentions, très inſtruit ſur les parties ſublimes de la guerre, bon tacticien, bon ingénieur ; il deviendra un fort bon général à la tête des Portugais, & il ſe fera une grande réputation, s'il veut pour

ſa propre gloire ſe réſoudre à ne pas les négliger comme il fait, & retourner encore dans ce pays, y rétablir toutes les parties qui ſont déſordonnées depuis ſon abſence & perfectionner l'œuvre qu'il a commencée avec beaucoup de zèle & de ſuccès.

Le ſecond général eſt un vieux Portugais dévot, nommé le Comte Baron, de la maiſon des Arcos: il n'a aucune des parties de ſon état, & il laiſſe tout ſe relâcher & ſe détruire, parce qu'il eſt incapable de remédier à rien.

Le premier Lieutenant Général eſt un Seigneur Ecoſſois, nommé Simon Fraeſer, fils de Milord Lowath, qui eut la tête tranchée dans les guerres de ſon pays; il eſt jeune, & il n'a ſervi que deux ans en Canada pendant la derniere guerre, comme Colonel d'un régiment de montagnards d'Ecoſſe, après avoir été Avocat tout le reſte de ſa vie: il a beaucoup d'ambition, une valeur téméraire, de la préſomption & fort peu de talents.

Il y a deux Maréchaux de Camp aſſez diſtingués; un Allemand, nommé Böhm, créature du Comte de la Lippe, ame damnée du miniſtère, officier inſtruit & brave, mais trop courtiſan; un Ecoſſois nommé Macklean brave & ancien

officier, bon Colonel d'infanterie.

Le reſte de la généralité ſont des Portugais fort peu inſtruits, dont on ſait à peine les noms; en tout les Officiers généraux ſont médiocres, & la cour de Portugal devroit en attirer de meilleurs, & les fixer à ſon ſervice par de bons traitements.

Il y a quelques bons Colonels, Lieutenans-Colonels & Majors, preſque tous étrangers. Le Colonel Smith Anglois paſſe pour un Officier de génie & bon général de cavalerie; Mackdonell, Fitzgérald, Campbell, Forbes, Chauencey, d'Etrepies, ſont de bons Officiers: il y a quelques Seigneurs Portugais de grande eſpérance, & qui ont du zèle & des talens, tels que le Marquis de Lavradio, les Comtes de Prado, & d'Aponte, Deluis de Miranda, Pinto, Acunha &c.

Il n'y a point d'Etat-Major d'armée en Portugal, non plus qu'en Eſpagne; la ſeule charge de Major-Général de l'armée a été éteinte dans un Ecoſſois nommé Preſton, qui s'eſt retiré du ſervice dans le tems de la malheureuſe affaire du Colonel Graveron: on a ſuppléé à cette place par deux charges d'Inſpecteurs des troupes. L'Etat-Major d'une armée en eſt l'ame, elle ne peut pas

s'en paſſer. L'emploi de Maréchal-Général des logis de l'armée eſt extrêmement difficile à remplir, & il y a peu de pareils Officiers en Europe; c'eſt lui qui détaille tous les ordres, qui pourvoit à toutes les entrepriſes, tant militaires que de ſubſiſtances, qui arrange, dirige, & ouvre les marches, qui fait dreſſer les cartes, & qui tient archive de tous les détails de la guerre. Il n'y a point non plus en Eſpagne, ni en Portugal, de compagnies de guides, de pontons, de madriers, de chariots compoſés.

Il n'y a point non plus d'intendance, ni de commiſſariat des guerres, ni aucun réglement ſur les vivres & les fourages; la quantité des places & l'exiguité du théâtre de la guerre des Portugais rendent les défauts de cette partie moins ſenſibles, quoiqu'ils courent cependant toujours riſque de mourir de faim.

Il eſt paſſé du ſervice d'Eſpagne à celui de Portugal un commiſſaire des guerres nommé Ferrari, fort connu à Paris, lequel a fixé dernièrement la méthode de faire le pain des troupes d'une manière qui occaſionne au Gouvernement un profit réel de 33 pour cent: il travaille à régler cette partie du ſervice,

& ſelon toute apparence en cas de guerre il ſera fait intendant de l'armée.

Le manquement de fourages ſera toujours un obſtacle aux Portugais pour tenir campagne & entretenir beaucoup de cavalerie; cela vient de ce qu'on ne ſeme pas dans le pays aſſez de grains; cet article tient à l'agriculture: il n'y a rien d'aſſez réglé ſur cet objet. Cependant l'aproviſionnement d'une armée Portugaiſe peut-être aiſément raſſemblé dans deux ou trois places d'armes, qu'on doit établir ſur les derrieres, & dont on doit tout tirer.

Les hopitaux ne ſont point au compte du Roi; c'eſt une communauté de moines qui eſt chargée de cette partie, mais on pourroit aiſément y mettre plus d'ordre & établir des hôpitaux fixes.

En tout rien ne ſeroit plus aiſé à régler en Portugal que la partie des ſubſiſtances, parceque la guerre y eſt ſiſtématique, & les magazins fixes & faciles.

Un des plus grands obſtacles à la ſubſiſtance des Portugais en tems de guerre, c'eſt leur manière de la faire, au moins juſqu'à préſent. Dès que les Eſpagnols entrent en Portugal, le Roi publie une déclaration de guerre par laquelle il enjoint à tous ſes ſujets de

courir ſus aux Eſpagnols : la haine nationale les excite à l'exécution de cette ordonnance. L'armée Eſpagnole chemine toujours ; les villages ſe dépeuplent & refluent vers la capitale ; les payſans y arrivent en foule avec leurs femmes & leurs enfans ; ainſi le Roi, qui ne devroit avoir à nourrir que ſon armée, ſe trouve au bout de deux ou trois mois de campagne, deux ou trois cent mille bouches de plus ſur les bras ! or il n'y a aucun ſouverain dans l'Europe qui fût en état de ſoutenir & continuer une pareille guerre. Il y a même un autre danger, c'eſt que la cour de Madrid ſachant profiter de la famine que ſes armes occaſionnent dans le royaume, n'engage par de bons traitements les payſans à abandonner leur propre pays, ne favoriſe leur émigration & leur établiſſement dans différentes provinces de l'Eſpagne, en les y tranſportant, de gré ou de force, avec leurs beſtiaux, leurs femmes & leurs enfans.

L'avantage des Portugais & le remede de ce dangereux abus ſeroit de fixer en tems de guerre le nombre de leurs milices & de ne permettre à aucun autre payſan de réſiſter à l'ennemi, d'abandonner les villages & de déſobéir

au vainqueur, à qui ils doivent apartenir juſqu'à ce que la force ou la paix les délivre du joug.

D'ailleurs, quoi qu'en diſent les Eſpagnols, la guerre des payſans n'eſt dangereuſe que pour des troupes ignorantes & indiſciplinées; l'incendie de deux ou trois villages, & la pendaiſon de cinq ou ſix moines, ou curés, ou chefs de paroiſſe arrête bien vîte l'acharnement indiſcret & barbare des payſans. Il n'y a qu'en Eſpagne & en Portugal que le militaire eſt dans le préjugé déſavantageux, qu'il n'eſt pas aſſez fort pour en impoſer aux payſans; par-tout ailleurs ils apprennent bien vîte les loix de la guerre.

Le payſan n'eſt naturellement ni brave ni querelleur en général; il eſt prévenu qu'il paye des ſtipendiaires pour être diſpenſé de ſe battre lui-même; il faut que ces ſoldats ſoient bien mépriſables pour l'engager à ſe défendre & à leur réſiſter; les Rois doivent gouverner par les grands principes, ils doivent voir en grand. Le bon calcul fait les deux tiers de la guerre, & le miniſtère doit ſavoir calculer.

Lorſqu'un Roi de Portugal trouvera moyen de réduire ſa dépenſe à l'équivalent de ſon revenu, il pourra ſoute-

nir la guerre avec égalité & même avec avantage contre l'Eſpagne. L'article des ſubſiſtances eſt le principal & le plus cher; ainſi toutes ſes ordonnances & tous ſes ſoins doivent porter ſur cet objet fondamental; des magazins faits & de l'économie dans leur diſpenſation ſont la baze & la force de la défenſe de ce petit royaume.

Le miniſtère de la guerre n'eſt pas non plus réglé comme il devroit l'être; on n'expédie point dans les bureaux. La vieilleſſe du Comte d'Oyeras fait tort aux affaires; il eſt continuellement occupé de mille objets moins importans, auxquels il ſacrifie un tems précieux. Le Miniſtre en titre de la guerre eſt Don Luis d'Acunha, fort honnête homme, mais qui n'a aucun crédit, & qui ne fait rien; à peine eſt-il connu de la moitié des Officiers. Toute la beſogne eſt entre les mains d'un homme de confiance, Secrétaire particulier du Comte d'Oyeras, nommé Don Miguel d'Arriaga, il eſt rempli de mérite, de probité & d'eſprit; mais comme il n'eſt que l'écho du Comte, & que ce Miniſtre n'eſt pas expéditif, les affaires n'en avancent pas d'avantage, & perſonne n'a ni crédit ni repréſentation ſur cette partie, qui de jour en jour décheoit.

L'état militaire du Portugal eſt diviſé en deux repartitions, ou départemens, pour la facilité des expéditions : le département du nord comprend les trois provinces d'Entreminho-y-Douro, Tralos-Montes, & Beira ; celui du ſud comprend l'Eſtremadure portugaiſe, l'Alentejo & les Algarves.

CHAPITRE IV.

Topographie, rivières, montagnes, places fortes.

LA topographie, ou la connoiſſance de la diſpoſition des lieux, du cours & de la force des rivières, de l'extenſion & de l'inclinaiſon des chaînes de montagnes, de la ſituation des places fortes, eſt la première partie de la ſcience militaire, elle entre néceſſairement dans le détail de l'état de guerre d'un royaume. L'ennemi doit connoître ces barrières naturelles, ou factices, pour les éviter, ou les ſurmonter, & le citoyen doit les connoître encore mieux pour s'en ſervir pour ſa défenſe, mais c'eſt à cette partie ſubli-

me de la guerre que beaucoup de nations ne s'attachent pas, ſurtout la portugaiſe & l'eſpagnole : auſſi peut-on aſſurer qu'il ne s'eſt pas fait une ſeule campagne ſavante entre ces deux nations depuis la fondation des deux royaumes.

Le Portugal eſt arroſé par quatre rivières principales, qui peuvent ſervir à la direction des opérations, tant offenſives que défenſives.

Une de ces rivières (la Guadiana) court du levant au ſud, entre dans le Portugal par la partie d'Olivença dans l'Alentejo, & ſert dans ſon cours de foſſé naturel à cette province & au petit royaume des Algarves, diviſant ce dernier de l'Andalouſie ; ce fleuve, quoique conſidérable, ne peut pas être utile dans cette guerre, tant par le peu d'importance des provinces qu'il arroſe, que parce qu'il ne porte bâteau que depuis Mertola, juſqu'à la mer, dix lieues.

Les autres rivières courent du levant au couchant. Le Minho diviſe une partie de la Galice d'une partie de l'Entreminho y Douro ; mais il ne ſert point du tout à la défenſe de cette dernière province, qu'on peut attaquer ſans traverſer ce fleuve.

Le Douro pénétre le Portugal, le

partage, & va se jetter dans la mer auprès de l'importante ville d'Oporto; il porte bâteau depuis Lamego, treize lieues; ses bords sont très riches, & ce fleuve est très utile pour la suite de la guerre, si une de ses opérations se porte sur cette ville.

Le fleuve le plus important du Portugal, la clef de Lisbonne, la mère nourrice des armées qui entrent en Portugal, c'est le Tage. Cette rivière depuis Alcantara jusqu'à Abrantes, dix-sept lieues, a un cours très interrompu de rochers & de sauts, est encaissée & ne peut pas servir à la navigation; depuis Abrantes jusqu'à la mer, trente lieues, il peut porter des bâtimens considérables & toutes les munitions nécessaires pour une guerre. Sa rive droite, quoique montagneuse, est fort abondante en comestibles, en bestiaux, en richesses & en villages; la gauche est marécageuse, difficile, aride & intempérée: depuis Santarem sur la rive droite jusqu'à Lisbonne, quatorze lieues, la terre forme une pente si considérable, que cette première ville domine la dernière, & qu'elle est la clef de tout le pays. Quelques petites rivières se déchargent dans le Tage; les principales sont le Fonçul, le Lyca, le Ze-

zere, le Granija, ce qui produit des diſpoſitions de terrain propres pour la défenſe du pays & des empêchemens pour l'attaque : toutes ces petites rivières qui deſcendent des montagnes du Beira ont un cours très inégal & très dangereux ; tantôt ce ſont des ruiſſeaux preſque ſecs, quoique fort encaiſſés, tantôt ce ſont des torrens rapides qui inondent les campagnes voiſines. Le Comte de la Lippe en 1762, étant campé à Punhete lors de la marche des Eſpagnols ſur Villa Vella avoit, le Zezere à ſon dos avec des ponts ; les grandes pluyes ſurvinrent & firent augmenter cette rivière ſi prodigieuſement que les ponts ſe rompirent, & qu'il ſe trouva enfermé ſans reſſource entre le Tage & le Zezere : ſi les Eſpagnols l'euſſent ſû ou l'euſſent imaginé, (la connoiſſance plus poſitive du pays le leur auroit appris) ils auroient pu lui faire mettre bas les armes & le prendre avec toute ſon armée ſans tirer un coup de fuſil.

Les Eſpagnols connoiſſoient bien peu la poſition des montagnes du Portugal, leurs cordillères ou chaînes, leurs extenſions, leurs hauteurs, leurs défilés ; lorſqu'ils ont voulu pénétrer juſqu'à Oporto par le Tra-los-Montes, ils

ignoroient que les deux chaînes de montagnes de Marom & de Gerès séparent cette province de celle d'Oporto d'une manière insurmontable, & que pour aller de Chaves à cette grande ville, il faut prendre des guides du pays, qui conduisent avec des mules accoutumées à ce voyage par des passages étroits, couverts de bois & bordés de précipices affreux, où cinquante payſans arrêteroient une armée. De même, lorsqu'après la prise d'Almeida, ils se sont avancés à Guarda pour couper diagonalement sur Lisbonne, par Coimbre, ils ignoroient que la Sierra d'Estrella forme une barrière impénétrable, & qu'ils seroient forcés de revenir sur le bord du Tage, à moins qu'ils n'allassent le long du Douro rejoindre les bords de la mer, en parcourant les deux côtés d'un triangle pour tourner la Sierra (*) d'Estrella.

Le Portugal est fort montagneux. La seule province de l'Alentejo a quelques plaines, ce qui a donné occasion à imaginer de faire de cette province le théâtre de la guerre, en s'éloignant du vrai système qui n'est pas d'ajuster le ter-

(*) Sierra signifie une montagne.

rain à la guerre, mais la guerre au terrain.

Toutes les montagnes de la peninſule d'Eſpagne ſont des rameaux des Pirenées, qui prenant divers chemins, s'étendent & entrent d'un côté dans l'Océan par la Galice & le Portugal, & de l'autre dans la Méditerranée, qu'ils traverſent juſqu'en Afrique, formant avec leurs ſommets les îſles dont cette mer eſt ſemée entre l'Eſpagne & l'Afrique.

Les rameaux particuliers qui entrent dans le Portugal ſont tous dirigés du levant au couchant; les montagnes qui entrent par la partie de Galice & de Léon ont un peu d'inclinaiſon au midi. Ces montagnes, connues ſous divers noms, forment des barrières naturelles dans les provinces portugaiſes; la Sierra de Gerès & celle de Marom diviſent l'Entreminho y Douro du Tralos-Montes; ſes branches s'étendent juſques dans le Beira, où elles ſont connues ſous le nom de Sierra de Alcoba & Sierra de Eſtrella: d'autres branches des montagnes de la Guadarama, qui ſéparent la vieille Caſtille de la nouvelle, traverſent le royaume de Leon, & s'étendent en entrant dans le Portugal par la partie de Sabugal, Pe-

namacor & Caſtel Branco, courant auſſi par Guarda, Viſeu & Coimbre. A la rive gauche du Tage, il court des rameaux de la Sierra Morena, & de la Sierra Conſtantina, qui entrent dans l'Alentejo par la partie de Moura, Serpa, Noudar & Alcoutim, & qui forment las Sierras de Martinel, Caldeira & Monchique.

Le Portugal ne manque pas de places fortes, il en a même plus qu'il ne lui en faut, & elles ne peuvent pas être toutes garnies de troupes ſuffiſantes ſans affoiblir l'armée, au point qu'elle ne puiſſe pas tenir campagne. La poſition des places qui défendent la frontière n'eſt pas toujours le point déterminant des attaques, ce qui ſe prouve par l'examen des places du Portugal; pluſieurs de ces places ſont bien ſituées pour la défenſe du pays, d'autres ſont inutiles, c'eſt ce qui arrive de toutes les anciennes places, parce que les ſyſtèmes changent, & que le tems & les circonſtances preſcrivent d'autres règles: l'inſpection de ces places eſt diviſée en deux répartitions comme le reſte de l'état militaire.

La province de Beira a moins de places fortes que l'Alentejo, mais elle eſt preſque impénétrable. La ville d'Al-

meida, prise en 1762, est assez forte, & le sera encore plus après la réparation des ouvrages que le Colonel Funck fait faire; mais cette ville ne couvre point Lisbonne, & ne défend que l'entrée dans le haut Beira, où les armées espagnoles n'ont ni intérêt, ni moyen de s'aller engager.

La partie la plus essentielle à garder & la plus aisée par la force naturelle est Zebreira où l'on a projetté la construction d'un fort, Idanha, Penamacor & Alfayates; c'est un front naturel pour une armée portugaise: la nature du terrain indique les endroits à garder. Cette partie est fort difficile à pénétrer, parce qu'on y entre par des gorges presque impratiquables, même sans être défendues.

La province de Tra-los-Montes n'a point de places fortes capables de défense, mais les Espagnols ont déja fait une funeste épreuve de l'inutilité de porter leurs armes dans cette province stérile, montagneuse & difficile; toutes les places sont construites dans des fonds & dominées de partout, telles sont Miranda, Outeiro, Bragança & Chaves: cette province est coupée de rivières, de ravins & de montagnes, surtout du Marom qui couvre Opor-

to, Braga & la province d'Entreminho y Douro.

L'Entreminho y Douro a deux places principales assez mal fortifiées, mais qui le seront incessamment mieux d'après un nouveau plan, Valença & Monçaon; elle est remplie de petits forts & d'anciens chateaux, débris de guerres anciennes, qui peuvent servir de postes & arrêter l'ennemi qui voudroit pénétrer jusqu'à Oporto: cette ville est toute ouverte & fort riche; elle est le seul objet d'une invasion de ce côté-là, mais il en vaut la peine. On voit à l'embouchure du Minho une petite ville nommée Caminha, très régulièrement fortifiée, mais absolument dominée de tous les côtés; il semble qu'on se soit ingénié à faire de cette place un chef d'œuvre d'absurdité savante.

La place la plus forte & la plus importante de la répartition du sud, ou de la rive gauche du Tage, & en même tems de tout le Portugal, est Elvas, parce que les Espagnols ne peuvent pas pénétrer dans l'Alentejo & laisser cette place derrière eux. Elvas a (ainsi qu'Almeida) l'inconvénient d'occuper une nombreuse garnison & de diminuer d'autant l'armée; c'est une an-

cienne place avec des baſtions très irréguliers, un cordon fort mauvais & commandée par deux montagnes ſur leſquelles on a bâti le fort de la Lippe & le fort de Ste. Lucie: cette ville s'élève en amphithéâtre entre ces deux forts qui la dominent.

Le fort de la Lippe eſt indépendant de la place; c'eſt un quarré de quatre baſtions avec un ouvrage à corne prolongé ſur le revers de la montagne, accompagné de quelques ouvrages extérieurs; il eſt très fort, très élevé, garni de bonnes caſemates entiérement à l'épreuve de la bombe: preſque toutes ſes batteries ſont couvertes, & il ſeroit preſque impoſſible de raſer les défenſes. Mais ce fort a de grands défauts, pluſieurs de ſes batteries ſont dans le roc, ne pourroient pas tenir contre un grand feu, & ſeroient facilement déſemparées. Toute la pente de la montagne eſt minée, mais les rameaux ſont aiſés à découvrir en ſuivant les veines de terre au travers du roc; ainſi ce côté, quoique le plus fortifié, eſt très attaquable, ayant le défaut ordinaire à tous les ouvrages à corne, qui eſt d'éloigner trop les défenſes, parce que les courtines qui les tiennent à la place ſont trop longues,

& les angles trop découvertes & ſans feu : cependant ce fort garni de deux mille hommes peut ſoutenir un long ſiège, & il commande la campagne & la ville.

Le fort Ste. Lucie eſt compoſé de vieux ouvrages très mauvais, & dont la priſe ne couteroit preſque aucun travail. Les Eſpagnols peuvent s'en emparer facilement, s'y établir pour toute la guerre, bruler, ou faire déſerter la ville, & bloquer de-là la garniſon du fort de la Lippe, qu'ils rendroient inutile.

Il y a beaucoup de places peu importantes & vieilles entre le Tage & la Guadiana; la rive gauche de cette dernière rivière en eſt hériſſée. Toutes ces petites places ſont excellentes pour les guerres du tems paſſé, & ſuffiſent encore à préſent, parce que leur priſe coûteroit du tems & de l'argent, dérangeroit du but, & ne méneroit à rien.

L'eſſentiel pour les Portugais dans une guerre contre l'Eſpagne, c'eſt de couvrir les deux rives du Tage; il y a une poſition excellente à cet effet ſur la rive gauche, c'eſt celle de Caſtel de Vide, elle a été reconnue, & on a parlé

parlé de la fortifier; Funck a proposé à cet effet un plan qui a été accepté.

Le poste d'Olivença, qui fait une pointe du côté de l'Espagne, sans être fort intéressant, est assez incommode pour les Espagnols, parce qu'il favorise les incursions des troupes légères dans l'Estremadure & l'Andalousie, & qu'il leur donne une retraite aisée, ainsi que Moura, Mouraon & Serpa.

Le côté de la mer est défendu par Setubal & le fort de Sagres à la pointe du Cap St. Vincent. Les Algarves sont impénétrables, & les îles de Tavira, derrière lesquelles les vaisseaux peuvent en tems de guerre se mettre à l'abri des corsaires, sont fortifiées, mais endommagées par le tremblement de terre. Estremoz n'est revêtu que d'une vieille muraille, ainsi qu'Evora & Beja.

Le Portugal a environ quinze ou vingt places, & n'a pas plus de huit à dix mille hommes à y jetter, si on veut conserver une armée & tenir campagne.

L'état militaire du Portugal, tel que je viens de l'expliquer est plus respectable que les Espagnols ne l'imaginent, parce qu'ils le jugent sur l'ancien pied, tel qu'ils l'ont vû dans la dernière guerre.

CHAPITRE V.

Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.

EN parcourant l'histoire, on voit avec étonnement que les Espagnols ont presque toujours été battus par les Portugais; en visitant ces deux peuples, on apperçoit encore plus de mépris mutuel entr'eux que de haine: ce mépris chez les Espagnols ne paroit pas d'accord avec la funeste expérience qu'ils ont si souvent faite de la valeur des Portugais. Il semble que ce soit un aveuglement & un désavantage naturels, innés dans les Espagnols pour servir de défense aux Portugais, qui succomberoient sans ressources sous les armes de ce peuple courageux, s'il employoit dans les guerres contre le Portugal la même prudence qu'il employe contre les autres peuples de l'Europe, qu'il estime davantage: on peut même conclure par l'histoire que ce mépris n'est point un effet produit par une cause quelconque, mais qu'il est lui-même

le principe fondamental des disgraces continuelles que les Espagnols ont éprouvées dès qu'ils ont porté leurs armes en Portugal.

L'événement le plus fameux dans les anciennes guerres entre ces deux nations est la bataille d'Aljubarotta en 1385. Le Portugal mal gouverné par le Roi Ferdinand avoit essuyé une guerre malheureuse contre le Roi de Castille Henri de Transtamare; ce Prince courageux venoit de gagner l'épée à la main une couronne qui ne lui appartenoit pas par droit du sang, mais à laquelle il étoit appellé par le vœu général des Castillans, & par la haine de la nation contre Pierre le cruel. Le Roi Ferdinand, léger, inconséquent, sans mérite, sans courage, gouverné par sa maîtresse Leonor Telles de Menezès, qu'il avoit enlevée à son mari Don Pedro d'Acunha, pour l'épouser, attira sur le Portugal les armes de ce héros en prenant inconsidérément le parti du Duc de Lancastre qui vouloit lui disputer la couronne de Castille par les droits de sa femme Constance. Les flottes portugaises furent battues, Don Pedro Rui Sarmiento vainquit les Portugais sur les frontières de Galice, Henri lui-même prit Viseu, leva le siège de

Coimbre par galanterie, parce que la Reine Léonor y faiſoit ſes couches, & brula Lisbonne en 1374. Enfin Ferdinand, incapable de défendre ſon royaume & craignant de le perdre, eut recours au Pape, & par ſon entremiſe fit une paix néceſſaire, par laquelle il abandonna l'alliance des Anglois pour celle des François, qui étoient alliés de l'Eſpagne, & il reçut de la généroſité de ſon vainqueur toutes les villes qu'il lui avoit vû conquérir par ſon courage. L'inconſtant Ferdinand après avoir paſſé ſa vie à faire des traités, les rompre, attirer ſur ſon royaume les armes de la Caſtille, & ne lui oppoſer que de la lâcheté & de l'humiliation, mourut en 1383, ne laiſſant qu'une fille, nommée Béatrix, mariée au Roi de Caſtille Jean I. Il ne reſtoit qu'un Prince légitime fils du Roi Don Pedre le Juſticier, & de la malheureuſe Inès de Caſtro; mais ce Prince étoit odieux aux Portugais pour avoir poignardé ſa femme par un excès de jalouſie, & d'ailleurs il étoit priſonnier en Caſtille. La méchante Reine Léonor, mère de Béatrix, fut déclarée Régente du royaume; elle ne cherchoit qu'à gouverner au nom de ſa fil-

le, ſans que le Roi Jean & les Caſtillans entraſſent en Portugal.

Telle étoit la poſition du Portugal, lorſque deux hommes extraordinaires s'élevèrent, changèrent la face du royaume, & lui rendirent ſa puiſſance & ſa gloire. Jean, fils naturel de Don Pedre le Juſticier, grand Maître de l'ordre d'Âvis, aidé de Nunho Alvarez Pereïra le héros de ſon ſiècle, ſe déclara d'abord Régent du royaume; il commença, pour ſe rendre agréable au peuple, par poignarder entre les bras de la Reine Léonor le Comte Andeyro ſon amant qui gouvernoit tirannique-ment en ſon nom. La Régente appelle à ſon ſecours Jean I, qui la fait arrêter & conduire priſonnière à Tordeſillas; de-là il vient mettre en 1384 le ſiège devant Lisbonne: le grand Maître s'y enferme avec une poignée de braves, & ſoutient courageuſement le ſiège contre une armée formidable. La peſte, cauſée par les maladies & la famine, ſe met dans l'armée caſtillane, le Roi s'obſtine à continuer ſon entrepriſe, & il perd par ce fléau deux grands maîtres de St. Jacques, le grand Commandeur, l'Amiral, les deux Maréchaux de Caſtille, Don Pedre de Lara, l'élite de ſes Chevaliers, & plus de trente

mille ſoldats: n'ayant plus d'armée il lève enfin le ſiège, & il eſt pourſuivi dans ſa retraite par l'intrépide grand Maître. Il ne réuſſit pas mieux à faire aſſaſſiner ce héros, les conſpirations ſont découvertes, & les conſpirateurs punis de mort. Les Portugais gagnent une grande bataille à Troncoſo contre l'Archevêque de Tolede. Enfin Pereïra aſſemble les Etats du royaume à Coimbre, les détermine à élire pour Roi le grand Maître au préjudice de Béatrix & du Prince Jean. Le Roi de Caſtille rentre en Portugal à la tête d'une armée floriſſante de quarante mille hommes; il prend le chemin du Tage comme le plus court, s'avance par Abrantes & Santarem, & il arrive ſans réſiſtance juſqu'à Aljubarrota, où il eſt attendu par ſon intrépide rival. L'armée portugaiſe n'étoit que de dix mille hommes, mais encouragés par la haine nationale, par leurs ſuccès précédens & par leur confiance dans les deux héros qui les guidoient. Les Caſtillans ſe fiant ſur le nombre croyent aller à une victoire certaine, & prendre cette poignée de Portugais ſans réſiſtance; ils ſont ſi bien remplis de cette confiance téméraire, qu'ils détachent la plus grande partie de leur cavalerie pour

faire le tour par Alcanhede, prendre les ennemis par derrière, & arrêter tous les fuyards qui voudroient s'échapper vers la capitale. On rejetta avec indignation l'avis de Jean de Rie, Ambaſſadeur de France, qui conſeilloit de différer le combat, d'enfermer les ennemis dans leur camp & de leur couper les vivres; les jeunes courtiſans accuſent de lâcheté les vieux guerriers qui appuyoient cet avis: enfin le Roi Jean entraîné par les cris de la multitude donne la bataille le 14 Août 1385. Les Caſtillans, ſans ſe donner le tems de ſe repoſer, excédés de chaleur & de fatigue, ſans avoir mangé depuis vingt-quatre heures, attaquent impétueuſement & en déſordre les Portugais; ceux ci poſtés avantageuſement, frais & bien conduits, les enfoncent par-tout. La déroute commence avec le combat, qui ne dure pas une demie heure; dix mille Caſtillans reſtent ſur la place; trois Princes du ſang, Don Juan, Ferdinand de Caſtille, Don Pedre d'Arragon, l'Ambaſſadeur de France & l'élite de la nobleſſe périſſent en voulant arrêter les Caſtillans livrés à une terreur ſubite & à une fuite honteuſe. La rage des Portugais ne fait aucun quartier; le reſte de l'armée

caſtillane eut péri, ſans l'arrivée de l'Infant de Navarre, qui venoit joindre l'armée avec un corps de ſes troupes, & que l'on n'avoit pas voulu attendre pour donner la bataille ; ce Prince recueillit les débris de cette déroute, & les ramena en Eſpagne. Le Roi s'enfuit preſque ſeul ſur une mule, ſur laquelle il fit treize lieues tout d'une traite, & il ne ſe crut en ſûreté qu'à Séville. Le nouveau Roi de Portugal affermit encore ſon trône par de nouvelles victoires, & finit par accorder la paix aux Caſtillans en 1389.

Cette guerre eſt la plus malheureuſe que les Eſpagnols ayent faite en Portugal ; elle eſt cependant peut-être la ſeule dans laquelle ils ayent ſuivi des règles, & dirigé ſagement leurs opérations. Il s'agiſſoit de s'emparer de ce royaume, ils ont regardé la capitale comme le point central, le ſeul à attaquer, ils y ont marché tout droit, & ils ne ſe ſont pas amuſé à aſſiéger des places éloignées qui n'y menoient pas ; ils ont ſuivi le chemin du Tage comme le plus court : la fortune n'a pas ſecondé le plan de guerre, & l'on a erré dans les détails de l'exécution. Dans le ſiège de Lisbonne une peſte affreuſe a attaqué l'armée caſtillane ;

dans la seconde expédition, trop de précipitation & de confiance a entraîné le Roi Jean à suivre les avis des jeunes courtisans qui vouloient la bataille, & elle a été livrée sans disposition, en désordre & avec une témérité qui en assuroit la perte. Mais sans l'accident de la peste en 1384, Lisbonne se seroit rendu, & le royaume auroit été soumis; le Roi Jean n'a eu dans cet accident d'autre reproche à se faire que celui de son obstination à continuer le siège, malgré les maladies qui affoiblissoient son armée, & la disette des vivres. Quant à la bataille d'Aljubarrota, si au lieu de la donner, on eut pris le parti d'affamer le camp des Portugais & d'attendre les Navarrois, on eut obligé le grand Maître d'Avis de se rendre à discrétion, & la guerre eut été terminée sans effusion de sang: ce sont là des fautes du moment qui n'empêchoient pas que le plan de campagne ne fût très bon.

J'en viens à la glorieuse époque du règne de Philippe II, de la succession de Portugal; j'examinerai les faits historiquement & avec un esprit de critique impartiale, sans craindre d'être taxé de malice, si mes réflexions diminuent un peu l'idée universelle de conquête

qu'on a donnée à cette facile entrée en Portugal. Les Eſpagnols & le Duc d'Albe qui les conduiſoit ont d'ailleurs aſſez d'autres trophées acquis avec plus de peine & de gloire, ſans y joindre un triomphe injuſte, qui n'ajouteroit rien à leur réputation : j'aurai ſoin cependant de ne citer que les auteurs Eſpagnols, & de puiſer dans la nation même une partie de mes réflexions critiques.

Après la mort du téméraire Roi Don Sebaſtien en Afrique avec toute la fleur de la nation portugaiſe, la ſucceſſion fut quelque tems occupée par ſon vieux oncle le Cardinal Don Henri. Trois prétendans, même devant les yeux de ce Monarque intérinaire, foible & caduc, ſe diſputoient ſa dépouille ; la Ducheſſe de Bragance avec quelque droit ſans forces ; Philippe II avec droit & force ; Don Antoine prieur de Crato, ſans l'un ni l'autre.

La mort du Roi Cardinal, précipitée par les chagrins que lui donnoit l'ambition de ſes héritiers, funeſte pronoſtic d'une guerre civile, ouvrit la carrière aux violences. Philippe, avec l'appui d'une armée compoſée des meilleures troupes de l'Europe, conduite par le fameux Duc d'Albe, produiſit

ſes droits reconnus dans un teſtament du feu Roi Don Henri, dont il avoit l'obligation à la fineſſe de Chriſtophe de Mora ſon ſécretaire de confiance. La Ducheſſe de Bragance céda ſes prétentions; le ſeul Don Antonio, téméraire & foible, refuſant avec obſtination toutes les offres de Philippe, eut l'audace de recourir aux armes.

La nation portugaiſe, abattue entiérement par la perte de Don Sebaſtien & de toute ſa nobleſſe, n'avoit pas eu le moyen de ſe rétablir pendant le règne court & tumultueux de l'incapable & craintif Don Henri. Le royaume ſe trouvoit ſans flotte, ſans armes & ſans argent: les eſprits étoient diviſés. La prudence conſeilloit de ne pas irriter Philippe II; la haine nationale ne pouvoit ſe plier à ſe voir gouverner par les Caſtillans (*). Trois des cinq Gouverneurs n'avoient point intention de ſe défendre, ni d'empêcher l'entrée du royaume à Don Philippe. La haine du peuple de Lisbonne contre les Eſpagnols fut l'unique motif qui l'engagea à favoriſer le Prieur de Crato, à ſe ſoulever & le proclamer Roi. Quatre

(*) Hiſtoire de Philippe II, par Cabrera.

des Gouverneurs s'enfuirent ſur la frontière d'Eſpagne, où ils confirmèrent les droits de Philippe II. Le ſeul Jean Tellès, pour n'avoir pas fû ſe réſoudre, devint odieux aux deux partis, & fut chaſſé du gouvernement.

Pendant que cela ſe paſſoit, le Duc d'Albe entroit en Portugal avec une armée aſſez forte : ſuivant Ferreiras elle étoit de trente trois mille hommes : ſuivant Cabrera & Oſorio elle étoit de moitié moins. Elvas envoya ſes clefs juſqu'à Lerena. Villaviciosa fut ſoumiſe ſans effuſion de ſang par le complot d'un ſoldat Caſtillan. Don Juan de Azevedo, Almirante de Portugal, enfermé dans Eſtremoz, après beaucoup de menaces & de bravades, ſe rendit honteuſement aux premiers coups de canon. Ce furent-là les premiers événemens de la guerre. De l'Alentejo les Eſpagnols marchèrent à Sétubal; cette ville ne ſe défendit pas. La tour d'Outaon fut l'unique poſte qui réſiſta, & où il ſe répandit un peu de ſang. Après avoir pris toutes ces places avec tant de facilité, le Duc embarqua ſon armée ſur une puiſſante flotte, qui côtoyoit le Portugal depuis Cadix & qui tenoit l'empire de ces mers, & ayant débarqué à Caſcaes ſans opoſition de

Don Diego de Meneſès, également ennemi des deux partis, il marcha droit à Lisbonne.

Le nouveau Roi Don Antonio, ſans ſecours étrangers, ſans argent, ſans confiance en ſes ſujets, raſſembla une armée compoſée de la plus vile & la plus incapable partie du peuple de Lisbonne, & ſe retrancha à Belem, à une lieue de la ville, où il fut forcé & vaincu ſans beaucoup de peine dans l'unique bataille, ou choc, qui ſe donna de cette guerre. Il s'enfuit par Sacavem, ſe réfugia à Coimbre, & ayant été renforcé de quelques troupes, il fut une ſeconde fois battu par Don Sanche Davila à Aveïro. De-là il s'embarqua à Oporto pour les Terceres, où il ſoutint encore quelque tems cette guerre malheureuſe, juſqu'à ce qu'il ſe réſolut d'abandonner ſes prétentions déſeſpérées & de paſſer le reſte de ſa vie comme particulier en France, où il mourut.

Cette guerre dura depuis le 19 Juin, jour de l'entrée des Eſpagnols en Portugal, juſqu'à la fin d'Août. La promtitude du ſuccès eſt une preuve de ſa facilité & du peu de réſiſtance. Le chemin que prit le Duc d'Albe fut bon par la circonſtance d'avoir une flotte

prête pour transporter ses troupes à Cascaës; mais ce Général ne réussit pas à finir la guerre, & ne put prendre des précautions suffisantes pour en déterminer le but, puisque Don Antonio trouva moyen de s'échapper & se retrouva à la tête de douze mille hommes; peut-être même que si ce Prince eut eu alors le bonheur d'être joint par le Maréchal Philippe Strozzi, qui combattit ensuite pour lui aux Terceres, la fortune auroit pu tourner le dos au vainqueur: cette faute n'a pas échappé à la critique des historiens espagnols (*).

Quedò el de Alba con la gloria de conquistador y defensor, però incierto se estaba en Lisboa el Prior (Don Antonio) porque los Portugueses para dar le tiempo de salvarse esparcian falsas relaciones, porque si le prendiera fuera cumplida la vitoria, no quedara suspenso el Reyno... y era culpado de no haber hecho mayor diligencia en saber su derrota, para seguirlo, y prenderle, y acabar la guerra.

Le Duc d'Albe resta avec la gloire de conquérant & de défenseur, mais incertain si le Prieur (Don Antoine) étoit dans Lisbonne parce que les Portugais pour lui donner le tems de se sauver répandoient de faux bruits; & que s'il l'eut pris, la victoire eut été complette, le royaume ne seroit pas resté en suspens... & il a été blâmé de n'avoir pas fait plus de diligence pour savoir sa route, le suivre, le prendre, & finir la guerre.

(*) Cabrera.

La faute d'avoir laiſſé échapper le Prieur de Crato fut forcée d'après la diſpoſition de la conquête du Portugal. La rédition rapide des places de l'Alentejo détermina les opérations de ce côté, comme le plus facile ; mais, ſi mépriſant ces trompeuſes facilités, & laiſſant libres pour un tems ces places, qui priſes ou non ne ſervoient en rien au ſuccès de Lisbonne, & devoient être une récompenſe facile pour le vainqueur, le Duc d'Albe eut coupé le chemin des provinces à Don Antonio, en marchant par Abrantes & Santarem, & l'enfermant dans l'angle de Lisbonne, il n'eſt pas douteux qu'il eut fini la guerre tout d'un coup, que Don Antonio ne pouvant échapper ni par mer ni par terre, eut accepté les propoſitions qu'on lui offroit, ou ſinon, qu'il eut péri victime de ſa témérité.

La guerre de la rebellion ou proclamation du Portugal me fournira les autres exemples. Après avoir ſouffert pendant ſoixante ans la domination eſpagnole, les Portugais profitant de la ſécurité & de la foibleſſe du gouvernement de Philippe IV, proclamèrent en 1640 Don Juan de Bragance, qui malgré lui, ſans le ſavoir, & ſans avoir

fait aucun effort généreux pour le mériter, ſe vit placé ſur un trône.

Cette révolution fut exécutée avec encore plus de facilité & moins d'éfuſion de ſang que la conquête par le Duc d'Albe. Tout le monde connoît ce point hiſtorique rendu ſi fort intéreſſant par le ſtile de l'Abbé de Vertot. La guerre qui ſuivit la révolution dura vingt-huit ans avec beaucoup de perte pour les Eſpagnols; mais comme les événemens ont preſque tous été pareils & tous indéciſifs, je réduirai mes réflexions à trois paſſages qui donneront une connoiſſance ſuffiſante des fautes militaires commiſes dans cette guerre, & des malheurs inévitables, qui ſuivent un faux ſyſtème.

Les premières années de la guerre ne produiſirent point d'événemens dignes d'être écrits, parce que la cour de Madrid embarraſſée dans d'autres guerres plus importantes, principalement celles de France & de Catalogne, ſe négligea dans cette partie, & que les Portugais, au lieu de mettre à profit cette négligence, s'abandonnèrent à leur nonchalance & à leur pareſſe naturelles, ſans ſe mettre en état de ſoutenir le poids de la guerre qui les menaçoit.

En 1658, Don Louis de Haro, bon Miniſtre, mauvais Général, vint commander les troupes en Eſtremadure; il entra avec une puiſſante armée dans l'Alentejo, & il entreprit le ſiège d'Elvas. Après bien du tems perdu devant cette place, l'armée portugaiſe arriva au ſecours le 14 Janvier 1659, Don Louis, forcé & battu dans ſes lignes, s'enfuit à Badajoz (*), laiſſant ſur le champ de bataille ſix mille hommes tués & entre les mains des Portugais mille priſonniers, dont quatre grands d'Eſpagne, l'artillerie, les bagages, la caiſſe militaire, l'étendard de Charles V, & la caſſette du Général dans laquelle étoient renfermés des papiers importans.

En 1661, Don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV, vint commander à la place de Don Louis de Haro, employé plus utilement aux négociations de la paix des Pirenées; ce Prince, ſuivant le même chemin méthodique, abandonna le tronc pour s'attacher aux

(*) Déformeaux, hiſtoire d'Eſpagne. J'ai puiſé tous ces faits dans cet auteur impartial, & je n'ai rien changé à ſon ſtile, ne pouvant faire mieux que de le conſerver.

branches. Trouvant l'entrepriſe d'Elvas trop difficile, Don Juan employa deux ans à prendre & fortifier les places peu importantes d'Arronches, Olivença & Jurumenha, & s'étant avanturé dans l'Alentejo, il s'empara d'Eſtremoz & de toute la province juſqu'à Alcaçar de Sal, mais après deux mois de campagne il fut contraint de ſe retirer, à cauſe des maladies & de la faim qui commençoient déja à faire du dégat dans ſon armée & dans ſa retraite, il fut battu deux fois, une à Ameixial & l'autre à Eſtremoz, ou au moins à une demie lieue dans l'endroit nommé Montes Claros, & il finit ſa campagne par la diminution de ſa réputation & des deux tiers de ſon armée. La bataille d'Eſtremoz ſe donna le 8 Juin 1663. Les Portugais étoient commandés par le Comte de Schomberg & ſecondés par les Anglois & les François qui y firent des prodiges de valeur: les Eſpagnols ſe battirent avec le courage des troupes de Charle-quint, mais ils ne purent réſiſter à l'acharnement & au déſeſpoir de leurs ennemis. Don Juan eut deux chevaux tués ſous lui, & ſe conduiſit avec beaucoup d'habileté & de conſtance, mais Schomberg le ſurpaſſoit encore, & il fut le

ſauveur du Portugal. La perte des Eſpagnols monta à douze mille hommes tués ou pris.

La dernière entrée des Eſpagnols fut celle du Marquis de Caracene avec une puiſſante armée dans cette province ; ce Général, quoiqu'avec de grands talens & beaucoup d'expérience, ſuivant le torrent, ou bien les ordres de ſa cour, fut chercher ſiſtématiquement ſon malheur dans les plaines de l'Alentejo, où il perdit le 17 Juin 1664 la bataille de Villaviciosa : ce fut encore à l'habileté de Schomberg & à la valeur des François que les Portugais durent cette victoire, qui mit le comble à la honte & à la déſolation de l'Eſpagne, qui détermina la paix, & qui ôta aux Eſpagnols l'envie de retourner ſe heurter contre cet écueil. Dix mille Eſpagnols tués ſur le champ de bataille, quatre mille priſonniers, l'artillerie, les bagages & les drapeaux, furent les marques du triomphe complet des Portugais. La ſenſibilité de Philippe IV ſurpaſſa après cette bataille celle qu'il avoit eſſuyée dans le cours d'un long règne fort malheureux ; il ne pouvoit pas ſe conſoler d'avoir été vaincu par une poignée de rebelles ; c'eſt ainſi qu'il déſignoit les Portugais. Charles II,

ſon ſucceſſeur, fit la paix par impoſſibilité de continuer la guerre.

Cette guerre, quand elle auroit duré encore un ſiècle, ne pouvoit jamais avoir une autre fin, tant qu'on ne changeoit pas les moyens de la faire; la preuve eſt qu'on ne peut en attribuer le mauvais ſuccès, ni au défaut de chefs, car Don Juan d'Autriche, le Marquis de Caracene, le Comte de St. Germain, le Duc d'Oſſone, s'étoient diſtingués dans des guerres plus conſidérables; ni à la foibleſſe de l'armée, car en aucun tems les Eſpagnols n'ont été plus belliqueux que depuis le ſiècle de Charlequint juſqu'à la fin du règne de Philippe IV, ni à l'habileté des Portugais, car excepté le Comte de Schomberg qu'ils haïſſoient comme étranger, l'incapacité, la préſomption & la diſcorde commandoient l'armée portugaiſe.

L'unique fondement de tous ces malheurs étoit l'incertitude, l'imprudence & le peu de ſolidité du ſyſtème de cette guerre; en liſant cette hiſtoire, il ſemble qu'il reſtoit encore un peu de l'ancien eſprit de chevalerie errante; les Princes conſentoient tacitement à ce que telle province ſeroit le théâtre de la guerre, où concourroient les armées comme dans un tournois pour décider

en champ clos des affaires très étrangères au tournois où ſe donnoient les coups : chaque Général s'éloignoit de ſon but, s'embarraſſoit dans des entrepriſes inutiles ou périlleuſes, & ſe conduiſoit contre tous les principes de l'art & de la réflexion.

Ce vice a été reconnu dans notre ſiècle, mais pour cela on n'a pas travaillé à trouver le remède, puiſque malgré une quantité d'occaſions favorables, on n'a jamais débattu les moyens de cette guerre que quand on a été ſur le point de la recommencer. On n'a point levé de cartes, on n'a point reconnu les chemins, les montagnes, les rivières ; on n'a point accepté, on n'a peut-être même jamais propoſé en tems de paix des projets militaires ; on n'a pris aucun arrangement ſur les ſubſiſtances, les bagages, les ponts, le genre des armes, la façon de les employer : on n'a admis aucun nouveau ſyſtème à la place de l'ancien que la cour d'Eſpagne a rejetté avec une juſte méfiance.

La guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne ne donne point matière à mes réflexions, parce que, excepté quelques courſes heureuſement exécutées par le Marquis de Bey, elle a été purement défenſive du côté de l'Eſpagne.

Dans cette dernière guerre on a proposé un plan tout différent du passé, lequel a mal réussi. La playe des Espagnols est récente, elle inspire les plus profondes réflexions; l'expérience doit être le fruit des disgraces.

Nous vivons dans un siècle éclairé & expérimenté. La guerre est la science des Souverains. Les systèmes sont calculés, les projets sont vérifiés. Le grand FÉDERIC donne des leçons aux siècles à venir; selon son système, les rivières sont les chemins naturels pour entrer dans un royaume, soit pour l'attaquer, soit pour le défendre; leur cours indique les projets tant militaires que de subsistance: tel est son principe fondamental prouvé par sa conduite dans les guerres qu'il a terminées glorieusement. Il ne peut sortir que des conséquences avantageuses de cette hypothèse ferme & immuable.

LIVRE QUATRIEME.

Caractère national & Gouvernement.

CHAPITRE PREMIER.

Mœurs des Portugais, les fidalgos, les femmes, ſpectacles, danſes, combats de taureaux.

LE caractère de la nation Portugaiſe eſt à peu près le même que celui des Eſpagnols, le même fonds de pareſſe & de ſuperſtition, le même genre de courage, la même fierté, mais plus de politeſſe & de fauſſeté, ce qu'ils doivent à la rigueur du gouvernement préſent; le même zèle national, & par deſſus, l'eſprit d'indépendance le plus décidé, qui produit la haine la plus forte contre les Eſpagnols qui les ont tirannisés, & contre les Anglois qui les maîtriſent.

Les mœurs des provinces du nord du Portugal reſſemblent poſitivement à celle des Ecoſſois. Ce ſont de beaux

hommes, francs, ſincères, braves, remplis de préjugés, de haine nationale & d'amour patriotique; ils exercent l'hoſpitalité: & dans les provinces d'Entreminho y Douro & Tra-los-Montes, il n'y a pas d'auberges. Dans le midi au contraire, & ſur-tout à Lisbonne, les habitans ſont voleurs, avares, traitres, brutaux, fiers, de mauvaiſe humeur, & auſſi vilains de corps que d'eſprit; on rencontre cependant quelques exceptions à cette généralité & ſur-tout parmi la nobleſſe, qui eſt d'un plus beau ſang que la nobleſſe Eſpagnole, plus affable & plus communicative, ce qu'ils doivent à la grande fréquentation des étrangers.

Les Portugais ſont ennemis nés des Anglois & des Eſpagnols. La nation avec laquelle ils ſimpathiſent le mieux eſt la Françoiſe, pour laquelle ils ont une crainte & un reſpect ſingulier; ils ſont dans le préjugé qu'aucune place ne peut réſiſter à l'attaque des François: cette opinion eſt avantageuſe, ainſi que cette ſimpathie, qui provient d'une reſſemblance aſſez grande dans la gayeté, la vivacité, l'inconſtance & la tournure d'eſprit de ces deux peuples, ce qui forme entr'eux un rapport que d'habiles politiques pourroient ſaiſir

saisir & manier utilement. En politique, on ne travaille pas toujours assez d'après la connoissance du caractère des peuples, on ne regarde que les Rois & leurs intérêts, & souvent on manque les négociations les plus essentielles pour n'avoir pas su rapprocher les oppositions qui se trouvent entre ces grands intérêts & les caractères des nations avec lesquelles on traite.

Les fidalgos (ou grands de Portugal) ne sont pas aussi ignorans que les grands d'Espagne, mais ils sont presqu'aussi peu communicatifs, aussi fiers & plus jaloux de leurs femmes; très peu servent, parce que très peu en ont la permission: ils ont porté l'audace, la tirannie & l'indépendance jusqu'au dernier période, depuis l'époque de l'aclamation en 1640 jusqu'à celle de l'assassinat du Roi en 1756. Le Comte d'Oyeras a profité de cette circonstance pour les réduire, & les mettre plus bas qu'ils ne s'étoient jamais élevés; il a fait renaître l'autorité du Roi & des loix dans des flots de sang: la plûpart des principaux ont péri en prison; ceux qu'on voit à la cour sont vils, pauvres & rampans: il ne laisse servir que ceux qui lui sont particulièrement attachés, ou ceux qui n'ont aucune qualité qui

puiſſe un jour lui faire ombrage ou lui nuire. Le reſte de la nobleſſe vit ſans crédit, ignorée, endettée & ſans honneurs.

Les femmes Portugaiſes ſont celles de l'Europe qui ont la plus belle carnation, les plus belles dents & les plus beaux cheveux; leur habillement, quoiqu'avec quelque reſſemblance avec celui des femmes Turques, n'eſt pas avantageux; elles ſe rendent la gorge trop abondante, trop en avant & trop ſerrée: leurs ſouliers ſont fort hauts & fort larges, & preſque toutes ont le pied fort gros & marchent mal; auſſi marchent-elles peu. Elles ſont toujours aſſiſes ſur leurs talons, & jamais elles ne ſe promènent: elles ſont d'ailleurs galantes, ſpirituelles & inſtruites, mais elles vivent dans une ſolitude auſtère. Les intrigues ſont difficiles & dangereuſes en Portugal: on ne voit les femmes qu'aux ſpectacles & dans les égliſes. Elles ont de fort beaux cheveux, & elles ſont fort propres & fort coquettes. Les loges des théâtres ſont très parées par la préſence de ces belles femmes, mais le peu de liberté dont elles jouiſſent les met, pour les hommes & ſur-tout pour les étrangers, au rang des beaux portraits qui ornent les

apartemens. Les femmes du peuple ſont tenues avec preſqu'autant de contrainte : on en voit auſſi de fort belles, & quelque pauvres qu'elles ſoient, elles ont un art & un ſoin ſingulier pour arranger leurs cheveux & parer leurs têtes qu'elles ont toujours découvertes, même dans les rues.

Le ſpectacle Portugais eſt encore plus mauvais & de plus mauvais genre que l'Eſpagnol ; ils n'ont travaillé que dans le burleſque, à peu près comme les pantalonades Italiennes, mais avec moins de ſel & beaucoup de bas-comique : ils n'ont ni cette multiplicité, ni ce beau fonds de pièces, telles que celles de Lope de Vega, Calderon, Moreto &c. ; aucun bon écrivain n'a travaillé pour le théâtre, excepté Camoëns qui a donné une aſſez bonne traduction d'Amphitrion qu'on ne joue jamais, & un nommé Ferreira qui a fait une très bonne tragédie d'Inès de Caſtro dans le goût grec. On traduit à préſent du théâtre François & de l'Italien, mais le goût du pays & la dureté de la langue gâtent extrêmement ces ouvrages. Les acteurs ſont mauvais, mais bien habillés ; les danſes & la muſique ſont excellentes, & forment de bons intermèdes qui répandent un

peu d'agrément dans les deux théâtres de la ville de Lisbonne, où on donne de fort bons opéras Italiens, outre celui du Roi qui eſt le mieux compoſé de l'Europe.

Les Portugais ſont d'ailleurs peu communicatifs, & il y a entr'eux fort peu de ſociété, ſur-tout à Lisbonne. Le gouvernement, devenu ſoupçonneux depuis l'affreux complot contre le Roi, a défendu toute aſſemblée, ce qui s'accorde à merveille avec l'extrême jalouſie de la nation; ainſi la ville de Lisbonne eſt ſans divertiſſemens: il y a quelques bals qui ſont plus pour l'amuſement des étrangers que des nationaux.

La danſe nationale ſe nomme la Foffa; elle ſe danſe deux à deux comme la danſe Eſpagnole nommée le Fandango, au ſon d'une mauvaiſe guitarre; les mouvemens en ſont extrêmement indécens, imitant parfaitement le moment de la jouiſſance; le danſeur accompagne ordinairement ſa geſticulation d'obſcénités & de mots lubriques qui divertiſſent la compagnie.

Il y a en Portugal ainſi qu'en Eſpagne des combats de taureaux, où malgré la précaution qu'on prend toujours d'envelopper les cornes de ces animaux, il arrive quelquefois des accidents par

la prodigieuſe mal-adreſſe des combattans : mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il eſt permis aux plus grands Seigneurs d'être acteurs de ces courſes en maſque, & à chaque combat quelqu'un d'entr'eux uſe de cette permiſſion. Ils ſont à cheval avec de petites lances qu'on nomme en Eſpagne Rejones; le cavalier, s'il perd l'étrier, ou ſi ſon chapeau tombe, ou s'il eſſuye une décompoſtura ou dérangement, eſt obligé de mettre pied à terre pour vanger cet affront, & de combattre le taureau ſeul, non pas comme les Eſpagnols derrière un manteau, mais en face à coups de ſabre, ce qui eſt un ſpectacle éfrayant & d'une noble barbarie : à la vérité, les taureaux du Portugal ne reſſemblent nullement à ceux d'Eſpagne, ni pour la force, ni pour la taille, ni pour la férocité, & ils ont une boule à chaque corne. Ainſi les Portugais ont le même ſpectacle ſanguinaire, mais avec moins de crainte & de férocité que les Eſpagnols.

CHAPITRE II.

Habillemens, maisons, police de Lisbonne, son climat, tremblement de terre, quintas.

AYant dépeint l'ajustement des femmes, il ne reste plus à parler que de l'habillement des hommes qui est l'habit européen, mais taillé & porté de mauvaise grace, accompagné d'une cape à l'Espagnole & d'une longue épée; ces habits sont fort mal faits, fort mal propres, & sentent le judaïsme, ce qui ne relève pas la mauvaise mine Portugaise; les personnes de la cour portent presque tous des uniformes.

Les maisons sont aussi fort mal-propres, mal bâties & incommodes; les cousins, les punaises & les insectes de toute espèce, nés dans la fange de Lisbonne & des autres villes, en rendent le séjour insupportable, & la légéreté des toits & des murailles ne met point les habitans à l'abri de la rigueur de l'hiver & des vents du nord. Depuis le tremblement de terre, on n'ose cons-

truire des bâtimens ſolides; le Roi lui-même eſt logé dans une barraque: on a pris le parti de faire conſtruire ces barraques en Hollande, d'où les vaiſſeaux les apportent toutes faites, on n'a que la peine de les aſſembler & les conſolider avec un ſimple enduit de plâtre; ces maiſons peuvent ſe bâtir en vingt-quatre heures, & ſe tranſplanter en auſſi peu de tems.

Les rues de toutes les villes ſont remplies d'immondices, ſans aucunes lumières que celles de quelques Madones; peu ſûres la nuit, & infectées par tous les chiens qui couchent dehors & qui paſſent les nuits à aboyer; il eſt même étonnant qu'il n'arrive pas plus d'accident par ces animaux affamés, dont un ſeul qui auroit la rage ſuffiroit pour répandre en deux ou trois heures de tems ce fléau dans tous les quartiers de la ville; on compte à Lisbonne ſeul plus de quatre-vingt mille chiens dans les rues. Vers les huit heures du ſoir en hiver, tous les bourgeois & le peuple ſe tiennent ſur le ſeuil de leurs portes à réciter le roſaire en eſpèce de plein-chant; ce vacarme dure une heure, paſſé lequel tems les rues ſont inondées de voleurs, de pots de chambre, de chiens & de gens de juſtice. Les

sbirres qui sont en assez grand nombre marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de leurs longues épées qu'ils présentent nues devant les passants qu'ils entourent, en les interrogeant de façon à les éfrayer : cette troupe de police est peu redoutée des malfaiteurs & peu estimée du Ministre, qui fait faire dans Lisbonne des patrouilles dans tous les quartiers par la garnison, qui est toujours de quatre ou cinq mille hommes : une partie des désordres est causée par la quantité de Négres & de Métis qui passent dans Lisbonne le nombre de cent cinquante mille ; par la misère du peuple, & par la facilité de se cacher dans les ruines encore subsistantes & impénétrables de cette malheureuse ville. Lisbonne, dont j'ai fait ailleurs la description, est un amas éfrayant de palais renversés, d'églises brulées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait sauter en l'air ; dans beaucoup d'endroits on marche au travers de l'emplacement des maisons dans des rues pratiquées sur ces décombres, que l'on a relevé des deux côtés pour former des passages : on voit çà & là s'élever quelques maisons isolées, & des ruines aussi bizarres & aussi horriblement belles que les restes

des édifices des Romains & des Grecs.

Le climat y eſt tempéré & rafraichi dans la ſaiſon des plus grandes chaleurs par un vent de mer qui purifie l'air & le rend aſſez ſain. Il y pleut par déluges cinq mois de l'année, alors les rues baſſes ſont impraticables par les torrents qui deſcendent des parties hautes de la ville, & qui noyeroient quiconque voudroit s'y hazarder. Dans le cours des ſept mois de ſéchereſſe, il s'éléve des ouragans fréquents qui cauſent une pouſſière ſi épaiſſe qu'elle obſcurcit le ciel.

Les tremblemens de terre y ſont ſi fréquens, qu'il ne ſe paſſe pas d'année que l'on n'en éprouve deux ou trois légers, & les vapeurs bitumineuſes qui s'élèvent ſouvent ſur le Tage indiquent que le deſſous de ce fleuve & l'intérieur des montagnes de Lisbonne & des environs, ſont remplis de bitume & de matières ignées toujours en agitation, dont l'activité continuelle occaſionne de grandes exploſions & de violentes ſecouſſes périodiques, puiſque le tremblement de terre de 1755 avoit été précédé, un ſiècle & demi auparavant, par un autre tout à fait pareil pour ſa violence & ſes déplorables éfets, & ce premier par pluſieurs autres ſucceſſifs de-

puis mille ans dans la même proportion séculaire.

Il n'y a point de promenades publiques, ni dans cette ville, ni dans ses environs, mais ils sont ornés de quintas ou maisons de campagne assez agréables, dont quelques unes sont passablement entretenues; la plus belle & la plus curieuse pour les eaux & pour les plantes rares est celle de Mr. de Vismes négociant Anglois, homme aimable, instruit & passionné pour la botanique & l'histoire naturelle, autant que soigneux pour la recherche & la culture des plantes les plus singulières de toutes les parties du monde: la beauté de sa quinta, son goût & sa politesse lui attirent beaucoup de visites des étrangers, qui en sortent aussi satisfaits de ses mœurs & de son esprit, qu'étonnés du choix & de la variété des plantes qu'il a rassemblées. C'est dans ces quintas que se réunit la bonne compagnie, c'est-à-dire les négocians étrangers, qui seuls sont en état de soutenir ces dépenses & d'en goûter les plaisirs.

CHAPITRE III.

Juſtice, priſons, Tribunaux, Cités, Ordres, Archevêchés, Evêchés, Patriarchat, Religion, Inquiſition, expulſion des Jéſuites, théſe du P. Fereira. Schiſme du Portugal.

LA police de Lisbonne & de tout le Portugal, auſſi mal exercée que les déſagrémens de la vie qu'on y eſſuye le prouvent, eſt entre les mains des Juges nommés Juez de fora, leſquels ſont ſubordonnés à des Corregidors & Oydors; tout le Portugal eſt diviſé en Corregidories & Oydories: rien n'eſt plus inſolent & plus avide que cette grande quantité de différens Juges. La juſtice eſt adminiſtrée avec les mêmes extorſions, le même fatras de loix, & la même quantité de plaidoiries & de chicanes qu'en Eſpagne, c'eſt à dire, plus mal encore que dans le reſte de l'Europe.

Les priſons ſont le ſéjour de la barbarie & du déſeſpoir; on en ſort ruiné ſi l'on eſt innocent; ruiné & abſous

ſi l'on eſt coupable: l'impunité du crime enhardit. J'ai vu à Lisbonne un domeſtique aſſaſſiner ſon camarade en plein midi au milieu de la rue, ſe retirer froidement avec ſon couteau à la main, être conduit en priſon en riant, & en ſortir quelques mois après pour faire le métier de bourreau. Le Limoero eſt la priſon publique de Lisbonne, remplie ordinairement de quatre ou cinq mille malheureux. Les criminels d'Etat, les Nobles, les Officiers, depuis même le grade de Lieutenans-Généraux, que l'on veut punir pour des fautes ou graves, ou légéres indifféremment, les débiteurs, les étrangers y ſont mêlés avec les plus grands malfaiteurs ſans diſtinction de rang, ni de traitemens, que ſelon ce qu'ils peuvent payer au géolier, & plus ils ſont riches, plus on les maltraite pour en tirer d'avantage; il eſt ruineux pour les gens riches d'être mis en priſon. Les pauvres y ſont à la merci de la charité publique, car le Roi ne paye rien pour les priſonniers; c'eſt pour cela que l'on empriſonne tant de monde & avec tant de légéreté. Il y a d'autres priſons ſecrettes d'Etat bien plus éfroyables, ſéjour des tourmens & du déſeſpoir; ce ſont des ſouterrains au

niveau ou au deſſous même de la rivière, dans les tours de St. Vincent, de St. Julien & de Bougio, dans leſquelles languiſſent, ſans eſpérance de revoir jamais le jour, beaucoup de Fidalgos, chefs des premières familles, victimes lentes & irrévocables de la politique, de la juſtice, de la force ou du deſpotiſme. La diſparition & les enlévemens perpétuels de perſonnages connus impriment un éfroi & une conſternation dans Lisbonne & le Portugal, dont je ne vois pas de plus fidèle peinture que celle que Narbal fait à Télémaque de l'état de Tyr ſous le gouvernement du tiran Pigmalion.

Le chef de la juſtice & de la police eſt l'Archevêque d'Evora Saldanha, grand ami du Comte d'Oyeras, du même caractère que ce Miniſtre, & le plus riche eccléſiaſtique de tout le royaume; il a beaucoup de pouvoir & beaucoup de faſte.

Le premier tribunal eſt celui de juſtice, nommé le Deſembargo do Paço ou le Parlement, diviſé en deux; celui de Lisbonne a ſeul le droit de juger en dernier reſſort, & celui d'Oporto, qui en releve, eſt ſujet à reviſion: ce Parlement a été fondé au commencement du quinzième ſiécle par Jean I;

le nombre des Conſeillers nommés Deſembargadors n'eſt pas fixe. Celui de Lisbonne a la juriſdiction des Algarves, de l'Alentejo, de l'Eſtremadure, & du diſtrict de Caſtel-Branco & Riba de Coa : celui d'Oporto a le Tra-los Montes, l'Entreminho y Douro & le Beïra : chaque Parlement eſt diviſé en deux chambres, celle de ſupplication qui eſt de trente-neuf Miniſtres, & celle de juſtice civile qui eſt de vingt-quatre ; le reſte des Conſeillers ſont nommés extravagantes, ce qui répond à honoraires.

Le Conſeil d'Etat, fondé en 1557 par la Reine Catherine Régente du royaume pendant la minorité de Don Sebaſtien, eſt compoſé de quatre Conſeillers eccléſiaſtiques, cinq ſéculiers & un Secrétaire d'Etat, qui ordinairement eſt le Miniſtre du Roi ; ſon département eſt pour les Archevêchés, les Evêchés, les Capitainies générales, Gouvernemens, Vice-royautés, Ambaſſades, alliances & mariages.

Le Conſeil de Guerre eſt compoſé de quatre Conſeillers & un Secrétaire, qui eſt ordinairement Miniſtre de la guerre, c'eſt à préſent Don Luis d'Acunha ; dans les cas preſſans il ſe réunit au Conſeil d'Etat.

Le Conſeil des finances eſt diviſé en quinze tribunaux particuliers, comme ceux des comptes, de la douane, des Indes, des mines, des magaſins, de Madere, maiſons des monnoyes, flottes &c. Ce Conſeil eſt régi en trois inſpections ou répartitions, celle du royaume, celle d'Afrique, & celle des Indes & des flottes.

La ſecrétairerie d'Etat a été rectifiée par Jean IV; elle ſe diviſe en deux parties que le Comte d'Oyeras a réunies ſur ſa tête: la ſecrétairerie des ſignatures, dont l'office eſt de faire ſigner au Roi tous les papiers ou ordonnances qu'il donne ſur toutes les parties du gouvernement, excepté ceux qui regardent la ſeconde ſecrétairerie, qui eſt celle des graces & des récompenſes, qui ne paſſent que par les mains de ce ſecrétaire: le titre de *Secretario das merces y graças* eſt le ſeul que ſe ſoit donné le Comte d'Oyeras, qui a laiſſé prendre aux autres les titres & les miniſtères, en ſe réſervant la puiſſance & les richeſſes.

Outre ces tribunaux, on aſſemble dans les cas preſſans les Cortes ou les Etats du royaume pour faire des changemens dans les loix ou dans la conſtitution politique, ou pour faire rece-

voir des nouveautés dans les finances ou dans le gouvernement : mais les Rois n'aiment point ce tribunal inſpecteur & puiſſant qui demande des comptes, & ces aſſemblées de la nation ſont extrêmement rares & toujours barrées par les Monarques & leurs Miniſtres qui ne peuvent jamais qu'y perdre, & qui regardent le conſentement de la nation comme une inutilité, & ſon oppoſition comme une déſobéiſſance.

Il y a trois ordres en Portugal, dont le Roi, comme Grand-maître, tire plus de deux millions de cruſades. L'ordre du Chriſt, inſtitué par le Roi Denis en 1319, a ceſſé d'être eſtimable avec la guerre des Maures, & il eſt avili par l'orgueil ſot & mal placé qui y a introduit la plus indigne eſpèce de Chevaliers. La grande vanité des Fidalgos a été & eſt encore d'avoir pour commenſaux de leur maiſon, & même pour leurs valets derrière leur voiture & pour les ſervir à table, des Chevaliers; cet abus étrange ſe ſoutient toujours, & cependant ces mêmes Fidalgos, le Roi & les Princes ſont décorés de ces mêmes ordres que leurs valets déshonorent : auſſi ces ordres, ſur-tout celui du Chriſt, ſont mépriſés même en Portugal. Cet ordre a le grand prieuré de

Thomar, quatre cent cinquante-quatre commanderies, & plus d'un million de revenu. L'ordre de St. Jacques, ſéparé de celui d'Eſpagne depuis l'an 1290 & par conſéquent ſchiſmatique, a le grand prieuré de Palmela, cent cinquante commanderies, & ſix cent mille livres de rente. L'ordre d'Avis fondé à Evora, ſujet à celui de Calatrava, a été tranſplanté à Avis en 1161, dont il a pris le nom en faiſant ſchiſme; il a le grand prieuré d'Avis, cinquante commanderies, & cinq cent mille livres de rente.

Ces ordres de chevalerie ont été fondés dans les tems d'anarchie par le fanatiſme & la brutalité des Chevaliers chrétiens; ils ſe ſont longtems ſoutenus par leur courage & leur eſprit d'union, & ſur-tout par l'oppoſition des Maures, ennemis toujours exiſtans, qui les rendoient néceſſaires aux Princes chrétiens: celui de Calatrava avoit été fondé par deux moines plus braves ſoldats que bons prêtres; celui de St. Jacques devoit ſon inſtitution à un fameux voleur nommé Fernandès, qui pour gagner le ciel conſacra à Dieu toutes ſes iniquités, & tourna contre les infidèles ſa bravoure, ſes pillages & ſes cruautés: bientôt les grandes acquiſitions que ces Chevaliers firent ſur les Mau-

res les rendirent insolens & redoutables à leurs propres Rois. Ils faisoient des alliances avec leurs ennemis, ravageoient le royaume, & joignoient la tirannie à l'indépendance. On a vu plus d'une fois des Grands-maîtres s'allier avec les Rois Maures, conduire les troupes infideles dans leur propre patrie, & les aider à ravager le pays des chrétiens; c'est là le sujet de l'extinction des Templiers & de la chute de beaucoup d'autres ordres. Les Rois de Portugal, à l'exemple des autres Monarques de l'Europe, ont trouvé le vrai moyen d'éteindre les abus du pouvoir en ne confiant plus la charge de Grands-maîtres à des sujets, mais en se la réservant. Ils ont ainsi affoibli & énervé les ordres de chevalerie, qui ne sont plus à présent que de vaines marques d'honneur & des moyens de gratifier les sujets fidèles: mais ils ont trop avili ces ordres, qui sont tombés dans le mépris, ce qui a l'air d'être une vengeance des Rois. Milord Tirawley ancien Ambassadeur d'Angleterre en Portugal, qui gouvernoit & pouvoit tout sous le règne de Jean V, faisoit à ce sujet un conte assez plaisant. " Jésus-Christ, di-
„ soit-il, étant descendu sur terre dans
„ le tems de la fureur de la chevalerie,

„ arriva à la cour de Bourgogne, & „ ſollicita la toiſon d'or qui lui fut re„ fuſée. Le Roi de France lui refuſa „ de même l'ordre de St. Michel. Ar„ rivé en Eſpagne, il crut pouvoir ob„ tenir une croix dans un des quatre „ ou cinq ordres qui dévaſtoient ce „ royaume : mais le Roi d'Eſpagne, „ ayant examiné l'obſcurité de ſes ti„ tres & la légéreté de ſes prétentions, „ lui dit ; vous ne pouvez prétendre „ à aucun de mes ordres, parce que „ vous n'êtes pas gentilhomme, mais „ allez trouver mon frère le Roi de Por„ tugal, il en inſtituera un exprès pour „ vous, où l'on recevra tous les gens „ ſans aveu & la lie du peuple. "

Outre ces trois ordres, celui de St. Jean ou de Malthe a vingt-cinq commanderies, & ſept cent mille livres de rente. En Eſpagne & en Portugal on arbore facilement la croix de Malthe, & on la quitte de même, ce qui diminue beaucoup l'eſtime qui eſt due à cette croix, que beaucoup de Portugais portent par pure fantaiſie, ſans examen & ſans tenir en rien à cet ordre.

On compte en Portugal dix-huit cités, dont cinq ſans ſiége épiſcopal, qui ſont Bragança, Beja, Lagos, Silves & Tavira. Trois archevêchés, Lisbon-

ne ſubordonné au Patriarche d'une manière déſagréable, Evora qui vaut plus de quatre-vingt mille cruzades de rente, & Braga qui eſt occupé par un frère naturel du Roi, qui n'oſe ſortir de ſon diocèſe & venir à Lisbonne de peur d'être renfermé, ainſi que le ſont deux autres frères naturels. Dix évêchés, Porto, Miranda, Coimbre, Guarda, Lamego, Viſeu, Leyria, Elvas, Portealegre & Faro. En Aſie trois archevêchés, Goa primatie d'orient, da Serra & Cranganor; quatre évêchés, Cochin, Malaca, Meliapur & Macao, les trois premiers ſont *in partibus*. En Amérique un archevêché, la Bahia; quatre évêchés, Rio-Janeïro, Pernambuco, Maranhao & le grand Para. En Afrique un archevêché, le Funchal dans l'iſle de Madere; quatre évêchés, Angola, St. Thomé, Caboverde & Angra.

Le clergé du Portugal eſt beaucoup trop puiſſant, & multiplié dans une proportion trop forte en comparaiſon de la population, car les moines, prêtres ou religieuſes paſſent deux cent mille dans ce royaume, qui ne contient que deux millions d'ames: auſſi le Comte d'Oyeras a-t-il fait entrer dans ſon plan de gouvernement le projet de le diminuer, ſur-tout les religieuſes, en

éteignant la moitié de leurs couvens, les raſſemblant de deux en deux, & défendant à tout ordre religieux, mâles ou femelles, de recevoir aucun novice avant l'âge de vingt-cinq ans, & ſans une permiſſion expreſſe du Roi. Le clergé eſt en Portugal fort ignorant & fort diſſolu; l'impunité, la licence & le pouvoir, attachés à cet état, en occaſionnent la profanation la plus publique. Le ſcandale, qui lui enlève la vénération du peuple, eſt encore plus nuiſible à la religion que les perpétuelles railleries des Anglois, l'introduction des livres philoſophiques & les querelles avec la cour de Rome. Les moines vivent dans le libertinage le plus éfrené, & les religieuſes ont été juſqu'à préſent des courtiſanes cloîtrées. Tous les couvens du Portugal prennent modèle ſur celui d'Odivelas, où trois cent religieuſes belles & coquettes formoient un ſerrail à Jean V, d'où ſont ſortis tous les bâtards de ce Roi, & leſquelles avoient chacune un ou pluſieurs amants qui les entretenoient: ces religieuſes parées, ne portant jamais leurs habits de religion, couvertes de rouge, de mouches & de diamants, excitoient la galanterie la plus recherchée, & paſſoient pour les maîtreſſes les plus at-

trayantes de la nobleſſe Portugaiſe. Ce ſcandale a été un des points de la ſévérité du Comte d'Oyeras; il a ſervi de prétexte à ſa politique pour diminuer le nombre des couvens & les reſtraindre à des règles auſtères, ce qui n'a pas cependant entiérement déraciné le mal: le clergé mâle & femelle du Portugal peut encore paſſer pour le plus libertin & le plus corrompu de la chrêtienneté.

A la tête de ce clergé eſt le Patriarche, primat du Portugal & chef de la religion: cette dignité a été érigée au commencement de ce ſiécle à la prière de Jean V, à qui cette grace a couté beaucoup d'argent; elle ſera peut-être un jour très préjudiciable à la cour de Rome, en occaſionnant un ſchiſme, dont on parle déja avec liberté, & que la cour de Londres appuyera de toutes ſes forces. Le Patriarche a les mêmes habillemens que le Pape quand il officie, & les Chanoines de la métropole (ou l'égliſe patriarchale) ſont auſſi habillés de même que les Cardinaux. C'eſt déja beaucoup que d'accoutumer les yeux du peuple de Lisbonne à voir le Pape chez eux, & ſi l'interdit, jetté ſur le royaume avec beaucoup d'imprudence pour l'expulſion des Jéſuites, n'eſt

pas bientôt levé, il eſt à craindre que les Portugais ne s'accoutument au ſchiſme qu'ils éprouvent depuis dix ans; qu'un Patriarche ne prenne ſur lui, du conſentement du Roi & de la nation, de marier les couſins avec les couſines ſans diſpenſes, de faire faire gras le carême ſans payer de bulles, & d'accorder lui-même les indulgences qui viennent de Rome, ce qui ôteroit au St. Siège un revenu conſidérable, qui ne paſſant alors que par les mains du Patriarche, ne ſortiroit pas du royaume. Dans un ſiècle raiſonneur, calculateur & politique, les innovations ſont à craindre; & l'autorité du St. Siège a déja reçu trois atteintes conſidérables en Portugal: 1°. l'expulſion des Jéſuites & le renvoi du Nonce (*), 2°. la thèſe

(*) On nommoit ce Nonce Acciayuoli, il étoit emporté & fier; c'eſt lui qui par les oppoſitions mal-adroites & téméraires qu'il a voulu mettre aux volontés du Miniſtre & à l'expulſion des Jéſuites en 1757, a précipité leur perte; c'eſt lui qui a attiſé le feu de la brouillerie régnante entre le St. Siège & la Cour de Lisbonne: ce Prélat a débuté dans ſa nonciature par un équivoque qui a fait beaucoup rire cette Cour qui n'eſt pas très grave: le Roi voulant lui demander des nou-

du père Fereira oratorien, dont je parlerai, 3°. la durée de l'interdit que le Comte d'Oyeras a regardé avec tant d'indifférence & de mépris, qu'il n'a même pas voulu faire de démarches ni en laiſſer faire par les Souverains, qui ont voulu interpoſer leur médiation, pour faire lever l'interdit, & finir cette guerre ſi inégale du ſpirituel contre le temporel.

L'inquiſition eſt extrèmement modérée en Portugal; elle eſt plutôt un tribunal de police conduit par le gouvernement, la politique & la puiſſance miniſtériale, qu'une chambre ardente telle qu'elle a été autrefois: ſes jugemens ne tombent en général que ſur de la canaille, quelques moines ou prêtres ſcandaleux qui font des héréſies par ignorance & les ſoutiennent par fanatiſme, quelques Juifs imbécilles & quelques

---

velles de la ſanté du Pape, lui dit, *como fica o ſantiſſimo Padre? como ficaon os Cardinaes?* le Nonce croyant que le Roi vouloit plaiſanter, lui répondit avec impatience, *come ficano tutti gli uomini?* en portugais, *como fica* veut dire, comment ſe porte; *ficare*, en italien, ſignifie l'action générative.

ques impoſteurs ſorciers ou ſorcières. L'auto-da-fé que j'ai vu au commencement de l'année 1766 étoit compoſé d'une quarantaine de miſérables, dignes du fouet par tout pays, ſans pudeur & ſans honte; il n'y avoit point de *figuron:* on nomme ainſi ceux que l'on brule, à cauſe du rôle qu'ils jouent; quand la fête ſe paſſe ſans *figuron*, les Portugais n'y trouvent rien d'intéreſſant. Les punitions étoient proportionnées aux crimes, & même avec aſſez de douceur; la plûpart étoient condamnés au fouet & au banniſſement: les plus à plaindre étoient deux ou trois prêtres & un avocat convaincus d'avoir mal parlé du ſaint tribunal, condamnés en conſéquence à une priſon perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui ſans doute vangent avec zèle leur propre cauſe: l'eſpèce de Juifs que l'on mène aux auto-da-fé eſt mépriſable aux yeux même des vrais ſectateurs de la loi de Moïſe, dont ils n'ont pris que quelques ſottiſes, & dont ils ignorent le fonds.

Un Juif du Levant étant amené par ſon commerce à Lisbonne où il s'étoit déclaré pour tel, étoit toujours accompagné par un familier que l'inquiſition lui avoit donné pour ſa ſûreté, & pour

répondre de sa conduite: il apprit de son familier qu'il devoit y avoir un auto-da-fé, il demande & obtient du St. Office la permission de voir célébrer cette fête nouvelle pour lui: ayant été bien placé dans l'église de St. Domingo, il écouta avec beaucoup de curiosité les sentences de ces malheureux: mais quand on vint à ceux qui étoient punis comme Juifs, cet homme entendant avec étonnement que leur judaïsme ne consistoit qu'en des sottises qui n'avoient rien de commun avec sa loi, entra dans une grande colère, & jura que ces misérables n'étoient pas des Juifs, mais des scélerats qui profanoient également les deux cultes, & qu'on devoit les bruler, ce qui cependant ne fut point fait.

Dans la liste dernière de l'auto-da-fé de 1766, je vis le nom d'une Comtesse d'Atouguia, veuve d'un des assassins du Roi: elle avoit été sous la direction du père Malagrida qui lui avoit communiqué ses visions & ses extases, mais par égard on ne la fit point paroitre à la procession.

Ce que je remarquai d'encore plus singulier à la tête de cette liste fut le nom de deux Chevaliers du Christ, frères, morts dans les prisons de l'inqui-

ſition, déclarés innocens après leur mort : l'un d'eux étoit ennemi particulier des Carvalhos ; il avoit été gouverneur de Mombaça en Afrique. A ſon retour il avoit rapporté des petites pagodes & des idoles de ce pays qu'il avoit mis ſur ſa cheminée, au deſſus étoit un crucifix auquel il adreſſoit tous les jours ſes prières ; le voiſinage du Chriſt avec les pagodes ſuffit pour le faire accuſer d'idolâtrie : il fut trainé en priſon ainſi que ſon frère, leurs biens furent confiſqués & ils y moururent, mais on leur donna la triſte conſolation de les faire déclarer innocens ; on trouvoit à Lisbonne que cette mort ſentoit furieuſement le miniſtère.

Le Comte d'Oyeras n'auroit pu entreprendre aucune des innovations hardies qu'il a exécutées, s'il n'avoit pas commencé par faire donner la place de grand Inquiſiteur à ſon frère Paul Carvalho ; avec tout autre chef, conduiſant ce terrible tribunal, il n'auroit pas impunément inſulté l'encenſoir : ce Paul Carvalho eſt un homme entièrement dévoué à ſon frère qu'il craint & qu'il adore, de qui il tient toute ſon exiſtence, & auquel il eſt prodigieuſement inférieur.

Milord Townshend, Général du ſe-

cours Anglois en Portugal pendant une partie de la campagne de 1762, fut préſent à une cérémonie de vanité du Comte d'Oyeras. Ce Miniſtre avoit fait bâtir une maiſon aſſez belle dans la rue Fermoſa, occupée à préſent par Mrs. Pury & de Viſmes négociants: devant cette maiſon on avoit conſtruit une place en demi cercle, entourée d'une rampe fort lourde, le tout bâti fort maſſivement. Au milieu de cette place, vis-à-vis la grande porte, étoit une fontaine que l'on venoit d'achever: le Miniſtre avoit aſſemblé toute la Cour pour être témoin de l'arrivée de l'eau à cette fontaine; il fait un ſigne & la fontaine coule. Milord s'écrie, avec le cauſtique Anglais, parbleu ceci me rappelle la bible! voila Moïſe faiſant ſortir l'eau du rocher, voici le grand prêtre Aaron (en montrant l'Inquiſiteur Paul Carvalho) & voila le peuple Juif.

Cette plaiſanterie étoit d'autant plus amère que le judaïſme eſt le vice favori des Portugais, & qu'ils ont beſoin du frein ſévère du St. Office pour réſiſter à leur inclination. Les Juifs Portugais, répandus en grand nombre en Europe, ont offert à Jean V, de lui payer par an deux millions de cruzades, & de faire la moitié des frais pour édifier

la patriarchale, à condition qu'on leur accordât les montagnes pelées d'Armada, village & château ſur la rive gauche du Tage vis-à-vis Lisbonne; ils s'offroient même à bâtir un nouveau fort & à payer la garniſon que le Roi y entretiendroit; on leur a refuſé cette grace.

La chaleur du climat, la force du tempérament, l'ignorance & l'oiſiveté font des Portugais de fort mauvais chrétiens; ils ne connoiſſent qu'un péché, celui de la chair, & c'eſt celui auquel ils ſont le plus adonnés, auquel ils ſont le moins capables de réſiſter: auſſi cherchent-ils à ſuppléer à la pureté des mœurs & aux vertus morales par des pratiques pieuſes, des meſſes, des rozaires, des reliques, des indulgences & mille autres ſuperſtitions. Il n'y a aucun pays catholique où l'on ait autant de confiance au crédit des Saints, aux miracles, aux prières d'autrui, parce qu'on a beſoin de ces échapatoires dans l'état crapuleux de ſale débauche, de honte, d'avarice, de haine & de vengeance qui agitent preſque toujours l'ame des Portugais. St. Antoine eſt le plus grand Saint du Portugal; il partage avec égalité le culte de la nation avec Dieu & la Vierge: on fait

auſſi beaucoup de cas de St. George depuis l'alliance avec les Anglois, & tous les ans on porte en proceſſion ſa ſtatue équeſtre armée de toute pièce & couverte de tous les diamants de la couronne: moins les Portugais ſont bons chrétiens, plus ils ſont attachés à l'extérieur de la religion, c'eſt pourquoi le Comte d'Oyeras ne va qu'en tatonnant dans les entrepriſes qu'il a déja commencées vis-à-vis de la cour de Rome.

La première de ſes opérations a été l'expulſion des Jéſuites. Cet ordre ſingulier, contre lequel une partie des Souverains de l'Europe eſt déchainée, étoit tout puiſſant en Eſpagne & en Portugal; abandonnant le peuple au commun des moines, il dirigeoit les conſciences des Grands, de la Cour & des Miniſtres.

L'ordre des Jéſuites eſt une aſſociation politique de gens ſpirituels & ambitieux liés par un intérêt unique: l'obéiſſance aveugle à un ſeul chef eſt la baſe de leurs actions; toutes les vues, tous les plans, toutes les opérations particulières tendent au même but, & partent du même principe, par conſéquent point d'eſprit de propriété, point d'intérêt perſonnel, point de diviſion. Cet ordre eſt l'image d'une république parfaite,

par conſéquent il eſt contraire à tous les gouvernemens : un Jéſuite n'eſt jamais citoyen que de ſon ordre, eſt ennemi né de toute ſociété, & en bonne politique, n'eſt ſupportable dans aucun état policé, à moins qu'il ne ſe diſpenſe de ſes vœux, qu'il ne jure des formules contraires, enfin qu'il ne ceſſe d'être Jéſuite.

Il eſt étonnant qu'un pareil ordre ait été reçu nulle part, cependant il s'eſt gliſſé ſous le manteau de la religion. Bientôt les arts, les ſciences, l'éducation des enfans ont été les ſervices par leſquels cet ordre a mérité toutes les diſtinctions. Une pareille aſſociation eſt au deſſus du médiocre. Pluſieurs états, ne ſe laiſſant point éblouir par ces utilités réelles, ont calculé plus en grand que ceux qui les ont adoptés.

Ces mêmes Philoſophes auſtères & ſavans, qui ſe conſacroient à éclairer les nations, s'occupoient auſſi de la politique, du commerce, des guerres ; plus habiles encore dans les intrigues que dans les ſciences, & maniant toujours de grands intérêts, ils étoient ſoupçonnés d'employer les moyens les plus vaſtes, c'eſt à dire, les plus machiavéliques, les plus criminels : ils ont été accuſés d'avoir allumé les buchers,

préparé les poiſons, éguiſé les poignards, armé le fanatiſme. Pluſieurs Potentats ont en dernier lieu ouvert les yeux ſur leur ambition : les Parlemens en France, le Sénat à Veniſe, le ſoupçon craintif de Carvalho, la révolte de Madrid, les ont chaſſés ſucceſſivement de France, de Veniſe, de Portugal & d'Eſpagne. En politique, tous les états ont eu raiſon d'employer les moyens les plus violens pour extirper cette ſociété ; en morale, on a commis beaucoup d'injuſtices contr'eux & nommément en Eſpagne & en Portugal.

Une grande affaire les avoit preſqu'entiérement ruinés dans ces deux Cours, & leur avoit totalement enlevé la pratique de la confeſſion des Rois & des Miniſtres, & par conſéquent leur plus grand crédit. Le Marquis de Carvajal, favori du Roi d'Eſpagne Ferdinand VI, maître du gouvernement ſans le titre de Miniſtre, avoit été gagné par la Reine Barbe Infante de Portugal. L'état conſtaté du Roi ſon époux & l'intimité de cette Reine avec le fameux Farinelli, muſicien Italien, ne lui laiſſant aucune eſpérance d'avoir des enfans, elle avoit tourné toute ſa tendreſſe, ſes vœux, ſes ſoins, ſes intrigues vers ſa patrie. Mr. Keene, Ambaſſadeur d'Angleterre,

qui avoit toute sa confiance, lui avoit tracé, conjointement avec le Ministère Portugais, le Duc d'Albe & quelques autres, le plan d'un traité avantageux au Portugal, & plus encore à l'Angleterre. Mr. de Carvajal s'étoit uni à la Reine pour le faire réussir, enivré par sa parenté avec la maison de Bragance, dont la Cour de Lisbonne faisoit parade.

Ce traité étoit un échange de la colonie du Sacrement sur le Rio de la Plata contre les établissemens du Rio San Pedro & autres, qui en arrondissant le Brésil, rapprochoit les frontières des Portugais, les étendoit le long des grandes *Cordilleras* & des rivières qui en sortent, & multiplioit à l'infini les différentes entrées pour la contrebande dans les provinces Espagnoles les plus riches. Cependant le prétexte de cet échange étoit d'éteindre la contrebande de la colonie du Sacrement, qui étoit borné dans un seul point resserré & connu : c'étoit principalement aux dépends des Jésuites que se faisoit l'échange ; il n'y a eu d'exécuté que ce qui regardoit le Paraguay.

Les oppositions du Marquis de la Ensenada, Ministre des affaires étrangères, de la marine & des Indes, furent

attribuées aux Jéſuites ſes partiſans, & ſuſpendirent, pendant plus de deux ans, l'échange des ratifications de ce traité; ce Miniſtre refuſa abſolument ſa ſignature: il fut dépouillé de ſes emplois, relégué à Grenade, & on nomma aux places de confeſſeurs du Roi, de la Reine & des Infans, des religieux ennemis des Jéſuites. Ce fut alors qu'on commença à bâtir la fable de leur royaume du Paraguay, qui a occaſionné une mauvaiſe brochure connue ſous le nom de Nicolas I; voici l'origine de cette fable.

Le Paraguay eſt une immenſe portion de l'Amérique méridionale, qui s'étendant depuis la Capitainie de St. Vincent dans le Bréſil juſqu'à la rive gauche du Rio de la Plata, remonte enſuite par derrière le Chili & le Pérou juſqu'aux pays inconnus de l'Amazone, & n'a point de bornes fixes: cet immenſe pays eſt arroſé par de belles rivières, dont les bords étoient peuplés par différentes nations Sauvages lors du partage de l'Amérique méridionale entre les deux nations, qui ſeules y ont des poſſeſſions. Les deux Cours de Madrid & de Lisbonne, après de longues conteſtations ſur les limites, ne pouvant rien fixer ſur ce pays où

perſonne n'avoit encore pénétré, & craignant mutuellement qu'il ne leur prit fantaiſie d'y pouſſer des établiſſemens, qui enſuite pourroient approcher trop, ou les Eſpagnols du Bréſil ou les Portugais du Pérou (*); elles réunirent leur confiance ſur les bons pères, dont le zèle infatigable pour la propagation de la foi paroiſſoit mériter cette récompenſe. Elles firent d'un commun accord une conceſſion de ces immenſes contrées à la ſociété, en y faiſant une démarcation exacte dans ſa largeur, car ſa longueur eſt indéterminée. Jamais la politique de ces deux Cours n'avoit été plus en défaut & n'avoit plus mal placé ſa confiance.

Bientôt les Jéſuites, ſupérieurs aux autres hommes dans l'art de la perſuaſion, travaillant pour eux mêmes, eurent un ſuccès incroyable: on vit au

(*) Les Portugais craignoient que les Eſpagnols ne s'approchaſſent du Bréſil, & ſurtout de leurs mines de St. Paul, par des établiſſemens le long de la rivière du Paranna: les Eſpagnols redoutoient pareillement que les Portugais, par des poſtes ſur le Paraguay & le Rio de la Plata, ne s'avoiſinaſſent de leur colonie de Buenos-Aires, du Chili & de leurs mines du Potoſi.

bout de cinquante ans, à la honte des autres colonies, le pays des Miſſions rempli de villages, le catholiciſme triomphant, les Sauvages civiliſés, heureux, aſſujettis au plus ſage des gouvernemens. Aucun peuple ſur la terre n'étoit plus heureux, tout le travail étoit en commun, tous les biens auſſi; il n'y avoit ni riches, ni pauvres, ni dignités, ni grands, ni petits; point d'inégalités, par conſéquent point d'avarice, point d'ambition, point de jalouſie; chacun contribuoit également de ſa portion de travail, & en recevoit une rétribution égale d'avantages: chaque village étoit une nombreuſe famille, dont le Jéſuite étoit le père; la compagnie de Jéſus étoit la mère de cette heureuſe république.

La puiſſance des révérends pères, par une politique oppoſée à celle de la plûpart des gouvernemens humains, étoit fondée ſur un mélange parfait de l'utilité publique avec le bonheur particulier.

Cette étonnante république exiſtoit en paix: les Jéſuites, par douceur & pour éviter les éclats, payoient aux Rois d'Eſpagne & de Portugal des tributs modiques, ſans murmurer ſur l'illégalité avec laquelle ils étoient exigés ſur des peuples libres, qui pour s'être

réunis en ſociété n'étoient devenus ni Eſpagnols, ni Portugais. Bientôt les deux Cours, jalouſes des progrès de cette population, ſe réunirent pour partager entr'elles le fruit du travail des Jéſuites. Ceux-ci eurent beau repréſenter la légitimité de leurs droits par la conceſſion, l'injuſtice de vouloir violenter un peuple libre, qui en embraſſant la religion Catholique & les mœurs Européennes, n'avoit pas prétendu ſe donner des maîtres: on traita de rebellion & de félonie toutes les juſtes raiſons des Jéſuites, & on entra à main armée dans leurs colonies. Les Indiens ſe battirent de leur mieux, mais vaincus par l'expérience militaire Européenne, les uns, en petit nombre, acceptèrent le joug, les autres allèrent s'établir plus loin, emmenant leurs pères conſolateurs, proteſtant contre la tirannie & l'injuſtice des barbares Européens.

Les Jéſuites ſe trouvoient dans une poſition très perplexe, menacés en Europe d'être perſécutés & chaſſés, leurs miſſions ſe défendoient, coupables envers leurs proſélites s'ils leur conſeilloient de perdre leur liberté, leur prudence fut ſouvent déconcertée, & un fait, auquel ils mirent un machiavé-

liſme mal adroit, dévoila leur conduite.

Un Capitaine de dragons Eſpagnols, François de nation, nommé le Chevalier de Bonneval, trouva dans un village de la miſſion du Paranna, où il commandoit après la conquête, les inſtructions de l'ordre adreſſés au Jéſuite commandant; il m'en a cités lui-même trois articles que voici. " 1°. Si l'Evêque de Buenos-Ayres ou quelque „ chef de juriſdiction eccléſiaſtique veut „ venir faire une viſite paſtorale, & „ ſe mêler dans les affaires de la miſ„ ſion, on cherchera à l'arrêter par „ des préſents, ſur-tout de l'herbe du „ Paraguay; ſi on ne peut pas le diſ„ ſuader de cette viſite par intérêt, on „ ſe ſervira de tous les moyens pour „ l'empêcher de prendre des connoiſ„ ſances. 2°. Si le Commiſſaire des fi„ nances ou un prépoſé du Roi vient „ dans le pays pour taxer les impoſi„ tions, on enverra la moitié du peu„ ple dans la montagne ou dans les „ bois pour lui cacher la force du vil„ lage. 3°. Si le Gouverneur de Bue„ nos-Ayres, ou quelqu'autre Général „ ou Commandant, veut viſiter les vil„ lages de la miſſion, on eſſayera de le „ détourner de ſon entrepriſe en le „ comblant de préſents comme ci-deſ-

„ ſus, & ſi on n'y réuſſit pas, on em-
„ ployera tous les moyens & même
„ la force pour repouſſer l'éfet de ſes
„ prétentions.

Ces inſtructions qui furent rapportées en Europe & qui penſerent couter la vie au Capitaine, que les intrigues des Jéſuites retinrent deux ans en priſon à Ceuta pour l'empêcher de parler, ſont une des principales pièces du procès qu'on vient de leur faire en Eſpagne. Si cependant on examine ſans partialité les circonſtances précédentes, on les trouvera moins coupables, puiſque leur intérêt dans cette affaire étoit lié avec celui d'un peuple libre qu'on opprimoit par rapport à eux. Les Eſpagnols & les Portugais jouiſſent encore dans cette occaſion du triſte avantage de leurs premières conquêtes, c'eſt à dire, de dominer abſolument ſur de vaſtes contrées dépeuplées.

A la ſuite de cette mortification, les Jéſuites, dépouillés en Amérique, humiliés à Lisbonne & à Madrid, dévoroient leur chagrin dans le ſilence; ils ſe conduiſoient dans les deux Cours avec beaucoup de modération & de prudence, ſupportant leur diſgrace avec une réſignation apparente, déſavouant hautement ce qui ſe paſſoit au Paraguay,

proteſtant de leur ſoumiſſion & couvant leur vengeance.

L'aſſaſſinat du Roi de Portugal eſt exécuté à la ſuite de l'affaire du Paraguay par tous les pénitens des Jéſuites ; ils ſont ſoupçonnés d'avoir voulu ſe vanger par ce crime de l'injuſtice avec laquelle ils viennent d'être dépouillés : les pères Malagrida, Matos & Alexandre ſont arrêtés, mis à la queſtion & enveloppés dans la cataſtrophe de la conjuration. On confiſque partout les biens des Jéſuites. Leur réſiſtance au Paraguay ſemble juſtifier cette confiſcation ; on traite en ennemis des religieux qui ſe défendent ; enfin on les chaſſe tous : on donne au Pape des ſujets malgré lui, & on ſurcharge les malheureux états Eccléſiaſtiques de quatre mille bouches devenues inutiles, dès qu'elles ſont déplacées de leurs poſtes. Le Nonce, en voulant protéger trop hautement l'élite de la milice Romaine, gâte encore leurs affaires ; ils ſont bannis ſans reſſource, & tous leurs biens confiſqués & dénaturés.

Cette affaire du Paraguay eſt injuſte, quoique dans les règles de la politique elle ſoit prudente, mais l'expulſion des Jéſuites de preſque tous les états de l'Europe prouve que cet ordre eſt dan-

gereux, a des vues machiavéliſtes & particulières, nuiſibles au bien public. S'ils ont fait le bonheur des Sauvages du Paraguay, c'eſt qu'ils les dominoient; mais dans tous les pays où ils ſont ſujets, ils élèvent des cabales, fomentent des conjurations, & prennent tous les moyens pour ſe ſouſtraire aux loix, s'emparer de l'autorité, & ſervir l'ambition réunie, qui eſt le principe & la baze de l'inſtitut de ces moines hardis.

Cependant le Nonce irrité ſort du Portugal; la Cour de Rome trouve que le procès fait aux Jéſuites eſt un attentat, & pour le punir jette un interdit ſur le royaume: alors le Miniſtre pouſſé à bout va plus avant, il attaque le St. Siège lui-même. Son premier acte d'hoſtilité eſt un livre fait ſous ſes yeux (on dit par lui-même) pour prouver que les Papes ne doivent point avoir approuvé affirmativement l'inſtitut des Jéſuites, & qu'en cas qu'ils l'ayent réellement approuvé, ils doivent ſe rétracter ſans craindre d'être compromis, parce qu'ils ne ſont pas infaillibles, & que dans les Conciles il y a des exemples de pareille rétractation, dans des cas où la religion des Papes a été ſurpriſe: ce livre ayant fait ſentir à la Cour de Rome le danger du rigoriſme,

elle a cherché à employer des médiateurs pour terminer cette affaire à l'amiable: mais le Miniſtre a été inflexible, & loin de rechercher les bonnes graces du St. Siège, il lui a fait une attaque encore plus forte l'année dernière, en faiſant ſoutenir, par le père Fereira fameux théologien, une thèſe en ſeize points, pour prouver la non-infaillibilité du Pape. Cette thèſe eſt appuyée ſur les autorités des ſynodes de France, & ſur les livres canoniques du Clergé de France; elle eſt forte de raiſons & écrite avec beaucoup de feu. Le peuple de Lisbonne a vu aſſez indifféremment cette levée de boucliers, qui n'a fait fermenter que quelques têtes chaudes de jeunes moines, mais la réputation du père Fereira, l'autorité & le crédit de l'ordre de St. Philippe de Néri dont il eſt membre, & ſurtout l'inflexibilité redoutable du Comte d'Oyeras, ont fait taire les plus ſéditieux (*). L'éfet de ces différentes hoſ-

(*) Il arriva une anecdote que les Portugais regardèrent comme un demi miracle, & qui donna à rire aux Anglois: le jour que la thèſe devoit être ſoutenue, le père Fereira fut attaqué d'une paralyſie ſur la lan-

tilités contre la Cour de Rome a été d'aigrir les deux partis, & il ſe pourroit que la Cour de Portugal, après avoir commencé par adopter les libertés de l'égliſe Gallicane, ne s'arrêtât pas en ſi beau chemin, ſi le Patriarche de Lisbonne étoit un homme de tête & plus dans la main du Miniſtre, & ſur-tout ſi le Comte d'Oyeras étoit de dix ans plus jeune.

---

gue, & un autre moine fut obligé de prendre ſa place : les Romains triomphèrent, publiant que c'étoit une vengeance céleſte ; mais le Comte d'Oyeras prétendit que le miracle n'étoit pas complet, puiſque la paralyſie n'avoit pas attaqué la main avec laquelle le religieux écrivoit ſes thèſes.

CHAPITRE IV.

Université de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Historiens, Poëtes, Arts.

LA croyance & les mœurs tiennent à l'éducation & à l'instruction de l'ame; rien n'est malheureusement plus borné en Portugal que les lettres & les arts, & les moyens d'y faire des progrès.

L'université de Coimbre, la mere des savans en Portugal, est une école barbare, remplie de tous les préjugés scolastiques; on n'y connoit que la philosophie d'Aristote, arriérée de dix siècles, hérissée de tous les sophismes théologiques des premiers savans de l'ère chrètienne & de toutes les subtilités honteuses, déraisonnables & absurdes de l'école & de la pédanterie. Cette université contient plus de 4000 écoliers, qui passent leur vie dans la dissipation & l'ignorance; leur grande occupation est de faire des petits curedents de buis, connus en Espagne & en Italie sous le nom de *palilos:* la classe de la langue grecque étoit en 1766 de sept écoliers.

Les Jéſuites avoient en Portugal, comme dans tous les autres pays catholiques, la confiance pour l'éducation de la jeuneſſe; le Comte d'Oyeras les a remplacés par un collège des nobles, dirigé par lui-même, & ouvert en 1766; il a choiſi des Profeſſeurs habiles pour tous les points d'une éducation fort étendue; mais dont l'objet ſemble mêler la pédanterie à l'univerſalité: on a a aſſigné à ce collège les rentes des Jéſuites, au moins en grande partie.

Les lettres & la librairie ſont en fort mauvais état en Portugal, quoique cependant ce peuple ait de l'eſprit & de la diſpoſition; mais il a été fort longtems ſans application, il l'eſt encore, & ce n'eſt que depuis quelque tems que les jeunes Seigneurs commencent à ſe jetter dans la littérature; ils ſont paſſionnés ſur-tout pour Voltaire, Rouſſeau & la nouvelle philoſophie: preſque tous ces livres ſont traduits en portugais. Les plus diſtingués parmi les jeunes Fidalgos par leur application ſont les deux Comtes de Caſtelmelhos, les deux Lavradio, Marquis de Caſcaes, les Comtes de Prado, da Ponte & un nommé Pinto; ils forment une petite ſocieté littéraire fort eſtimable, qui a déja donné au public la traduction du théâtre

de Voltaire, de la Henriade, d'Emile, de l'Eſprit des loix & de l'art de la guerre du Roi de Pruſſe. On traduit continuellement des livres de chirurgie & de médecine. Peu-à-peu le goût ſe formera, & les Portugais ſortiront plutôt de l'ignorance que leurs voiſins les Eſpagnols; ils ſont mieux fournis qu'eux en auteurs anciens; leurs hiſtoriens ſont fort bons, quoique trop chargés de miracles, de fanfarronades, de harangues & de merveilleux: le meilleur de tous eſt Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, qui a écrit avec beaucoup de pureté les décades des Indes. Les éditions en ſont fort anciennes & fort rares; ſa continuation par Diego Couto n'eſt pas de la même force pour l'élégance du ſtile, la facilité de la narration, la nobleſſe des harangues, la vérité des réflexions; mais les faits ſont toujours intéreſſans, & ces deux auteurs s'ils étoient moins prolixes ſeroient agréables à lire. Manuel Faria a compoſé une hiſtoire de Portugal, bien écrite en eſpagnol, il vivoit du tems des trois Philippes; c'eſt un auteur de bon ſtyle, mordant, critique, ami du merveilleux, ainſi que Barros. Jacinto Freire de Andrada a écrit une vie de Don Juan de Caſtro, d'un ſtyle auſſi extravagant,

que ſon héros eſt outré; cet auteur a de l'eſprit & du feu, mais il cherche trop les pointes & les hyperboles, ce qui gâte beaucoup ſon livre, qui n'eſt pas ſans mérite: ſes harangues ſont trop figurées, trop emphatiques, & toujours déplacées, comme ſont preſque toutes les harangues dans l'hiſtoire. Voici un exemple de leur extravagance! pendant l'incroyable ſiége de Diu, Don Juan de Caſtro aſſemble ſon armée à Goa pour aller porter du ſecours à la place; les principaux chefs doutent de cette expédition, parce que le trajet de Goa à Diu, qui eſt de plus de 500 lieues de mer, leur paroit trop hazarder pendant l'hyver: Don Juan finit un fort long bavardage, par leur dire, " eh bien! „ compagnons, ſi nos vaiſſeaux ne peu- „ vent pas tenir la mer, nous prendrons „ nos épées aux dents, & nous arrive- „ rons à Diu entre deux eaux". Ces idées giganteſques ne ſont plus à notre uſage, elles ſont contraires à notre maniere d'écrire & de parler; le ſtile d'hiperboles & d'images ne ſoutient pas la critique, il eſt pléonaſtique & vuide de fonds: ce ſont des décorations de toile peinte qui repréſentent groſſiérement les objets, & qu'on ne peut pas examiner de près ſans être choqué des

défauts de proportion. Le siège de Diu est tout à la fois ennuyeux & intéressant. Freire ne cache pas assez les défauts & la bizarrerie de son héros qui est un Don Quichotte. Il y a quelques bonnes chroniques. Resende pour les antiquités, Auteur latin; Damien de Goes pour le règne de Don Emmanuel; Francisco d'Andrada pour le Roi Jean III; Buarte Nugnès de Leon pour Jean I, Edouard & Alfonse V, cet Auteur a écrit aussi la vie des 10 premiers Rois de Portugal, & la description de ce royaume. On vante beaucoup, & on a traduit en françois le Portugal reconquis du Comte d'Ericeira; cet écrivain se perd dans les détails, écrit mal & avec confusion, pèse sur des bagatelles, & explique d'une manière embrouillée le fonds des affaires du tems: cet ouvrage contient la guerre de l'aclamation depuis la révolution de 1640 jusqu'à la paix de 1668. Il y a deux mauvais traités de fortification de Don Luis Serraon Pimentel, & de Manuel Azevedo, un traité de navigation assez juste de Don Manuel Pimentel, & une description nouvelle du Portugal de Caëtano de Lima, qui est la plus exacte, quoique remplie de fautes.

Il y a un nombre considérable de poëtes

Poëtes Portugais, dont quelques uns ſont aſſez bons; le meilleur de tous & le plus connu dans les pays étrangers eſt le Camoëns. Son poëme, qu'il a intitulé aſſez mal à propos as Luſiadas, parce qu'il ſe nommoit Louïs, eſt verſifié avec feu & facilité; ſon ſujet, qui eſt la conquête des Indes par Vaſco de Gama, eſt traité avec une imitation ſervile & plagiaire de l'Odyſſée, de l'Enéide & de tous les poëmes anciens; au reſte ce reproche eſt dû à tous les poëmes épiques de toutes les nations. Dans un des chants des Louïſiades, il a placé une épiſode noble & touchante de la mort d'Inès de Caſtro maîtreſſe du Roi Don Pedre le Juſticier, dont Monſieur de la Motte a fait une fort belle tragédie; mais qui ne ſurpaſſe point les traits avec leſquels le Camoëns a peint ce ſujet intéreſſant. Ce même ſujet d'Inès de Caſtro a été auſſi traité par un auteur dramatique Portugais nommé Fereira, dans le goût grec, avec les chœurs les épodes, les antiſtrophes; cette pièce eſt ſimple & remplie de belles ſituations; au reſte le poëme de Camoëns eſt échaffaudé ſur la charpente la plus bizarre & la plus folle: ſa machine du merveilleux eſt la colere de Bacchus, qui veut ſoutenir le mahométiſme aux

Indes, en perſécutant Vaſco de Gama, que Vénus ſoutient, pour protéger le chriſtianiſme. Outre le mèlange extravagant que produit l'aſſemblage choquant de la mithologie païenne avec la nôtre, cette idée me paroit renverſée, car nous ſommes plus amateurs du vin que les Muſulmans qui ne méritent pas la protection de Bacchus, qui en revanche rendent à Vénus plus d'hommages que nous. Louïs Camoëns étoit un brave ſpadaſſin, avanturier, malheureux, pauvre, & perſécuté; il avoit perdu un œil en combattant contre les Maures, il avoit paſſé une partie de ſa vie en priſon, & il eſt mort de miſère dans un hôpital: il reſte de ce poëte une traduction excellente d'Amphitrion, deux autres comédies, des poëſies détachées & des lettres charmantes, remplies de feu & d'agréments. Il y a beaucoup d'autres poëmes, dont le moins mauvais eſt Malaca conquiſtado, la conquête de Malaca.

Le Portugal avoit, à la fin du ſiécle dernier & au commencement de celui-ci, un fameux prédicateur nommé le Pere Vieïra, qui avoit été mis deux fois à l'inquiſition pour ſa trop grande liberté en chaire, & ſur une accuſation de Judaïſme; le Pape fut obligé d'in-

terpoſer ſon autorité pour empêcher qu'il ne fût la victime de ce tribunal. Il eſt le Pere Bourdaloüe de ce pays, ſon ſtyle eſt léger, moins figuré & moins farci de textes & de citations que celui du reſte des prédicateurs méridionaux, & plein de bonne logique & de morale.

Un autre Vieïra a été le meilleur peintre du Portugal, qui en a produit peu de bons. Les Médecins Portugais ſont mauvais, fort ignorans, & ne profeſſent cet art que par routine; les chirurgiens ſont fort lourds, fort mal adroits & grands charlatans. Il y a à Lisbonne un grand compoſiteur de muſique nommé David Perès connu dans toute l'Europe; c'eſt un des plus habiles hommes du ſiècle en cet art. On ne trouve à Lisbonne point de maîtres ni pour la danſe, ni pour l'eſcrime, ni pour le cheval, quoique les Portugais ſe piquent d'être naturellement grands cavaliers; auſſi ſont-ils fort mal adroits à tous les exercices du corps, & leur mauvaiſe grace contribue encore à les rendre plus difformes. Il n'y a cependant pas cinquante ans que les Portugais étoient encore de grands ſpadaſſins, mais ils ne ſe ſervoient pas de la pointe, ils frapoient d'eſtoc, ce qu'ils nomment pançada, & leurs épées étant fort longues

avec des lames fort étroites ne pouvoient pas faire de profondes inciſions.

CHAPITRE V.

Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.

TOutes les parties de la ſociété ont une dépendance mutuelle comme celles du corps humain, la maladie de l'une influe néceſſairement ſur toutes les autres. Un peuple ſuperſtitieux, qui cultive peu les arts & les lettres, ne peut pas avoir un gouvernement bien réglé : d'ailleurs la ſujétion aux Anglois diminue la vigueur que le Comte d'Oyeras travaille depuis quinze ans à rétablir dans tous les reſſorts relâchés de cette machine. Depuis ce ſiècle le gouvernement portugais a été ſans force, ſans attention, ſans ſoin : les Miniſtres endormis aux pieds du trône l'ont laiſſé ébranler par l'inſolence des nobles, les uſurpations des Eccléſiaſtiques & la tirannie des Anglois. La nature a ſemblé ſe joindre à toutes ces cauſes de dépériſſement, pour achever de ruiner le Portugal par un tremblement de terre, & c'eſt du milieu

de ces ruines que le fameux Sebaſtien Joſeph Carvalho, Comte d'Oyeras, a eu le courage de raffermir le trône, en le ſoutenant d'une main, & de l'autre écraſant la nobleſſe, abaiſſant le Clergé, & diminuant le pouvoir anglois. La première entrepriſe de ce grand homme a excité le fanatiſme & les conjurations, & lui a donné occaſion de déployer ſon caractère inébranlable, inflexible & ſévère. Le Roi, échappé aux coups de ſes meurtriers, eſt devenu leur maître & leur juge. Après ce premier obſtacle levé, le Miniſtre a attaqué les Eccléſiaſtiques, & enfin il a pris vis-à-vis les Anglois les biais de la plus ſubtile politique & de la plus profonde prudence ; partageant la haine de ſa nation contr'eux, il leur a porté des coups d'autant plus directs qu'ils le paroiſſoient moins, & qu'il n'a eu l'air que de remédier à des abus.

La marine étoit en fort mauvais état ; cinq ou ſix vaiſſeaux déſemparés & autant de frégates, ſans matelots, ſans officiers, conſtituoient les forces navales. Le Miniſtre, pour être maître abſolu dans cette partie, a fait nommer Secrétaire d'Etat de la marine ſon frère François Xavier de Mendoça, qui vient de mourir il y a trois

mois ; ce frère étoit un homme borné, mais bon travailleur & fort obéissant à son frère, qui par ce moyen s'est vu maître de ce ministère. En sept ou huit ans la marine a été rétablie sur un bon pied ; des étrangers, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, François, sont venus enseigner la navigation aux Portugais, qui depuis deux cents ans ont conquis trois parties du monde, en ont fait le commerce, ont tourné toutes leurs vues du côté de la marine, sans pour cela apprendre à naviguer. La marine actuellement consiste en dix vaisseaux de ligne & le double de frégates ; le tout construit en superbe bois de Brésil. On a lancé à l'eau à Lisbonne deux vaisseaux de septante quatre & septante deux canons d'une construction admirable pour la résistance & la durée ; mais les Officiers ne sont pas assez exercés, ils sont mauvais & les matelots aussi, & je crois que sur mer les Espagnols auroient, vaisseaux à vaisseaux, un avantage considérable par l'espèce de leurs équipages : mais la marine angloise supplée à ce défaut, & c'est elle qui l'a entretenu jusqu'à présent. D'ailleurs l'état actuel de la marine portugaise suffit pour la défense de ses côtes ; la guerre contre

les Saletins, qu'ils ont à ſoutenir ſeuls depuis la paix de Maroc avec la France & l'Eſpagne, peut être pour eux une école & les aguerrir, ce dont ils ont grand beſoin, car ils n'ont pas la réputation d'être braves ſur mer. La guerre contre Maroc peut être un jour funeſte aux Portugais, ſi l'Empereur de Maroc vient à bout de fortifier Mogador, d'attirer des rénégats bons marins, & d'établir la croiſière de ſes corſaires du côté des iſles du Cap verd, des Canaries, des Açores & de Madere; les vaiſſeaux venant du Bréſil riſqueront d'être ſouvent attaqués, ſurtout depuis l'extinction des compagnies, dont les vaiſſeaux forts & bien armés alloient en flottes eſcortés par les vaiſſeaux du Roi. Les Saletins ont déja fait cette année une épreuve qui n'a manqué de leur réuſſir que par un grand hazard; un corſaire de Salé a été à la rencontre d'une flotte à la hauteur du Cap verd, s'y eſt joint comme s'il eut été de conſerve, & remarquant un vaiſſeau de la compagnie qui alloit mal, il s'eſt arriéré, lui a envoyé ſa chaloupe la nuit, l'a abordé, & s'en eſt emparé ſans réſiſtance, quoiqu'il portât plus de trois cents hommes, que les Saletins ont enfermé à fonds

de cale; par hazard un ſoldat portugais qui s'étoit ſauvé au haut des hunes a crié & fait des ſignaux: un vaiſſeau du Roi l'a aperçu, a abordé le vaiſſeau de la compagnie, a maſſacré les Saletins, & a délivré l'équipage: le corſaire s'eſt ſauvé à force de voiles. Mais cette avanture hardie peut ſe renouveller ſouvent, & elle eſt encourageante pour des pirates déterminés.

Le commerce du Portugal, malgré tous les efforts & les ſpéculations du Comte d'Oyeras, eſt encore totalement entre les mains des Anglois, dont les Portugais ne ſont que les courtiers, tenus dans la dépendance la plus dure. Les Portugais n'ont point de marine marchande, & tant qu'ils en manqueront ils recevront la loi de la nation la plus puiſſante ſur mer. Le commerce ſe fait preſque tout entier par les mains & ſur les vaiſſeaux des Anglois, excepté celui des provinces des Indes, d'Afrique & d'Amérique, qui ſont régies en compagnies, lequel ſe fait par les flottes du Roi; mais ſur ces flottes les Portugais ne ſont que prête-noms. Les factories les plus conſidérables du Bréſil & d'Afrique appartiennent à des capitaliſtes anglois, qui ont pour correſpondans les maiſons angloiſes de Liſ-

bonne, d'Oporto & de Londres, de qui les Portugais rachètent de ſeconde main les denrées provenantes de leurs propres colonies. Les vaiſſeaux même appartiennent aux Anglois, ils ſont à la tête de ces compagnies ; ainſi tout le profit leur en revient.

Le Comte d'Oyeras, après avoir bien ſpéculé cette partie, s'eſt décidé à une opération ſingulière, qui leur a porté un grand préjudice, & qui a occaſionné leurs plaintes, ç'a été d'intervertir tout à fait l'ordre de la circulation & du profit, en changeant les moyens du commerce; il a aboli toutes les anciennes compagnies, & il a remis les parties qu'elles régiſſoient en commerce libre, pendant qu'au contraire il a établi en compagnies les parties qui n'étoient point régies. En faiſant ce bouleverſement il a eu ſoin d'éplucher ſcrupuleuſement les nouveaux actionnaires & capitaliſtes; mais comme les Anglois ont plus de fonds, & ſont plus riches, ils ſe ſont toujours trouvé les maîtres dans ces nouveaux arrangemens, qui cependant leur ont occaſionné des pertes conſidérables au commencement, & ils ſe ſont encore emparé de toutes les nouvelles actions ſous des noms étrangers. Il a réſulté

encore un autre inconvénient, que le Miniſtre n'avoit pas prévu, & qui occaſionne aujourd'hui les ſéditions du Bréſil & la ruine totale des colonies. Les anciens actionnaires des compagnies avoient obtenu des miniſtres, & nommément du Comte d'Oyeras lui-même, des taxes pour la vente de leurs marchandiſes, & l'achat de celles des provinces régies par les compagnies : ces taxes étoient onéreuſes pour les habitans du Bréſil à qui on faiſoit une loi dure. Les Provinces ſurchargées par ces taxes & par la perte qu'elles faiſoient vis-à-vis de leurs denrées devoient des ſommes conſidérables aux compagnies. A l'abolition de ces compagnies les actionnaires ont ſoldé les comptes & exigé les payemens ; le Comte d'Oyeras a été obligé de prendre des arrangemens qui ont mécontenté les deux partis : cependant les particuliers qui ſurvenoient après les compagnies ont voulu continuer les ventes & les achats ſur le pied des taxes, & qui pis eſt argent comptant. Les habitans du Bréſil ne pouvant pas payer ſe ſont trouvés manquer de tout, & tout eſt tombé en déſordre & en confuſion ; les créanciers les ont perſécutés, les Gouverneurs ont fait des ſottiſes, &

le Miniſtre ſe trouve dans l'embarras de chercher des remèdes à ces maux ; ce qui n'eſt pas facile à trouver.

Le Comte d'Oyeras a porté auſſi un autre coup aux Anglois, en favoriſant le commerce des bleds avec la France, qui y a fait un profit conſidérable en 1766, par la ſage & adroite ordonnance de Mr. le Duc de Choiſeul, pour l'exportation des grains : cette opération a réuſſi pour cette partie : la ſpéculation en étoit bonne, mais en général elle a nui, parce que l'avidité qui nourrit le luxe dévorant qui conſume la France, ſoutenue de l'intrigue, de la faveur & de l'égoïſme, a étouffé ſous les abus ſans nombre les vues étendues du Miniſtère. Le Comte d'Oyeras a trouvé moyen de diminuer à la ville de Lisbonne la dépendance vis-à-vis des Anglois ; mais cette branche de commerce n'eſt que précaire & momentanée, à moins que la marine de France ne devienne aſſez forte pour balancer celle des Anglois.

Cet heureux eſſai lui a donné jour à une tentative qui a fait beaucoup crier, & qui n'a pas auſſi bien réuſſi. Pour affoiblir le crédit des Anglois ſur les bleds, & leur profit immenſe ſur

les vins du Portugal, il a ordonné d'arracher une partie considérable de vignes & d'y semer du grain, cette levée de boucliers a trop découvert son intention, & n'a produit que des plaintes, les particuliers même, qu'on vouloit forcer à un nouveau genre de culture plus pénible, ont crié, se sont trouvés tirannisés, & ont refusé d'obéir: cependant il a été sourd aux clameurs, rigoureux sur l'obéissance, & il a fait observer son édit avec sévérité.

Pour l'intelligence de cette opération, il faut savoir que le Portugal est tout en vignes, excepté quelques petits cantons dans l'Entreminho-y-Douro & le Tra-los-Montes. Les Anglois ont acheté & possédent tous les bons terrains autour d'Oporto, de Lisbonne, de Sétubal & de Faro, dont les vins sont les meilleurs, & sont même renommés; ainsi le sol du Portugal & sa production leur appartiennent. Cet arrangement ruineux pour les Portugais sert cependant si bien leur paresse, qu'ils n'en sentent pas eux-mêmes tout le désavantage; ils préfèrent la culture de la vigne qui ne leur donne presque aucune peine à une cultivation plus laborieuse: le commerce du

Portugal (*) étant uniquement entre les mains des Anglois, & le Portugal manquant abſolument de pâturages & de grains, la dépendance de ce royaume eſt abſolue, parce que l'Angleterre lui fournit toutes les denrées les plus néceſſaires qui lui manquent. Ce ſont là les liens de ſervitude qui retiennent le Portugal dans l'alliance angloiſe, & que le Comte d'Oyeras a eſſayé de briſer, pendant qu'il ne devoit que les limer ſourdement, peu à peu, & en ſe donnant le tems.

Il a cherché encore à attaquer les Anglois par des établiſſemens de manufactures pour des ſoyes, des draps, des cuirs, & par une ſavonerie. Il a fait des ordonnances ſévères pour empêcher l'importation des étoffes étrangeres; mais l'imperfection de ces manufactures, la lenteur de leur progrès, la mauvaiſe qualité & la cherté des denrées qui en ſortent font donner la préférence aux marchandiſes angloiſes & françoiſes, en ſoyeries, en draperies & en tanneries, & l'importation des

(*) Etant d'un ſeul genre, l'objet de ce commerce.

fabriques étrangères ſe ſoutient dans le royaume malgré les édits.

Ce Miniſtre s'eſt efforcé auſſi d'attirer à Lisbonne par des traités le commerce direct du Dannemarck, de la Suède & de la Ruſſie; rien n'eſt plus ſage ni plus utile, parce que plus il y a de peuples qui concourent au commerce de Portugal, plus la diviſion des branches fait ſortir le total de ce commerce des mains des Anglois: mais ce n'eſt faire les choſes qu'à moitié que d'établir ce commerce purement paſſif, & il doit encourager les Portugais à naviguer eux-mêmes dans les mers du nord, aller y chercher les genres qui leur conviennent, & faire un commerce actif. Tout cela eſt une affaire de longue haleine, & dont ce Miniſtre ne verra pas la fin; & il eſt probable malheureuſement pour le Portugal que ſon ſucceſſeur dans le Miniſtère n'aura pas des vues auſſi profondes que ce grand homme.

Comme le Comte d'Oyeras a l'agriculture à cœur, & qu'il la regarde comme la baſe de tout gouvernement, il avoit réſolu pour la remettre en vigueur de faire faire un cadaſtre général pour connoître la valeur des terres & pouvoir combiner avec certitude les

travaux à faire ; mais ce cadaſtre ſe fait mal & lentement, c'eſt une opération fort difficile, & il eſt à craindre que dans un pays auſſi ignorant il ne ſoit fort mal fait. Le Miniſtre a créé une place d'Intendant général d'agriculture en faveur d'un nommé Don Louis Ferrari, transfuge d'Eſpagne, où il étoit commiſſaire des guerres, fort connu à Paris où il a été Agent de la nation eſpagnole ; cet homme n'eſt pas ſans talens, il a de la facilité & de l'adreſſe, il n'eſt cependant pas capable de travailler aſſez en grand pour monter ſolidement cette partie eſſentielle : il a fait des calculs de population & des projets de culture fondés ſur des progreſſions arithmétiques qu'un coup de vent peut détruire. Cependant les terres reſtent en friche, la province entière de l'Alentejo eſt inculte, le Beira & les Algarves ſont déſerts, & le Miniſtre donne dans l'aventure & dans les chimères pour la partie de l'agriculture & de la population.

Les finances du Portugal ont attiré la plus grande attention du Comte d'Oyeras ; il s'eſt réſervé cette partie ſans y attacher aucun titre : les ſentimens ſont variés ſur l'état des finan-

ces du Portugal & des revenus du Roi. On dit assez généralement que le trésor est rempli, que le Portugal est fort riche, & que ses revenus sont considérables; mais il me semble que les finances ne doivent pas être en bon état dans un royaume qui n'a ni agriculture, ni marine, qui vient d'essuyer un tremblement de terre qui a produit des banqueroutes considérables, & de soutenir une guerre qui lui a occasionné de grandes dépenses; dont les colonies, qui sont sa partie essentielle & la source de ses richesses, sont si pauvres, si mal administrées & si vexées, que les peuples trop foulés désertent ou se révoltent; surtout si l'on considère que ce royaume a d'anciennes dettes (*), que ses richesses & surtout son or ont passé jusqu'à présent par les mains des Anglois qui seuls en jouissent: enfin que les diamans qu'il possède en quantité sont une richesse

(*) En 1752 & 1754, il n'y avoit dans le royaume que quinze millions de livres en monnoye d'argent mélée d'alliage. A la fin de 1754, le Roi de Portugal emprunta 400.000 écus; il devoit 50 millions aux Anglois.

morte, & qui n'eſt point de circulation. Le peuple portugais n'a que très peu d'impôts à payer, & cependant il vit dans une miſère affreuſe.

Avant le miniſtère du Comte d'Oyeras, il falloit ajouter à ces vices réels des finances du Portugal celui, plus terrible encore, de leur mauvaiſe adminiſtration; vingt-deux mille écrivains, repartis en une quantité conſidérable de tribunaux, dévoroient les revenus, embrouilloient la comptabilité, engloutiſſoient le tréſor : le Miniſtre, par une ſeule ordonnance du mois d'Octobre 1761, a réduit ce nombre énorme de ſang-ſues à trente deux perſonnes, bien examinées, bien épluchées, & qui ne peuvent faire que peu de tort. Il a réduit à un ordre ſimple la rentrée & la ſortie des fonds du tréſor, en établiſſant des livres de compte journaliers pareils à ceux des banquiers & des négocians; ces livres ſont vérifiés toutes les ſemaines, le Roi arrête les comptes précédens, ſigne ceux qui exiſtent, donne ſes diſpoſitions ſur l'avenir, & on a ſoin de ne point laiſſer de comptes arriérés : la netteté, la préciſion & la ſûreté de ce travail paroîtront incompré-

henſibles, ſurtout dans différens pays de l'Europe, où la finance eſt devenue un art très compliqué, très difficile, un dédale inextricable, pour lequel il n'eſt point de peloton de fil; mais pour convaincre l'incrédulité, qu'on aille en Portugal, qu'on liſe l'ordonnance du Comte d'Oyeras, qu'on en vérifie l'exécution; ce ſeul trait de ce grand homme lui fait autant d'honneur que tout le reſte de ſa conduite: il ſurpaſſe même tout ce que l'on a fait en ce genre.

On varie ſur les revenus du Portugal, que les uns font monter à ſeptante, d'autres à huitante millions de livres; c'eſt ce que je ne ſais pas poſitivement: les mines produiſent annuellement de cinquante à ſoixante millions de livres.

CHAPITRE VI.

La Cour.

LA cour de Portugal eſt fort triſte & fort cérémonieuſe. Le Roi n'a point de repréſentation, il ne voit les Miniſtres étrangers que les jours de baiſemains; il paſſe le reſte du tems dans ſa famille, ou à la chaſſe qu'il aime paſſionnément: ce Prince ne voit & n'agit que par ſon Miniſtre, dans lequel il a placé une confiance à toute épreuve, mais parfaitement méritée. Il eſt ſinguliérement robuſte & infatigable; il eſt rarement acceſſible à Liſbonne, & fort ſérieux. Il paſſe deux mois vers le carême à Salvaterra ſur la rive gauche du Tage, où il eſt le plus magnifique ſouverain de l'Europe; il y traite à ſes dépens tous les étrangers qui y arrivent, & qui ſont connus pour honnêtes gens; il y entretient un bon opéra, des tables & des chevaux de chaſſe pour tout le monde indifféremment: il paſſe auſſi quelque tems à Pinheiro ſur le bord du Sadaon

& à l'abbaye de Maffra; les voyageurs ne trouvent dans ces endroits aucune commodité.

La Reine de Portugal conserve une aversion prodigieuse contre la cour de France, où elle avoit été élevée pour être assise sur ce trône en épousant Louis XV, elle n'a point encore perdu la sensibilité que lui causa son renvoi à la cour d'Espagne; elle est extrêmement attachée au Roi qu'elle accompagne partout; elle aime la chasse autant que lui, & l'excès de ses courses à cheval lui a hâlé singuliérement le teint qu'elle a fort rouge & bazané; elle est fort instruite, elle a de l'esprit & beaucoup de prudence; c'est elle qui par ses négociations a détourné le danger des armes espagnoles en 1762; elle déteste le Comte d'Oyeras, qui la ménage peu, mais elle n'ose parler contre lui. Tous ses favoris ont été victimes de la haine de ce Ministre, qui les a enveloppés dans les punitions qui ont suivi la conjuration contre la personne du Roi; entr'autres le Comte d'Obidos, un des plus puissans seigneurs du Portugal, qui n'étoit mêlé en rien dans la conjuration, a perdu sa liberté bien innocemment pour un bon mot; il y a une tradition populaire sur le

Roi Don Sebaſtien, que les Portugais croyent, ou diſent n'être pas mort, & qu'ils prétendent devoir revenir par mer à Lisbonne pour reprendre ſa couronne (c'eſt leur Meſſie). Un jour que la Reine étoit à la fenêtre avec ſa cour, il s'éleva ſur la mer un trombe d'eau conſidérable, la Reine dit en riant que c'étoit le Roi Don Sebaſtien qui revenoit; le Comte d'Obidos lui répondit, cela ne ſe peut, Madame, Don Sebaſtien eſt ici, c'eſt lui qui règne: deux heures après cette plaiſanterie le Comte fut arrêté, & mis au fond d'un cachot de la tour de St. Julien, où il eſt pour le reſte de la vie du Comte d'Oyeras. Telle eſt la cruelle ſévérité de ce Miniſtre, ſur qui tomboit la plaiſanterie, parce qu'il ſe nomme Sebaſtien Carvalho. Cette avanture me rappelle un mot de Milord Tirawley, qui diſoit, que peut-on faire d'une nation dont une moitié attend le Meſſie, & l'autre attend le Roi Don Sebaſtien, mort depuis deux-cents ans.

La Reine eſt mère de deux Princeſſes, dont l'aînée eſt mariée à l'Infant Don Pedre, Prince dévot, ſombre, & ſilencieux, dont elle a eu le Prince de Beira qui eſt héritier préſomptif de

la couronne; la seconde fille du Roi est une belle personne, bien élevée, remplie de talens: cette jeune Princesse avoit été proposée pour épouser le Roi des Romains, mais la politique & la circonstance de la guerre s'y étoient opposées. Le jeune Empereur étant devenu veuf, cette affaire est encore une fois sur le tapis, & elle le mérite.

Le vieux Prince Emmanuel, oncle du Roi, mort cette année, avoit été un Prince dévot & galant, & il avoit parcouru toute l'Europe en avanturier. Il n'y a point d'autres grands Seigneurs à cette cour que le jeune Duc de Cadaval, c'est un gros homme crapuleux & borné, & le Marquis de Marialva, homme d'esprit, vieux chevalier, singuliérement adroit à tous les exercices du corps, ainsi que ses deux fils. Le père du Duc de Cadaval, prince du sang, étoit fort estimé du tems de Jean V, par son esprit, sa causticité, sa fermeté & son mérite. J'ai vu quelque chose d'assez plaisant dans une bibliothèque, fondée par Jean V, chez les PP. de l'oratoire, c'est un gros infolio intitulé, *ultimas palavras do celebre Duque de Cadaval*, dernières paroles du Duc de Cadaval. Le Roi a plusieurs frères naturels, dont un est Ar-

chevêque de Braga, les autres ſont en priſon depuis l'époque de l'aſſaſſinat. Don Juan de Bragance, Prince du ſang, a pris pour ſa ſûreté le parti de voyager; il eſt Lieutenant Général au ſervice d'Autriche, où il s'eſt diſtingué par ſa valeur, ſon eſprit & ſes talens: ce Prince reparoitra en Portugal après la mort du Miniſtre.

Les deux perſonnages les plus connus dans la partie miniſtériale, & qui pourront entrer en concurrence pour ſuccéder au Comte d'Oyeras, ſont Don Martin de Mello, & Don Joſeph de Sylva Paſſanha; le premier eſt ambaſſadeur en Angleterre, il eſt homme d'eſprit, inſtruit, mais décidé, hazardeux, inhabile ſur beaucoup d'objets, tenant entiérement aux Anglois, & s'appuyant ſur la cour de Londres pour ſes prétentions; il eſt auſſi ſoutenu par le Miniſtre dont il eſt parent: le ſecond eſt un homme ſage & inſtruit, uniquement attaché aux intérêts de ſa nation, animé de la haine commune contre les Anglois, actuellement en diſcrédit & ſans emplois, après avoir été longtems Ambaſſadeur à Naples & à Madrid.

Le reſte de la nobleſſe n'approche pas du Roi, eſt ſans crédit, ſans ar-

gent, ſans pouvoir, ſans honneurs, & rampe devant le Comte d'Oyeras & chez ſa femme; Princes du ſang, particuliers, nobleſſe, peuple, tout le monde ſe réunit pour careſſer cette puiſſante famille & pour la déteſter.

CHAPITRE VII.

Précis de l'hiſtoire du Portugal.

LE royaume de Portugal eſt connu dans l'hiſtoire ancienne ſous le nom de Luſitanie. Ses peuples ont ſoutenu de grandes guerres contre les Romains qu'ils ont ſouvent vaincus, étant conduits par deux fameux Généraux, Viriatus, qui de chef de voleur étoit parvenu au commandement d'une armée & à faire trembler les Romains; & Sertorius, grand Général romain, que des mécontentemens avoient rendu ennemi de la république; les Romains ne purent venir à bout des Luſitaniens qu'en faiſant aſſaſſiner ces deux Généraux.

Lorſque l'Empire offroit de toute part une proye aiſée aux Barbares, les Alains

Alains s'emparèrent du pays situé entre le Minho & le Tage, où ils fondèrent un royaume, qui, après avoir été conquis par les Goths, devint avec eux la proye des Arabes; la capitale de ce royaume étoit Coimbre. Alphonse VI, Roi de Léon & de Castille ayant commencé avec avantage la guerre contre les Maures, engagea plusieurs Chevaliers françois, gascons, italiens, anglois, à venir faire la guerre contre les infidèles; le plus distingué de ces Chevaliers fut Henri de la maison de Bourgogne. Le Roi, pour le fixer dans son pays, lui donna sa fille bâtarde Thérèse, & pour dot la Galice, avec ce qu'il pourroit conquérir du Portugal, avec titre de Comté: ce Prince poussa la guerre avec tant de vigueur qu'il conquit tout le pays jusqu'au Tage. Son fils Alphonse Henriquez ayant vaincu cinq Rois, ou plutôt cinq Gouverneurs Maures dans les campagnes d'Ourique dans l'Alentejo, se fit déclarer Roi, l'an 1135; il prétendit que Jésus-Christ le lui avoit ordonné, & que son crucifix avoit étendu son bras & parlé, c'est ce dont les Castillans ne conviennent pas.

Vingt cinq Rois depuis cette époque ont gouverné le Portugal; je renvoye

à l'hiſtoire de ce royaume ceux qui voudront ſuivre avec préciſion les détails de leurs règnes, & je ne m'arrête qu'à quelques traits frappants & déciſifs, & même je ne fais que les tracer légérement.

Au commencement du quatorzième ſiècle le Roi Denis parvint à chaſſer entiérement les Maures des Algarves, en prenant Faro, leur dernière retraite; ce fut auſſi lui qui ajouta au Portugal le petit pays nommé Riba de Coa, arroſé par la Coa, petite rivière près de laquelle eſt ſitué Almeyda, qui en eſt la capitale. Ce même Roi Denis eut de grands chagrins à eſſuyer de ſon fils, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Alphonſe IV, & qui fut ſurnommé l'Afriquain pour avoir conquis Tanger, Ceuta, Safia, Larrache, Tetuan, Mazagan. Il ne reſte plus aux Portugais que cette mauvaiſe place en Afrique, encore ſont-ils ſur le point de l'abandonner.

Le fils du Roi Alphonſe IV fut Don Pedre I, fameux par la mort de l'infortunée Inès de Caſtro ſa femme & par les cruelles vengeances qu'il exerça. Un des aſſaſſins ſe nommoit *Coelho*, qui en portugais ſignifie un lapin; Don Pedre le fit mettre à la broche

& le fit ſervir à manger à ſes complices. Le Portugal a eu le rare bonheur d'avoir un plus grand nombre de bons que de mauvais Rois. Jean I, que la victoire & l'amour des peuples couronnèrent, quoique bâtard, Alphonſe V & Jean II, ſurnommé le Prince parfait, furent de grands Rois, & firent fleurir le Portugal.

Mais l'époque brillante de ce royaume fut celle des Rois Don Emmanuel & Jean III. Le premier de ces Princes avoit un oncle nommé le Cardinal Don Henri, qui réſidoit à Lagos dans les Algarves; ce Prince, qui étoit riche, engagea par de grandes libéralités deux gentilshommes, nommés Triſtan Vaz & Zarco à tenter des découvertes ſur la partie occidentale de l'Afrique, & c'eſt à l'encouragement qu'il donna à la navigation que l'on doit les fameuſes conquêtes des Portugais. Bientôt Alvaro Cabral & Vaſco de Gama découvrirent l'un le Breſil & l'autre les Indes. Au bout de cinquante ans les Portugais ſe trouvèrent par leur courage maîtres de toutes les côtes de l'Afrique, depuis le Cap Blanc juſqu'à l'iſle de Socotora, & depuis le Cap Guadarfu de tout le tour de l'Aſie, de toute la Mer Rouge, du golphe

d'Ormuz, des deux presqu'isles du Gange, & des isles Moluques. Ils faisoient alors seuls tout le commerce de l'or, des étoffes de soye, des porcelaines, des perles, de l'yvoire, enfin de toutes les denrées des trois parties du monde, connues par eux seuls. Bientôt les puissances européennes devinrent jalouses de leur grandeur.

Une révolution inattendue & terrible changea en un moment la face du Portugal, le plus funeste de tous les événemens précipita les Portugais de leur gloire & les réduisit au plus grand malheur. Don Sebastien, jeune Prince de la plus grande espérance, vif, spirituel, courageux, appliqué, monta sur le trône en 1572, avec le projet de s'illustrer par quelque action éclatante; rempli des idées de chevalerie, il ne méditoit pas moins que de conquérir l'Afrique sur les ennemis de notre religion. Il assembla une armée de vingt mille hommes, composée de toute la haute noblesse & de l'élite des guerriers de son royaume, il se mit à leur tête & passa en Afrique, où il fut vaincu & tué à la bataille d'Alcazarquivir avec la plus grande partie de la noblesse portugaise. Les Portugais, nation crédule, & dont l'histoire est remplie de mer-

veilleux, prétendoient & prétendent encore qu'il n'étoit pas mort dans le combat, parce qu'on n'avoit pas trouvé ſon corps ſur le champ de bataille; cette idée a donné lieu à ce que pluſieurs impoſteurs ſe ſoient donnés pour lui, même longtems après la poſſibilité de ſa vie, ſelon le cours ordinaire de l'exiſtence humaine. Philippe II, Roi d'Eſpagne, le Duc de Bragance, & un bâtard oncle de Don Sebaſtien, furent les compétiteurs qui eurent à ſe diſputer la couronne, qui, après la mort ou la diſparition de Don Sebaſtien, étoit occupée par un vieux Cardinal, nommé Don Henri, qui ne régna que quelques mois. Philippe ſoutint ſes droits par une armée aguerrie, conduite par le fameux Duc d'Albe; en vain les Portugais, excités plutôt par leur haine contre les Caſtillans que par attachement pour le bâtard Don Antonio, firent quelques foibles efforts pour éviter le joug eſpagnol; le déſaſtre de Don Sebaſtien les avoit laiſſés ſans troupes, ſans flotte & ſans argent; aucune puiſſance de l'Europe ne protégeoit leur cauſe, & ils furent vaincus & ſubjugués en deux mois de tems.

L'époque de Don Sebaſtien tire un voile funèbre ſur la nation portugaiſe.

Toutes les familles anciennes ſont interrompues par la mort de leur chef, toute la force nationale eſt abattue par la perte de l'armée, toutes les conquêtes ceſſent, & ſous le règne des trois Rois Caſtillans, nommés les trois Philippes, on ne voit pour cette malheureuſe nation qu'opprobre, rebellions & malheurs. Cette cataſtrophe eſt de 1580, & la captivité du Portugal ou ſon obéiſſance à l'Eſpagne dure ſoixante ans. Les Hollandois profitent de la foibleſſe du Portugal, du peu de ſoutien que lui accorde l'Eſpagne, languiſſante elle-même ſous le règne des trois Philippes; ils s'établiſſent à Olinde & Fernambouc au Bréſil; ils poſſèdent ces colonies trente ans, ils chaſſent les Portugais des iſles Moluques, des iſles de la Sonde, de celle de Ceylan, & ils s'emparent de la ſouveraineté des mers des Indes qu'avoient poſſédée les Portugais pendant les règnes glorieux de Don Emmanuel & de Jean III; ils forment en même tems un établiſſement ſolide au Cap de bonne Eſpérance à la pointe de l'Afrique, & ils les dépouillent pendant ces ſoixante ans de toute leur puiſſance. Il ſemble que ce ſoit préciſément contre les Por-

tugais que les Hollandois se sont acharnés pour se venger des Espagnols.

Le malheur étoit arrivé à son comble. La nation vexée & méprisée paroissoit trop foible pour être ménagée ; la cour de Madrid punissoit les plaintes arrachées par le désespoir, & croyoit le désespoir impuissant, quand enfin la patience des Portugais se lassa. En 1640, une trentaine de gentilshommes, sans communiquer leur projet, sans s'être assuré aucun appui, poignardèrent Vasconcelos qui tiranniſoit le peuple sous une Princesse d'Autriche, gouvernante du royaume pour Philippe IV. Le feu de la rebellion se répandit dans le même moment, & devint universel ; en un mois de tems tous les Espagnols furent chassés, sans même beaucoup d'effusion de sang. Le timide Duc de Bragance fut forcé par sa femme de monter sur le trône mal assuré, sous le nom de Jean IV. Ce Prince foible étoit peu digne de gouverner de braves gens, mais la nation avoit pris son parti : elle soutint contre l'Espagne une guerre de vingt-huit ans avec beaucoup de courage & de succès. La mort de ce Roi, celle du Prince Théodose son fils, que la nation regardoit comme un héros naissant, ni le règne de

l'imbécille Alphonſe VI, ne purent diminuer l'enthouſiaſme des Portugais, ni rendre aux Eſpagnols leur ſupériorité. Les Eſpagnols perdirent quatre grandes batailles en Portugal, & ne furent pas tentés d'y rentrer. Le même eſprit de liberté ſe communiqua dans les colonies portugaiſes ; les Eſpagnols furent chaſſés de Goa & de tous les comptoirs portugais aux Indes, du Congo, des préſides d'Afrique & du Bréſil.

Enfin en 1668, le Roi Charles II fut forcé d'accorder la paix au Roi Don Pedre II, frère & ſucceſſeur du Roi Alphonſe VI, & de le reconnoître pour Roi de Portugal, renonçant à ſes prétentions ſur cette couronne. Le Roi Alphonſe VI étoit un imbécille furieux, il avoit épouſé une Princeſſe du ſang de France, nommée Louïſe d'Orléans, qui, conſeillée par le Comte de Schomberg & ſurtout révoltée par l'inſolence du Comte de Caſtelmelhor, favori de l'imbécille Alphonſe, & maître abſolu du royaume, eut la hardieſſe d'accuſer ſon mari d'impuiſſance & de frénéſie, & de plaider en ſéparation devant les Etats du royaume. Don Pedre, frère du Roi, fut chargé de la régence & de la Reine Louïſe, qui devint groſſe. Alphonſe, dans une ſe-

conde assemblée des Etats, fut déclaré indigne de régner & d'être marié; on le priva du trône, on lui ôta sa femme, & Don Pedre reçut l'une & l'autre: Alphonse fut enfermé; il y avoit de quoi devenir fou s'il ne l'eut pas déja été: le Pape pardonna toutes ces injustices pour de l'argent, & un bel auto-da-fé appaisa la colère de Dieu.

Don Pedre jouit tranquillement de son bonheur, & transmit paisiblement son royaume à Jean V son fils. Le Portugal, depuis la paix de 1668, a repris son ancienne constitution, mais il n'a pas pu reprendre son ancienne vigueur. Ses puissans protecteurs & le changement des circonstances ne lui laissent qu'un rôle subalterne, & ce royaume est devenu dès lors subordonné aux Anglois, dont l'alliance obligée est devenue une chaine étroite, indissoluble, & que le tems n'a fait qu'appesantir.

CHAPITRE VIII.

Anecdotes. Jean V, Joseph I, tremblement de terre, conspiration, guerre de 1762, incendie de la douane, mort de Graveron; révolte du Brésil.

L'Histoire du Portugal conduit jusqu'au règne de Jean V; ainsi je réduirai à quelques traits anecdotiques mes remarques sur ce Roi & sur celui qui règne à présent, en suivant mon plan sans passion & sans flatterie. Jean V, monté sur le trône au commencement du siècle avoit régné avec assez de gloire & beaucoup de bonheur; c'étoit un Prince spirituel, grand dans ses vues, magnifique, galant & fier, il tenoit beaucoup des qualités de Louis XIV, dont il avoit tout le caractère, à l'amour de la guerre près, que Jean V abhorroit: il étoit fort attaché à l'alliance des Anglois, & il n'examinoit pas assez quel empire il laissoit usurper à cette nation avide. Il avoit pris une amitié violente pour Milord Tirawley Ambassadeur d'Angleterre, qui abusoit

de cette facilité pour être le plus insolent des favoris, & pour accabler de mépris & d'injures la nation portugaise. Ce Roi s'étoit fait respecter de ses voisins en montrant de la sagesse & de la fermeté, lorsque dans la guerre qui plaça Don Carlos sur le trône de Naples, il fut menacé par l'Espagne; il avoit alors armé en trois mois de tems une armée de trente-cinq mille hommes, commandée par d'habiles gens, avec une artillerie nombreuse & une marine respectable: cette vigueur lui avoit procuré une paix solide, que le feu de la discorde allumé dans toute l'Europe en 1741 ne vint pas à bout d'entamer. Dans le sein d'une paix florissante il cherchoit une gloire solide & utile; il avoit ajouté des embellissemens au beau palais des Rois, dont il ne reste plus aucun vestige; il avoit bâti une superbe église patriarchale, devenue de même la proye du tremblement de terre; il avoit élevé le superbe couvent de Mafra à quatre lieues de Lisbonne, endroit curieux, où il avoit rassemblé une bibliothèque bien choisie; il avoit fait construire un aqueduc digne des Romains pour la conduite des eaux de Lisbonne (ce monument a été respecté par le tremble-

ment) il faiſoit le bonheur de ſes ſujets, & il en étoit adoré. Mais ce Prince étant tombé ſur la fin de ſa vie dans une dévotion outrée, abandonna le ſoin des affaires à frère Gaſpard ſon confeſſeur, protecteur & parent du jeune Carvalho; il diſſipa la plus grande partie des revenus de l'Etat à doter des chapelles, renter & bâtir des couvens & faire dire des meſſes; ce dernier article ſurtout devint une manie. On étoit forcé de lui cacher bien ſoigneuſement les morts qui arrivoient à Lisbonne, parce que dès qu'il aprenoit qu'un de ſes ſujets étoit mort, fût-il de la lie du peuple, il lui faiſoit dire à ſes dépens au moins cent meſſes ou davantage: les Portugais diſoient, que Jean envoyoit les vivans en enfer, pour tirer les morts du purgatoire: ſa dévotion empira, dégénéra en foibleſſe, & il mourut preſque imbécille.

Le règne de Joſeph I ſembloit deſtiné à préſenter les plus grands dangers & les cataſtrophes les plus ſingulières. Ce Roi, étant monté ſur le trône en 1750, trouva les tréſors vuides, l'Etat chargé de dettes, & les Anglois maîtres du royaume & des colonies. Son Miniſtre Diego de Mendoça n'é-

toit pas assez habile pour remédier aux abus. Carvalho, revenu de l'ambassade de Vienne, gagna la confiance du Roi, culbuta le Ministre, qui fut exilé à Mazagan, & prit sa place ; il passa les deux ou trois premières années de son ministère à lutter contre les cabales, examiner & débrouiller les causes du dérangement des affaires, & essuyer les insolences des nobles qu'il cherchoit à abattre.

L'année 1755, le 1 Novembre, arriva le fameux tremblement de terre qui désola tout le Portugal, renversa dans toutes les villes du royaume un nombre considérable de maisons, & fit périr plus de cinquante mille ames à la même heure. Lisbonne fut la plus maltraitée de toutes les villes, le tremblement y fut affreux, les élémens se réunirent pour accabler les malheureux habitans, la mer & la rivière se débordèrent, la terre s'ouvrit, la flamme dévora les maisons ; c'étoit le jour de la Toussaint à neuf heures du matin, tout le monde étoit à la messe : les églises & les plus gros bâtimens furent ceux qui s'écroulèrent avec le plus de fracas, & presque toutes les personnes conduites dans ces saints aziles, ou par crainte ou par dévotion,

y furent écrasées sous leur chûte. Les vieillards, les enfans & les malades, restèrent étouffés dans leurs lits, ou furent consumés par les flammes, sans secours, parce que le feu des maisons renversées gagna de près en près, & s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagnoit le tremblement. On a vu dans les gazettes la description de cette effrayante catastrophe; les vaisseaux se fracassèrent les uns contre les autres, beaucoup périrent dans le port: cependant au milieu de cette désolation générale la brutalité humaine se déployoit, l'avidité excitoit au crime & au brigandage une foule de matelots, de soldats, de nègres & de scélérats, à qui cet événement ouvroit les prisons; ils se répandirent dans la ville, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons encore subsistantes, pillant, violant, massacrant, commettant les plus grands excès: ce désordre affreux augmentoit encore l'horreur & la crainte. La ville étoit, pour comble de disgrace, menacée de la famine, & la puanteur des corps morts, des matières brulées, du souffre, corrompoit l'air & faisoit craindre la peste.

Le Comte d'Oyeras seul ne perdit

pas courage dans cette désolation générale, où chacun trembloit, où la crainte de l'avenir étouffoit les plaintes sur les maux présens; ce Ministre ne prenant aucun repos, n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau, *qu'un carosse*, se porta par-tout, encouragea, consola les malheureux habitans; il fit en huit jours plus de deux-cent-trente ordonnances pour les différentes précautions à prendre: on a rassemblé ces ordonnances en un gros livre intitulé, *Providencias sobre os terre motos* (*). Il fit éteindre le feu, il fit bruler dans de la chaux vive, ou enterrer en haute mer tous les cadavres que l'on put déterrer, il fit ouvrir des chemins au travers des ruines, il rendit le courage à la garnison, il fit faire des exécutions militaires contre les bandits qui infestoient la ville, & il fit venir des provinces & par mer des subsistances; il arrêta par son exemple & sa fermeté

(*) Une entr'autres ordonnoit une neuvaine à St. François de Borgia Jésuite, qui est le patron des tremblemens de terre; ce n'étoit pas le Saint auquel eut plus de foi le Comte d'Oyeras, mais il se prêtoit aux idées du peuple qu'il vouloit rassurer.

le peuple qui vouloit aller s'établir ailleurs & abandonner un terrain si malheureux, déja dévasté plusieurs fois par cet affreux fléau. Cependant malgré tous les soins du Comte d'Oyeras, qui fut alors le *dieu tutelaire* & le sauveur de Lisbonne; outre la perte des personnes, des effets & des meubles, il se perdit en marchandises ou en argent, ou par les banqueroutes, qui suivirent nécessairement cette catastrophe, plus de cent cinquante millions de livres, reparties entre les différentes familles commerçantes & les nations correspondantes; & le commerce fut ruiné: il ne resta pas pierre sur pierre du magnifique palais des Rois de Portugal. Des richesses immenses y devinrent la proye des flammes, ainsi que dans l'église patriarchale, ou furent ensevelies sous les ruines. La cour tremblante n'eut pendant huit jours pour azile que des berlines, & le jardin de Belem, petite maison de campagne à une lieue de la ville; le Roi & sa famille, montrant beaucoup de résignation & de charité pour le malheureux peuple, s'employerent de tout leur pouvoir à son soulagement, & lui donnèrent l'exemple de la fermeté & de la grandeur d'ame.

La récompenſe de Carvalho après cette glorieuſe conduite dans un ſi funeſte événement, fut de gagner la confiance entière du Roi d'une manière irrévocable; c'étoit une juſtice que ce Prince lui rendoit, mais qui porta à ſon comble la jalouſie & la rage des nombreux ennemis de cet habile homme: muni de la puiſſance ſouveraine, il commença à frapper les grands coups, il attaqua à la fois le corps de la marine, le commerce, les finances, le clergé, la nobleſſe & les Jéſuites: ces derniers ſur-tout furent les premiers en butte à ſes traits, & la conquête du Paraguay fut décidée & arrangée avec la cour de Madrid. Les grands irrités & effrayés reconnoiſſoient leur impuiſſance, ils n'eurent pas l'audace d'attaquer directement cet homme ſupérieur, dont à peine ils oſoient ſoutenir les regards. La vengeance eſt l'élément des Portugais, ils aiment à la conduire ſans péril, & ils ne trouvent pas de crime dans l'aſſaſſinat, parce que ce moyen (comme dit Molière) eſt le plus ſûr.

Une horrible conſpiration s'ourdit avec le plus grand ſecret (*); les plus

(*) Une partie des détails de la conju-

grands de l'Etat y entrèrent. Le Duc d'Aveiro, de la maiſon de Maſcarenhas, qui en étoit le chef, étoit allié à la famille Royale, *Mordomo-mor* (grand maître de la maiſon du Roi) & le plus puiſſant ſeigneur du Portugal: c'étoit un petit homme, laid, borné, vain, entêté, dérangé dans ſes affaires, capable de tous les crimes, bas & rampant vis-à-vis du Miniſtre qu'il déteſtoit, haï & mépriſé généralement. Cet homme fut aiſément excité & conduit au crime par la Marquiſe de Tavora, l'ame de la conjuration; cette femme, une des plus belles de l'Europe, remplie de grandes paſſions & d'un génie ſupérieur, capable de tout en bien & en mal, étoit redoutée à la cour par ſa violence, ſa hauteur, ſes plaiſanteries dures & ſes emportemens, ennemie déclarée de Carvalho, elle ne par-

---

ration & de l'expulſion des Jéſuites du Paraguay eſt tirée d'un mémoire ſur ces deux événemens, fait pour la cour de France, par Mr. Favier, ancien négociateur, connu dans toute l'Europe par l'étendue de ſes lumières & de ſes connoiſſances, qui a fort peu de rivaux dans la partie ſublime de la politique, & par conſéquent beaucoup d'envieux.

loit de lui que dans des termes injurieux, elle ne ménageoit pas plus le Roi, dont toute la conduite étoit publiquement l'objet de ſes ſatires inſultantes; ennemie de la Reine & des Princeſſes, elle les traitoit à égalité; mais cette terrible femme avoit un grand nombre de clients, des vaſſaux puiſſans & de grands biens. Sa magnificence, ſa profuſion, ſa bonne mine, lui attiroient l'affection du peuple qu'elle ménageoit adroitement; alliant au crime & à l'orgueil une haute dévotion; elle étoit dirigée par un vieux Jéſuite, nommé Malagrida, viſionaire, fanatique, & qui ſe croyoit inſpiré: ſon mari, Général de la cavalerie, ſes deux enfans, ſon gendre le Comte d'Atouguia, & ſa belle fille la Marquiſe de Tavora, étoient pareillement dirigés par les Pères de la compagnie, & ne ſe conduiſoient que par la volonté de cette femme impérieuſe. On a cherché en Portugal à diſculper les conjurés d'en avoir voulu au Roi, ils ne prétendoient, dit-on, aſſaſſiner que Carvalho; cette excuſe eſt fondée ſur ce que c'eſt dans la calèche de Carvalho que par hazard le Roi avoit été aſſaſſiné, & les caroſſes du Roi avoient paſſé avant, vuides à la vérité, dans le poſte

que les conjurés avoient choisi, sans qu'ils les eussent attaqués : cette décharge peut avoir quelque croyance ; il est certain que le profond mistère dans lequel a été ensevelie la procédure laisse la liberté aux conjectures de toute espèce.

La conspiration fut conduite en même tems avec beaucoup de secret & d'imprudence. Le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora, ses deux fils, le Comte d'Atouguia, des Almeidas & des Sousas, furent les noms respectables qui parurent à la tête de plus de deux cent cinquante personnes des deux sexes qui furent complices, sans que le secret transpirât ; cependant le Duc d'Aveiro, tantôt fier, tantôt rampant, se rendit suspect par des propos indiscrets & des menaces : l'amour fut aussi un des moteurs de cette cruelle scène. La jeune Marquise de Tavora avoit avec le Roi une intrigue que toute sa famille regardoit comme un affront ; (c'est ce qui agrave l'accusation faite contre les conjurés d'en avoir voulu directement à la personne du Roi) on se servit de l'occasion des visites mistérieuses qu'il faisoit tous les jours à cette Dame.

Le jour destiné à l'exécution de cet

affreux complot, les conjurés au nombre de plus de cent-cinquante se divisent par pelotons sur le chemin du Roi; ce Prince n'étoit accompagné que d'un valet de chambre dans une calèche traînée par deux mules avec un seul postillon. Les premiers conjurés le laissèrent passer, & ce ne fut que lorsqu'il se trouva bien au milieu de la troupe, qu'il partit une quarantaine de coups de mousquet qui firent plusieurs grands trous à la calèche, & atteignirent le Roi à trois endroits; mais la blessure la plus considérable fut à l'épaule: le valet de chambre nommé Texeira eut la présence d'esprit & le courage de faire couler ce Prince sous lui, & de s'asseoir dessus, se sacrifiant généreusement pour son maître & le couvrant de son corps. Cependant le postillon aussi brave & aussi fidèle que Texeira, au lieu de suivre le chemin, ou de retourner en arrière, monta avec beaucoup d'adresse, à toute bride, une côte, malgré plusieurs autres coups de fusil, coupa à travers champs, & revint au palais de Belem par des chemins détournés: ces deux hommes à qui le Roi doit la vie ont été bien récompensés.

Le Roi, en arrivant au palais, se cou-

vrit du manteau d'un de ſes gardes, & fit appeller ſur le champ Carvalho, qu'il attendit avec patience à la porte même du palais, ſans vouloir ſe faire panſer, & ſans donner le moindre ſigne de douleur ou de crainte. L'inaltérable Miniſtre ne s'éfraya pas davantage à cette nouvelle, il défendit auſſitôt à Texeira, au poſtillon & aux gardes de parler; & il recommanda à ſon maître le ſilence & la diſſimulation; cependant malgré ces précautions la nouvelle ſe répand, peut être par les conjurés mêmes: le peuple de Lisbonne conſterné accourt à Belem, la nobleſſe ſe rend au palais. Le Duc d'Aveiro paroit le plus empreſſé de tous & le plus inquiet, il s'offre à ſe mettre à la tête de la cavalerie & à courir après les aſſaſſins; Carvalho le raſſure, lui fait de fauſſes confidences, & d'un air de miſtère lui recommande le ſilence & la diſſimulation: cependant il le ſoupçonnoit déja; il connoiſſoit ſa haine, ſon génie turbulent & capable de tout. Le Roi fait raſſurer le peuple par les grands, il paroit lui-même à une fenêtre, il déclare que le bruit de ſon aſſaſſinat eſt faux, que ſa calèche a verſé, & qu'il s'eſt bleſſé légérement; ce Prince prend ſur lui, s'éforce, reprend ſes exerci-

ces ordinaires, avant même d'être guéri, & bientôt la confiance se répand dans la ville; les conjurés même, rassurés par l'apparence, ne prennent aucune précaution, & restent tranquiles. Un seul, nommé Polycarpe, domestique des Tavora, ne se fiant pas à cette mistérieuse inaction, s'enfuit, & sort du royaume.

Cependant Carvalho recherche en silence & secrétement les auteurs de la conjuration; un hazard les lui découvre. Un valet avoit une intrigue & des rendez-vous dans le jardin de Tavora avec une suivante de la maison; un soir qu'il attendoit sa maîtresse, les conjurés s'assemblent dans le jardin, fort près de lui, parlent du passé, & ourdissent une nouvelle trame; le valet tremblant d'être découvert entend tout, se sauve, & le rapporte au Ministre: d'autres perquisitions confirment les soupçons, & fournissent des preuves. Plus Carvalho trouve Aveiro & Tavora coupables, plus il les flatte & les caresse. Le premier par crainte, & peut-être par le conseil de ses complices, plus prudens que lui, demande la permission de passer un mois dans ses états, sous prétexte de santé, Carvalho se charge de lui faire accorder

un congé de trois mois; le ſecond avoit ſollicité précédemment une commanderie, le Miniſtre lui annonce cette grace de la part du Roi: on ne parle plus abſolument de cette affaire, que le Roi & ſon Miniſtre viennent à bout de faire oublier au peuple.

Cependant ſix mois après, Carvalho propoſe le mariage de ſa fille avec le Comte de Sampayo, ſeigneur d'une grande famille; le Roi ſigne le contrat de mariage, & ſe charge des frais de la nôce; tous les grands y ſont invités: Aveiro revient promtement de ſes états pour y aſſiſter. Dix bataillons & autant d'eſcadrons arrivent ſecrétement le même ſoir à la même heure dans la capitale. Il y avoit deux bals qui occupoient toute la ville, & ſurtout la nobleſſe, l'un à Belem chez le Miniſtre, l'autre au *Lang Room*, maiſon publique appartenante aux négocians étrangers, qui donnoient ce bal à l'honneur du mariage; à la même heure tous les conjurés ſont arrêtés, leurs palais inveſtis & ſaiſis: le procès déja tout fait & inſtruit, & huit jours après dix des principaux ſont exécutés devant la place du palais de Belem. Le Duc d'Aveiro eſt écartelé; le Marquis de Tavora, ſes deux fils, ſa femme, le

le Comte d'Atouguia ſon gendre, ſont décapités, & quatre complices ſubalternes ſont brulés vifs. Aveiro mourut comme un lâche; les autres ſupportèrent les tourmens avec fermeté; cependant les deux criminels qui montrèrent le plus de conſtance ſont une femme (la vieille Marquiſe) & un enfant de dix-neuf ans, (Joſe Maria ſon ſecond fils) celui-ci avoit ſouffert les plus cruelles tortures ſans rien avouer, à la fin on fut obligé de faire paroître ſon père, qui lui dit que c'étoit ſe faire tourmenter inutilement, puiſqu'il avoit tout confeſſé, ainſi que les autres complices; à quoi le fils ne répondit que ces mots: *vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter.* Pour la vieille Marquiſe elle n'eut pas la queſtion par égard pour ſon ſexe, mais elle reçut ſa ſentence & vit les préparatifs de ſon ſupplice avec une indifférence qui auroit fait honneur à une meilleure cauſe. Elle avoit adopté la coutume de déjeuner à l'angloiſe; après la lecture de ſon arrêt, elle ſe fit habiller par ſes femmes à l'ordinaire, elle demanda ſon déjeûner; le Confeſſeur qui étoit auprès d'elle lui repréſenta qu'elle avoit autre choſe à faire, elle répondit, *il y a du tems pour tout.* Elle déjeûna tran-

quillement, & fit déjeûner ſes femmes avec elle ; lorſqu'il fallut monter ſur l'échaffaud, on voulut l'aider, elle dit ; *je monterai toute ſeule, je n'ai pas eu la torture comme les autres.* En effet elle monta fort vite & avec un viſage ſerein ; le Marquis de Tavora, beaucoup plus foible qu'elle, lui faiſant alors des reproches d'avoir précipité ſa famille dans le malheur, elle lui répondit, *hé bien, ſupportez-le comme moi, & ne me le reprochez pas.* Elle ſe banda les yeux elle-même, dit au boureau de ſe dépêcher, abrégea l'entretien du Confeſſeur, & donna avec ſon mouchoir le ſignal de frapper. La jeune Marquiſe de Tavora fut reléguée dans un couvent, ainſi que la jeune Comteſſe d'Atouguia, qui a été miſe depuis à l'inquiſition comme viſionaire. La plus grande partie des nobles furent enlevés & renfermés dans des cachots, & quelques-uns s'échappèrent ; de ce nombre furent les Almeyda & les Souſa ; un entr'autres réfugié en Hollande, & rappellé d'une manière raſſurante par le Roi, Mr. Carvalho, répondit, qu'il avoit conſulté les chirurgiens, qui l'avoient aſſuré *qu'il ne pouvoit pas vivre ſans tête.* Quant aux Jéſuites, ils furent chaſſés entié-

rement de tous les états du Roi de Portugal, comme complices de cette affreuſe conjuration, mais ſans procédures ni preuves : il n'en reſta que vingt-deux vieillards décrépits, qu'on renferma dans la *quinta* du Duc d'Aveiro, & de huit priſonniers dont les plus criminels, Malagrida Italien, Alexandre Irlandois, Matos Portugais, ont été exécutés ſecrétement dans les priſons, après avoir été d'abord annoncés comme chefs de cette trame. On croit que la querelle du Nonce & l'eſpèce de ſchiſme qu'elle occaſionna empêchèrent la publicité de leur punition.

On accuſe le Miniſtre d'avoir ſervi ſes vengeances particulières; mais ce crime méritoit les plus affreux châtimens, & d'ailleurs il étoit de la bonne politique d'abaiſſer une nobleſſe inſolente qui inſultoit le Roi, & tirannisoit le peuple. La conſternation & la méfiance tourmentent depuis ce tems les malheureux Portugais; chacun voit le glaive ſuſpendu ſur ſa tête, on craint les délateurs & les eſpions : des enlévemens perpétuels prouvent que la perſécution n'eſt pas encore finie, & depuis ce tems les habitans de Lisbonne n'ont pas eu un jour ſerein, n'ont pas goûté un moment de joye pure. Le

crime eſt paſſé, mais la punition eſt permanente. Le Miniſtre ſûr d'être haï, pour avoir peut-être pouſſé trop loin la rigueur, ne voit de ſûreté que dans la durée de la conſternation générale; cette cruelle néceſſité l'a rendu peu exact ſur les formes juridiques & très violent ſur les punitions, qu'il pouſſe toujours à l'extrême : ſa puiſſance eſt cimentée avec le ſang le plus noble du Portugal, & le titre de Comte d'Oyeras que le Roi lui a accordé en récompenſe de ſa fermeté, eſt ſcellé de ce même ſang & acheté par bien des têtes.

Ces deux événemens funeſtes arrivés coup ſur coup avoient occupé toute l'attention du Miniſtre, avoient ſuſpendu toutes les autres parties de l'état, dont ils épuiſoient les forces. La guerre étant allumée dans toute l'Europe, les Portugais qui n'y avoient aucun intérêt commençoient à ſe remettre & à retirer quelqu'avantage de la paix qu'ils conſervoient, mais leur neutralité n'étoit pas exacte : ils étoient regardés comme fort attachés aux Anglois, ils triomphoient de leurs victoires, ils les recevoient avec joye dans leurs ports, ils profitoient de leurs priſes, ils étoient regardés non comme les alliés, mais comme les ſujets de l'Angleterre. On

en étoit si persuadé en Europe que l'Espagne se détermina à attaquer le Portugal, jugeant que c'étoit attaquer les Anglois vivement & leur faire une diversion dangereuse que de porter la guerre chez ces alliés soumis; on regardoit Lisbonne & Oporto comme un des foyers du commerce anglois. Il est certain que le succès de cette guerre devoit avoir une influence considérable dans les négociations de la paix; c'étoit pour l'accélerer que l'Espagne se déterminoit à rompre la neutralité. Il n'est pas douteux que si le Portugal eut été conquis, les articles eussent été plus avantageux; mais la démarche de l'Espagne étoit de celles que le succès seul peut justifier. Cette puissance avoit un très grand intérêt à la guerre, celui d'empêcher les Anglois de s'agrandir trop en Amérique, & de ruiner tout-à-fait la marine françoise, mais cet intérêt ne lui fournissoit pas des motifs valables pour sortir de la neutralité: elle pouvoit être partiale, favoriser les François, leur ouvrir ses ports, leur donner de l'argent, mais il n'y avoit point de raison juste pour faire la guerre aux Anglois. Les pirateries de quelques corsaires désavoués par la Cour de Londres, la visite rigoureuse,

mais légitime, des vaisseaux Espagnols qui portoient des munitions aux François, n'étoient pas des prétextes suffisans : les Hollandois, les Génois, les Vénitiens, toutes les nations commerçantes essuyoient les mêmes avanies qu'entraine la guerre, sans se croire autorisées à prendre les armes pour les empêcher ; tout cela d'ailleurs ne regardoit pas le Portugal, mais enfin la guerre fut décidée & déclarée en 1762.

Les Portugais s'attendoient si peu à cette rupture, ils y étoient si peu préparés, que l'état militaire de ce royaume étoit fort mal monté. Le Ministre, naturellement ennemi des gens de guerre, ne connoissant rien à cette partie, comptant sur une longue paix & sur sa politique, il l'avoit totalement négligée, en avoit employé les fonds à d'autres objets, & n'avoit pas même pensé à remplacer la plûpart des emplois vacans par les suites de la catastrophe précédente.

L'état de l'armée Portugaise montoit sur l'almanach à dix-sept mille hommes dont deux mille quatre cent de cavalerie, mais il n'en existoit pas réellement la moitié. Lorsque le Comte de la Lippe, Prince Souverain d'Allemagne, que les Anglois indiquèrent pour comman-

der les armées du Portugal, voulut à ſon arrivée raſſembler un corps de troupes pour faire face, il ne put mettre enſemble, à ſon premier camp de Villa Vicioſa, que cinq mille hommes, la plûpart ſans uniformes & ſans armes; Elvas, Almeyda & quelques autres places occupoient le reſte : il n'y avoit ni artillerie, ni munitions, ni hôpitaux, ni fourages, ni Ingénieurs, ni Officiers, ni cartes, ni chariots.

Don Martin de Mello eut recours, de la part du Roi de Portugal, à la Cour de Londres, qui fit embarquer ſix mille hommes, dont deux mille Irlandois de nouvelle levée, auſſi incapables de défendre le Portugal que les Portugais mêmes, & qui arrivèrent à moitié campagne. Milord Tirawley, qui commanda ce ſecours, étoit un mauvais Officier & un homme violent, plus propre à ruiner les affaires qu'à y porter remède : c'étoit le même qui, étant Ambaſſadeur en Portugal, avoit joui ſi inſolemment de ſa faveur auprès de Jean V : il reprit ſes hauteurs & ſes mépris, & il eut avec le Comte d'Oyeras des ſcènes violentes ; ce Miniſtre vint à bout de le faire rappeller. Loudhon qui lui ſuccéda, Townshend qui remplaça Loudhon, Crafft qui fut le

dernier, se firent également haïr par leur orgueil, campèrent séparément, & tinrent toujours tête au Comte de la Lippe dont ils ne voulurent jamais recevoir les ordres, & enfin ils poussèrent si loin leur mépris contre les Portugais, que ceux-ci perdant patience se soulevèrent par-tout contre ces alliés cruels & insolens, & en massacrèrent plus de la moitié; il en périt plus de quatorze cent dans une révolte à Santarem: il n'y eut pas d'excès auxquels ne se portassent ces troupes indisciplinées, pires que les ennemis. Les Irlandois sur-tout étoient si déréglés, si lâches & si scélérats, qu'en arrivant en Angleterre ceux qui avoient échappé à la vengeance portugaise furent cassés & punis.

On ne tira pas plus de services de deux régimens prétendus Suisses, que leva le Roi de Portugal, dont un Colonel fut pendu en éfigie, un autre mourut en prison, & que l'on refondit en un régiment de grenadiers, dont je parlerai ensuite.

Le Comte de la Lippe eut aussi les mêmes difficultés avec le Ministre, qui se fioit plus avec raison aux négociations qu'au sort des armes, qui l'arrêtoit sur toutes ses entreprises, le bar-

roit en tout, repouſſoit la fierté allemande par la morgue portugaiſe. Les Généraux Portugais, jaloux des honneurs que le Roi rendoit à cet étranger, étoient ſes plus grands ennemis. Le Comte de la Lippe eſt un Prince rempli de talens militaires ; il a ſur-tout des connoiſſances étendues ſur le génie & l'artillerie, qu'il avoit commandée en Weſtphalie, pendant ſix ans, dans l'armée des alliés : il eſt hautain, préſomptueux, vif, hazardeux, & il donne beaucoup à l'avanture : il fut obligé en Portugal de plier ſon caractère vis-à-vis des contrarietés, & il fit un apprentiſſage de patience. Quoiqu'il n'ait point eu dans cette campagne occaſion de ſe ſignaler, il fit bonne contenance & ſe conduiſit en habile homme.

Voila quel étoit l'état intérieur du Portugal lors de l'entrée des Eſpagnols : auſſi le Comte d'Oyeras ne comptoit-il point ſur les moyens militaires pour ſa défenſe ; il eut recours à la politique. Il engagea la Reine à ſupplier ſa mère, la Reine Douairière d'Eſpagne, d'écarter l'orage qui alloit écraſer le Portugal ; il répandit de l'argent à propos, il entama des négociations adroites, & par ces armes plus puiſſantes

que celles des guerriers Eſpagnols, il ſut faire échouer leurs entrepriſes.

Cependant la Cour d'Eſpagne fit marcher quarante mille hommes ſur le Portugal: par l'état de la défenſe on peut juger de la facilité de l'attaque & de la conquête: mais contre toute apparence cette armée ne fit rien que nuire à l'Eſpagne même, & la ruiner en hommes, en chevaux, en beſtiaux, en grains & ſur-tout en argent. Le Marquis de Sarria Colonel des Gardes Eſpagnoles, vieux, dévot, & ſans talens, fut chargé du commandement de cette armée: outre le peu de capacité & de vigueur de ce Général ſeptuagénaire, des perſonnes de la plus grande conſidération, qui avoient néceſſairement le plus d'influence dans les affaires du tems, qui même les décidoient, barrèrent toutes les opérations. Le Miniſtre de la guerre étoit Irlandois, toute l'Europe porta contre lui des ſoupçons de partialité pour ſes nationaux, chez leſquels il avoit paſſé ſa vie en ambaſſade, auxquels il avoit obligation de ſon élévation ſous le règne de Ferdinand: quoiqu'il en ſoit, le ſalut du Portugal coute à l'Eſpagne ſa gloire, une armée & ſes tréſors.

L'ignorance prodigieuſe des Géné-

raux Eſpagnols ; l'indiſcipline des troupes, le peu de ſoin pour les fourages & les munitions de toute eſpèce aidèrent encore au ſalut du Portugal. On entra dans le pays ſans avoir fait un plan de campagne fixe ; le premier camp fut à Zamora le 21 Avril 1762. On s'approcha de la frontière ſans connoitre le pays, ſans avoir ni cartes, ni guides, ni eſpions ; une partie de l'armée ſe porta ſur Miranda qui ſauta en l'air par un accident. Cette conquête détermina à entrer par le côté du Tra-los-Montes, mais alors on apprit qu'on avoit une rivière à paſſer ; il n'y avoit point à l'armée de pontons, point de ponts ni de bâteaux pour en faire ; on perdit du tems à les conſtruire. Le 4 May le Général étant à Alcaniſas dit publiquement : *no puedo ſaber a donde eſtan eſtos avechuchos :* je ne peux ſavoir où ſont ces inſectes ; il étoit bien inſtruit, & la plaiſanterie étoit bonne. Bragance, Outeïro & Chavès n'ayant aucun ſoldat, ſe rendirent ſans coup férir à l'approche de l'armée.

Le Général oſa le 21 May faire un détachement ſur Moncorvo, pendant qu'Orelly, commandant les troupes légères, partit de Chavès pour aller conquérir Oporto, ce qu'il ſe garda ce-

pendant bien de faire; il fut arrêté entre Villa Real & Villa Pouca par trois ou quatre cent payſans qui chaſſèrent ſon détachement fort de trois mille hommes, & le repouſſèrent juſqu'à Chavès: il ne dut cette défaite qu'à l'air d'irréſolution & de crainte qu'il montra, & qui fut toujours le principe des tâtonnemens & de la conduite timide de tous les commandans détachés de l'armée Eſpagnole.

Le ſoir de la Pentecôte il y eut une allarme dans le camp, le Général fit remener ſon artillerie ſur les derrières pour ne pas l'expoſer; méthode nouvelle de ſe priver du ſecours de ſon canon, lorſqu'une armée craint d'être attaquée par l'ennemi, de peur qu'il ne lui ſoit enlevé.

Le 21 Juin un Officier nommé Alvarez attaqua le village de Freixel, le pilla & y mit le feu. Trois cent payſans qui y étoient renfermés & qui firent quelque réſiſtance furent convertis, dans les gazettes de Madrid, en ſix mille hommes, & le Général témoigna à cet Officier la ſatisfaction du Roi, ſur ce qu'avec deux cents hommes il en avoit battu ſix mille.

Après une ſi brillante expédition, l'armée reprit le chemin de Zamora,

& on ſe détermina au ſiège d'Almeyda. Le 4 Aouſt la place fut inveſtie. Le 15 la tranchée s'ouvrit enfin ſans difficulté, car les ennemis ne tirèrent pendant tout le ſiège que quatre ou cinq coups de canons, encore les Officiers Anglois qui les avoient tirés eux-mêmes paſſèrent pour des téméraires. Le 25 la place ſe rendit, quoiqu'il n'y eut pas de brêche, & que la premiere parallele de la tranchée ne fut pas encore perfectionnée. Les batteries des aſſiégeans tiroient à plus de trois cent toiſes; il n'y a pas eu un homme bleſſé de coups de fuſil pendant ce ſiège, qui n'a couté qu'un palefrenier, un travailleur & quatre chevaux. On trouva dans la place quatre-vingt-ſeize pièces de canon de tout calibre, toute ſorte de munitions de guerre & de bouche, & trois mille ſix cent Portugais de garniſon, tous intacts & bien portans. Almeyda étoit une aſſez bonne place, & pouvoit arrêter un mois les Eſpagnols, mais le Gouverneur avoit quatre-vingt-un ans; il avoit été Capitaine de cavalerie dans la guerre de la ſucceſſion; c'étoit un fanfaron. Un Ingénieur habile, nommé Miron, qui s'étoit jetté dans la place, vouloit la mettre en état de défenſe, le Gou-

verneur lui ayant refusé l'argent nécessaire pour les travaux, une douzaine d'Officiers Anglois & Ecossois, qui étoient à la tête des régimens de la garnison, bourfillèrent, & firent entr'eux une somme de vingt mille livres. Alors sur ce que Miron vouloit faire travailler & parloit trop hautement, le Gouverneur le fit mettre aux fers, & l'envoya avec son procès fait à Lisbonne; ce fut là son unique acte de fermeté. S'étant privé de son Ingénieur, il se retira dans sa chambre où il passa tout le tems du siége à réciter son chapelet. Lorsque les Officiers Anglois voulurent engager la garnison Portugaise, officiers & soldats, à garnir les ouvrages extérieurs, ils se révoltèrent & n'obéirent pas; il n'y eut pas un homme dans le chemin couvert ni sur les courtines pendant tout le siége: aussi jamais place n'a été prise avec autant de facilité, & si les Espagnols eussent imaginé ce qui se passoit au dedans, ils ne se seroient pas donné la peine d'ouvrir la tranchée.

Après le siége on fut plus embaraſſé qu'avant pour savoir où aller & que faire; on avoit calculé que le siége occuperoit toute la campagne, & on n'a-

voit pas fait de projet ultérieur: d'ailleurs la guerre ſe faiſoit par couriers, & la Cour décidoit les opérations & les dictoit mot à mot de cent lieues. La Cour mécontente du vieux Sarria lui ſubſtitua le Comte d'Aranda: ce nouveau Général ſe porta ſur Villa Velha ſur les bords du Tage. Cependant les Portugais encouragés par l'indéciſion des Eſpagnols, fortifiés du ſecours des Anglois, animés par le Comte de la Lippe, oſoient déja ſe montrer en campagne; ils étoient campés au nombre de douze mille hommes à Abrantes & Punhete, & un petit camp de volontaires Portugais, commandés par un brave Ecoſſois nommé Hamilton, renforcé de deux bataillons Anglois & de quelques compagnies de grenadiers, étoit poſté ſur la rive gauche du Tage vis-à-vis Villa Velha, dont trois cent Portugais occupoient le château. Alvarez avoit pris ce château ſans péril, parce que la garniſon ſe rendit aux premiers coups de fuſil: il y eut un grenadier Eſpagnol bleſſé au talon, & la perte des Portugais fut encore moins conſidérable.

Pendant la marche ſur Villa Velha le Comte de la Lippe avoit envoyé le

Colonel Burgoyn avec ſes dragons Anglois & ſix compagnies de grenadiers, dont quatre Portugaiſes, pour faire une expédition ſur Valença d'Alcantara, dont ce Colonel s'étoit emparé ſans réſiſtance & qu'il avoit pillé. Valença eſt entourée de murailles ſéches ; elle avoit une garniſon de mille ou douze cents hommes de milice ſous les ordres d'un Brigadier.

Cependant cette avanie avoit été bientôt oubliée par les Eſpagnols. Le glorieux ſuccès de la priſe du château de Villa Velha avoit enflé l'orgueil & augmenté la confiance du détachement d'Alvarez ; le mépris de l'ennemi occaſionoit du relâchement ; on ne faiſoit plus la garde avec exactitude ; on ne veilloit pas ſur la rivière ; on s'abandonnoit à la ſécurité. Hamilton s'aperçut de cette négligence ; il paſſa une nuit la rivière à gué avec trois cents hommes, la moitié Anglois, ſurprit le camp d'Alvarez fort de deux mille hommes, l'élite de l'armée ; encloua les ſix pièces de canon qui y étoient, & repaſſa le Tage ſans perte, laiſſant derrière lui le déſordre & la confuſion : un Brigadier Eſpagnol nommé Alvarado envoya redemander aux ennemis un pot de cham-

bre d'argent, dont ſa femme lui avoit fait préſent.

Voila quels furent les événemens de cette campagne qui finit avec le mois de Septembre. L'armée Eſpagnole ſe retira ſur Alcantara; on crut cependant devoir encore tenter une expédition ſur Campo Mayor, mais elle manqua, parce que ce détachement arriva pour ſurprendre cette place en plein midi: cependant l'armée Eſpagnole ſe trouva réduite à vingt-cinq mille hommes à ſa rentrée ſur la frontière, & jamais troupes ne ſouffrirent tant, ne furent plus délabrées, & n'eurent une plus affreuſe campagne: les malades & les traineurs furent preſque tous maſſacrés par les payſans devenus féroces par les crimes & la maraude de l'armée Eſpagnole, & enhardie par la timidité de ſes Généraux.

L'Eſpagne eut des ſuccès plus heureux en Amérique contre les Portugais: Cevallos, Gouverneur de Buenos-Ayres, s'empara de la colonie du St. Sacrement & de l'iſle St. Gabriel, que les Portugais défendirent fort mal, & qu'ils s'éforcèrent inutilement de reprendre, mais ce petit avantage ne balança pas un moment les pertes de la campagne

de Portugal, qui couvrit l'Eſpagne de honte, & qui l'épuiſa au point de reſter tranquille juſqu'à la paix.

Le Comte de la Lippe employa 1763 & une partie de 1764 à former un corps de troupes reſpectables en Portugal, & il fut récompenſé d'une façon honorable & décente par le Roi, de qui il refuſa avec une fierté déſintéreſſée toute ſolde ou payement.

Le Comte d'Oyeras fut encore dans cette occaſion le ſauveur du royaume par ſes négociations, mais il n'en eſt pas moins blamable d'avoir négligé le militaire, & il a repris le même train depuis la paix; il ignore ſans doute qu'il n'y a pas de bonne politique ſans force, & que les armes doivent être l'appui des négociations, la ſolution des difficultés & le moyen immanquable de la conciliation de la paix.

Cette guerre, qui auroit dû écraſer le Portugal, lui a donné une eſpèce de vigueur & de reſſort qui lui manquoit: il s'y eſt établi un eſprit militaire qui y règne encore, mais que l'abſence trop longue du Comte de la Lippe a beaucoup diminué, & que ſon retour prochain dans le royaume peut ſeul rétablir. Le Comte d'Oyeras profita de

ces ſuccès & du rétabliſſement de l'état militaire pour ſe rendre encore plus puiſſant & aller à ſes vues.

Mais tous les accidens n'avoient pas ceſſé pour le règne de Joſeph I: deux ans après la guerre la douane fut brulée entiérement, ſans qu'il fût poſſible d'en ſauver aucune marchandiſe. Ce nouveau coup fit encore une grande playe au commerce; quantité de perſonnes furent ruinées, & les banqueroutes recommencèrent. On prétendit que cet incendie n'avoit pas nui également à tout le monde, que les marchandiſes principales étoient hors de la douane, & que le feu y avoit été mis exprès; cela peut être, mais le commerce s'en reſſentit, & cet accident diminua encore la confiance de la place de Lisbonne.

On avoit remarqué, pendant la guerre & depuis, un vice conſidérable dans l'armée Portugaiſe; c'étoit une déſunion générale, non ſeulement d'étrangers à nationaux, mais d'étrangers entr'eux. Les Officiers de l'armée étoient & ſont encore partagés en deux factions, l'Angloiſe ou l'Ecoſſoiſe, & l'Allemande qui comprenoit les Suiſſes & les François. L'hiſtoire anecdotique des

petites révolutions arrivées dans le militaire Portugais ſeroit un tiſſu fort peu intéreſſant de vilainies & d'horreurs paſſées entre militaires, c'eſt-à-dire, entre hommes que l'honneur, le courage & la probité devoient diſtinguer: cependant comme on a parlé dans toutes les gazettes de l'avanture du malheureux Graveron, Colonel du régiment de royal étranger, il ſera curieux de trouver ici le récit impartial de ſa mort.

Graveron, connu en France ſous le nom de Peiferrier, étoit bon gentilhomme: il avoit ſervi en France mouſquetaire, enſuite Capitaine de dragons & enfin Aide-de-camp du Comte d'Hérouville Lieutenant-général, qui en 1762 lui avoit procuré des recommandations pour le Portugal, où l'eſpérance de faire une grande fortune l'avoit attiré. Le Comte de la Lippe prit d'abord en amitié cet Officier que ſes qualités ſociales rendoient recommandable, & le fit faire Major de cavalerie. Le commencement de ſon élévation fut taché par des menées politiques, qui ont donné dans la ſuite un air de juſtice & de vengeance ſur-humaine à la cataſtrophe qui lui eſt arrivée.

Pendant que Graveron étoit Major

de cavalerie, il y avoit dans l'armée deux régimens prétendus Suiſſes levés par deux Officiers de cette nation : la faction Angloiſe voyoit avec chagrin leur établiſſement ; on chercha & on réuſſit à noircir & faire mettre en priſon ces deux Officiers ſur des accuſations vrayes ou fauſſes : l'un nommé De Sauſſure mourut en priſon, & fut déclaré innocent après ſa mort ; l'autre coupable, mais brave ſoldat, ſe ſauva & fut pendu en éfigie. Graveron, guidé par ſon intérêt, avoit fait ſa cour aux Anglois en aidant au malheur des Suiſſes ; il en fut récompenſé : on ne fit qu'un régiment des deux, ſous le nom de grenadiers de royal étrangers, & on le lui donna. Il commit beaucoup de fautes de prudence dans la conduite de ce régiment, & ce qui le perdit entiérement, il parla & écrivit avec peu de retenue ſur le miniſtere : ſon régiment coutoit plus que deux Portugais, & cette conſidération hâta ſa ruine.

On le fit venir à Lisbonne en 1766 ; on l'arrêta ainſi que les Officiers de ſon état major, & on déſarma le régiment : on l'accuſoit d'avoir mal géré les finances de cette troupe, d'avoir eu des paſſe-volans, d'avoir changé de nom. Tous

les chefs d'accuſation étoient de la même foibleſſe, mais ils ſuffiſoient, appuyés par l'autorité ſans réplique, & le manque de défenſe & de protection de l'accuſé, dont les crimes les plus réels étoient de l'indiſcrétion dans ſes propos ſur le gouvernement, & un mauvais choix dans les emplois qu'il diſtribuoit dans ſon régiment. Comme aucune loi militaire ne portoit arrêt de mort, il fut abſous par le conſeil de guerre, mais ſa mort étoit prononcée: on lui donna des Juges civils qui, par d'anciennes loix du royaume, le condamnèrent à être pendu; par grace on lui caſſa la tête. La dureté outrée de cette ſentence fut appuyée par une confirmation des Juges militaires, qui ſignèrent tous ſon arrêt de mort par ordre du Roi, excepté Don Bernardo Mello, frère de l'Ambaſſadeur en Angleterre, Maréchal de camp, gouverneur d'Elvas, homme intègre & humain: il étoit aiſé de voir qu'on avoit cherché un prétexte pour perdre cet homme & pour licentier le régiment, puiſque le Lieutenant Colonel fut abſous, le Major caſſé avec infamie & le corps entier réformé, quoiqu'il ne dût être nullement reſponſable des fautes

de ſes chefs, s'ils étoient criminels; mais indépendamment des crimes ou de l'innocence de Graveron, cette réforme étoit décidée, & on n'imagina pas de ſolution plus facile.

„ Ce malheureux Officier fut aban-
„ donné par le Miniſtre de ſa nation.
„ Les Anglois ont blamé hautement
„ cet abandon, parce qu'ils ſe condui-
„ ſent tout différemment, & qu'ils eſ-
„ timent aſſez la vie d'un citoyen, fût-
„ il coupable, pour ne pas l'abandon-
„ ner au caprice des étrangers.

Enfin le Portugal éprouva une ſecouſſe qui l'attaqua juſqu'au vif, c'eſt la révolte générale du Bréſil; on en a vu les cauſes dans l'article du commerce: on y envoya le général Böhm, créature du Miniſtre, avec cinq bataillons.

CHAPITRE IX.

Etat politique du Portugal.

L'Etat politique du Portugal eſt forcé, il n'admet point de choix, & cette nation ne peut pas conſulter ſes paſſions, ni dans ſes inimitiés, ni dans ſes alliances; c'eſt ce qui arrive aux plus foibles. La Cour de Lisbonne eſt attachée à celle de Londres par néceſſité, ennemie de l'Eſpagne par nature, & de la France par la circonſtance de ſa rivalité avec l'Angleterre. La puiſſance la plus forte en marine doit toujours avoir plus que de l'influence dans le gouvernement Portugais, parce que leurs poſſeſſions d'au-delà les mers leur ſont plus eſſentielles que tout le reſte, qu'elles ſont aiſées à envahir, & qu'ils n'ont ni aſſez de vaiſſeaux, ni aſſez de troupes pour les défendre par eux-mêmes contre une puiſſance forte en marine.

Il auroit été poſſible autrefois de faire entrer le Portugal dans le pacte de famille, c'eut été l'avantage de toute l'Europe méridionale; le mal vient de longue

gue main ; la décadence de la marine Françoiſe & l'accroiſſement des forces Angloiſes, leur marine nombreuſe, les ſecours éficaces qu'ils ont toujours accordés aux Portugais depuis l'acclamation, l'union ancienne & intime des Cours de Lisbonne & de Londres, la confédération des Cours de Verſailles & de Madrid contre l'Angleterre, ont décidé les Portugais à l'unique parti que leur indiquoit leur intérêt : indépendamment de la crainte qui eſt le principe de leur alliance inégale & toute à l'avantage des Anglois, ils ſont attachés par des liens qui reſſemblent fort à des chaînes par leur force & leur peſanteur, & ils ſont plus ſujets qu'alliés. D'ailleurs on ne leur a pas laiſſé le choix de la neutralité, on les a attaqués, on les a aigris, & la honteuſe campagne de 1762 a achevé d'aliéner les eſprits, & de mettre des obſtacles inſurmontables à l'alliance, dont la guerre malheureuſe de 1757 avoit déja détruit les poſſibilités : cependant ſi la marine de France ſe rétablit ſolidement, ſi dans une guerre prochaine les armes Françoiſes ſont plus heureuſes, on pourra détacher les Portugais de l'alliance de l'Angleterre, & les obliger, première-

ment à la neutralité, enſuite à une confédération contre cette même puiſſance qui les tient aſſervis, c'eſt à la France à briſer les liens du Portugal, non par des négociations, mais par la ſupériorité de ſes armes. Ce ſeroit ôter la plus grande reſſource aux Anglois que de leur ôter le Portugal; c'eſt à quoi doivent tendre toutes les nations intéreſſées à l'abaiſſement de cette puiſſance.

Le Portugal ne reſpirera qu'alors, car ſon état actuel, quoiqu'aſſez floriſſant, eſt un état de ſervitude que la nation reſſent, & dont les Anglois n'ont pas la prudence de lui cacher les déſagrémens; il n'y a jamais eu d'alliés plus maîtres & de maîtres plus durs: ils inſultent en obligeant, & font des ingrats par leur façon de rendre ſervice. En éclairant les Portugais, ils leur inculquent le reſſentiment de leur captivité, & le déſir de réformer leurs reſtaurateurs.

L'intérêt de l'Eſpagne, pour ſa parfaite tranquilité, ſeroit de ſe procurer une amitié ſolide avec les Portugais pour ſe débaraſſer d'un ennemi contre lequel les Eſpagnols feront toujours une guerre honteuſe tant qu'ils les mépriſeront, & qu'ils ne ſauront pas les at-

taquer ; cet ennemi eſt au milieu de leur pays tout ouvert, & peut leur donner beaucoup de déſagrément: mais la fierté & la haine nationale s'oppoſeront au bien réel, juſqu'à ce que les François donnent l'exemple.

Cependant on parle beaucoup à préſent de la bonne intelligence du Portugal avec l'Eſpagne & la France; on ſemble même prévoir une alliance prochaine qui éteindra toute ſemence de guerre: je veux le ſuppoſer pour un moment; ſeroit-elle avantageuſe ? Les Portugais auroient toujours une neutralité partiale : ainſi il vaut mieux les avoir pour ennemis déclarés que pour neutres, parce que cette guerre eſt au moins un moyen de revanche contre l'Angleterre à qui elle fait une puiſſante diverſion, & qu'une ſimple paix avec le Portugal ne feroit que mettre à l'abri la partie du commerce anglois qui tient à Lisbonne & Oporto ſans aucune utilité, & priveroit l'Eſpagne des indemnités que préſente cette guerre, peu dangereuſe, ſi elle étoit bien conduite: la neutralité ou une paix ſimple ne conviennent donc pas vis-à-vis le Portugal, qu'il faut tenir ou dans une guerre ouverte ou dans une alliance

positive; il faut donc mettre le Portugal dans le cas de choisir décidément entre la France & l'Angleterre.

Voila la grande difficulté. Comment croire que la Cour de Lisbonne abandonnera l'alliance de l'Angleterre, qui la nourrit, qui tient toutes ses factories, qui est à la tête de toutes ses compagnies, de qui il dépend d'escorter les flottes du Brésil ou de les prendre, de protéger cette colonie ou de la ruiner, de fournir la subsistance à Lisbonne ou de la faire mourir de faim en bloquant le port, qui règne absolument sur la mer qui environne le Portugal, qui tient dans sa main le gouvernement par la crainte, & la nation par l'intérêt? Quel avantage trouveroit-elle dans l'alliance de la France & de l'Espagne qui pût la dédommager de ses pertes & empêcher sa ruine.

Ce qui paroit probable, c'est que deux raisons peuvent engager le Comte d'Oyeras à tourner ses négociations & son habileté du côté des ennemis de l'Angleterre. 1°. Sa vieillesse & son aversion pour les gens de guerre doit lui faire désirer de terminer en paix sa vie & son ministère, & d'amuser par conséquent les deux Cours vis-à-vis des-

quelles il traite, par des apparences de bonne volonté. 2°. Le veuvage du jeune Empereur renoue les prétentions du Portugal, & le rapproche néceſſairement de ces deux Cours, qui peuvent barrer les vues de celle de Lisbonne pour le mariage de la jeune Infante. Voila les vrais motifs de la bonne volonté apparente du Comte d'Oyeras, de la bonne intelligence qui règne, & des négociations qui peuvent être ſur le tapis.

J'oſe conclure que la force ſeule peut rompre des traités cimentés par la force, & que l'inimitié ou l'amitié des Portugais eſt dépendante des ſuccès d'une guerre prochaine : il faut donc ſe réſoudre à couper ce nœud gordien que l'on ne peut pas délier.

CHAPITRE X.

Le Comte d'Oyeras.

JE ne peux pas mieux finir cette description du Portugal que par le portrait de ce grand Miniſtre qui en eſt le créateur, entre les mains duquel ce royaume a retrouvé ſa vigueur, & a repris l'ordre que l'on y voit actuellement; c'eſt un hommage qu'on doit rendre avec plaiſir à un grand homme que ſes ennemis ont noirci, & que les Eſpagnols, par ignorance ou par fierté, n'eſtiment pas autant qu'il le mérite.

Le Portugal doit ſa force & ſon état brillant actuel au Comte d'Oyeras; c'eſt lui qui a tiré ſa nation de la barbarie, de l'ignorance & de l'abrutiſſement où elle étoit tombée; il a profité de l'alliance des Anglois pour policer ſon peuple, fortifier le gouvernement & rendre le royaume reſpectable.

Sa vie eſt un tiſſu d'avantures extraordinaires qui montrent ſa ſupériorité ſur ſa nation, qu'il étoit fait pour gouverner. Sebaſtien Joſeph Carvalho

eſt né en 1699 d'une famille noble de Coimbre; il fut élevé dans cette univerſité où il fit de bonnes études, & où ſon génie le fit diſtinguer; mais étant rempli de paſſions & entraîné par ſa grande vivacité, il voulut ſuivre le parti des armes, & il entra fort jeune dans un corps de vingt-quatre archers de la garde du palais, ſous le règne de Jean V: il ſe diſtinguoit dès lors par un eſprit & un courage extraordinaire, mais ni l'un ni l'autre n'étant réglés, il fit beaucoup de ſottiſes, & il fut renvoyé de ce corps.

Dans ce tems l'Infant Don Antonio, frère du Roi Jean V, homme féroce & cruel, ſe faiſoit un plaiſir de ſe battre continuellement. Les rues de Lisbonne étoient infeſtées toutes les nuits par des bandes d'hommes armés qui couroient & cherchoient les avantures. Le Prince moteur & chef de tous ces déſordres couroit les rues pour aller attaquer & inſulter les paſſans à la tête d'une bande de gentilshommes; on appelloit ces bandes ranchos: une barbare émulation s'étoit emparé de la haute nobleſſe. Le Duc de Cadaval, les Marquis de Marialva & de Caſcaës, les Aveiras, les Obidos avoient chacun

leur rancho. La rencontre de ces illuſtres bandits étoit toutes les nuits ſignalée par des meurtres ou des bleſſures, ce qui produiſoit des haines, des vengeances & des eſpèces de guerres civiles dans la capitale & ſous les yeux du Roi. Les étrangers formoient auſſi des ligues offenſives & défenſives : ſous ce prétexte, des troupes de matelots deſcendoient à terre, attaquoient les braves de Lisbonne, & les détrouſſoient quand ils étoient les plus forts.

Carvalho diſtingué par une taille avantageuſe & preſque giganteſque, une force extraordinaire, un courage invincible, une belle figure & un eſprit ſupérieur, voulut renchérir ſur tous les braves de ſon tems : il s'aſſocia un autre brave à peu près pareil à lui ; ils ſe firent faire chacun une cape blanche, un chapeau & des ſouliers blancs pour être facilement reconnus la nuit, & ils ſe mirent à attaquer ſeuls tous ces ranchos qu'ils vainquirent ſouvent, mais toujours avec beaucoup de dangers & de bleſſures.

A ces éforts d'une valeur téméraire, ces deux champions joignoient une galanterie chevalereſque. Carvalho ayant captivé le cœur d'une Demoiſelle de-

l'illuſtre maiſon d'Aveiras, l'enleva & l'épouſa malgré ſa famille, qui trouvant cette alliance trop inégale & honteuſe, employa tous les moyens pour l'empêcher. Carvalho ſoutint quelque tems tous les éforts de cette famille, ſe tira de toutes ſes embuches, & brava impunément le poiſon & les aſſaſſinats fréquens. Le frère Gaſpard qui étoit ſon parent trembla pour ce jeune homme, & prévoyant alors ce qu'il pourroit être un jour, voulut le délivrer de tous ſes périls; il l'envoya à Vienne Secrétaire d'Ambaſſade: ce fut dans cet emploi que les talens ſupérieurs de Carvalho ſe développèrent. Il apprit dans cet intervalle la mort de ſa femme, qui ne fut pas exemte de ſoupçon de poiſon de la part de la famille.

Libre de ce lien, il eut le bonheur de plaire à Vienne à une parente du fameux Comte de Daun: il éprouva encore beaucoup de difficulté dans cet amour, mais le Marquis de Tancos ſon Ambaſſadeur le favoriſa, & pour applanir les obſtacles demanda qu'il fût nommé à ſa place à cette Ambaſſade; ce titre lui procura le mariage auquel il prétendoit. Il commençoit dès lors à remplir les eſpérances qu'il avoit données:

ſes dépêches faiſoient l'admiration du Conſeil ; on y diſtinguoit cette politique ſupérieure, cette netteté & cette juſteſſe qu'il a employées depuis dans toutes les affaires.

A la mort de Jean V, il fut rappellé en Portugal & placé dans le Conſeil, dont il devint bientôt l'oracle & le maître. Diégo de Mendoça ſon prédéceſſeur fut exilé, & Carvalho prit les rênes du gouvernement ; jamais miniſtère n'a été plus orageux ni plus glorieux que le ſien : il retrouva autour de cette place ſes ennemis, ſur-tout les Aveiras qu'il vient, il y a deux ans, d'achever de détruire, en faiſant empriſonner le dernier à ſon retour de la vice-royauté des Indes. Toute la haute nobleſſe, indignée de voir l'autorité entre les mains d'un homme du ſecond étage, ſe ligua contre lui ; on connoiſſoit ſon génie altier ; ſes anciennes proueſſes promettoient un gouvernement ferme, incapable de plier, & fait au contraire pour renverſer tout obſtacle & ſubjuguer les plus fiers. Il lui fallut tout ſon courage pour vaincre tous les dangers qu'il rencontra, tant par la méchanceté de ſes ennemis que par les événemens les plus extraordi-

naires; plus les momens furent fâcheux, plus il montra de grandeur d'ame. Il ne perdit point dans toutes ces tempêtes le fil de ſes projets pour le bien de l'état; ſon génie univerſel embraſſa toutes les parties, attaqua tous les abus, remédia à tous les maux, coupa les mauvaiſes racines, en planta de meilleures & plus profondes.

Malgré les attaques continuelles de ſes ennemis, leurs médiſances, leurs calomnies, il eſt le reſtaurateur du Portugal, & ce royaume a couru un grand riſque en 1766, lorſqu'il a penſé perdre ce grand Miniſtre; il étoit malade depuis quelque tems; des humeurs qui avoient pris leur cours par les jambes avoient ceſſé de fluer, ce qui lui cauſa une révolution apoplectique; il fut en grand danger de mort, mais pluſieurs ſaignées faites à propos & des cauſtiques le tirèrent d'affaire: le Roi & les vrais citoyens furent conſternés; la haine ou l'aveuglement ſeuls animoient ceux qui y furent inſenſibles. A l'ordre, au plan le plus ſage de gouvernement eut ſuccédé l'anarchie. Le Portugal, qui ſous ſon miniſtère s'eſt avancé d'un demi ſiècle, eut tout d'un coup reculé d'autant. Toutes les par-

ties de ce gouvernement ſont nouvelles, elles n'euſſent pas réſiſté à la perte de leur moteur.

On peut regarder le Portugal comme un terrein nouvellement défriché, dont toutes les plantations ſont neuves & tendres, dont ce grand homme eſt le jardinier, & fait ſeul diriger les fèves; s'il eut manqué, tout retomboit dans la confuſion, & les mauvaiſes herbes rempliſſoient le jardin.

Malheureuſement pour le Portugal, le Comte d'Oyeras eſt déja fort vieux, ſes plans ſeront mal exécutés par un ſucceſſeur, en cas qu'il ait la probité & l'eſprit de les ſuivre, & il faudroit encore au moins vingt-cinq ans d'un même gouvernement vigoureux pour voir les fruits de ce grand travail.

Ce Miniſtre a la paſſion d'écrire ſur des matières abſtraites; il donne même un peu dans la pédanterie: il a attaqué perſonnellement les Jéſuites avec ſa plume, & preſque tous les écrits qui ont paru depuis dix ans en Portugal ſur l'agriculture, ſur les Jéſuites, ſur le collège des nobles, ſur la non-infaillibilité, ſont de ſa main: il eſt impoſſible que les affaires ne ſe reſſentent pas du tems qu'il employe à des bagatel-

les, ſur-tout dans un âge auſſi avancé.

Le Comte d'Oyeras eſt d'une grande taille, d'une phiſionomie impoſante, très ſpirituel & prodigieuſement inſtruit; ſa politeſſe envers les étrangers, ſa douceur dans la ſociété, ſa fermeté inaltérable, ſa profonde politique, ſon éloquence fleurie & ſes connoiſſances étendues, peuvent le faire comparer au Cardinal de Richelieu. On peut établir entre ces deux Miniſtres un parallele aſſez exact. L'un & l'autre ſont parvenus d'une médiocre naiſſance & d'une baſſe fortune aux plus grands honneurs; tous deux ont gouverné par la crainte, ont rétabli l'autorité royale en faiſant couper des têtes, & abatant une nobleſſe inſolente; tous deux ont eu le ridicule du bel eſprit & de l'univerſalité; tous deux ont été grands politiques, maîtres impérieux, ennemis irréconciliables, aimables en ſociété; tous deux ont monté par des voyes nobles, ſans jamais plier vis-à-vis de la fortune; tous deux ont amaſſé de grandes richeſſes.

Le Comte d'Oyeras eſt, ainſi que le Cardinal, l'honneur & le ſoutien de la nation, dont il eſſuye ainſi que lui la légéreté, l'ingratitude & la haine con-

tre laquelle il employe, ainſi que lui, la fermeté & la rigueur qui le mettent au deſſus de la crainte. Il a trouvé tous les vices enracinés dans toutes les parties du gouvernement; il a ſévi ſans craindre l'orage; il a renverſé les plus grands; il a fait trembler les plus braves; il travaille ſans relâche & avec zèle à jetter les fondemens ſolides de l'indépendance vis-à-vis des Anglois par le commerce, la population & l'agriculture; il fait tout par lui-même.

Il jouit de grandes richeſſes, mais acquiſes à bien juſte titre; elles ſont ſi conſidérables qu'il n'a pu éviter l'acuſation d'avarice, dont on peut même d'autant moins le diſculper qu'il ne dépenſe point en proportion de ſa richeſſe & de ſon rang: il a pour ſa ſûreté une compagnie de quarante gardes à cheval qui le ſuivent par-tout, ce qui fait crier à la tirannie, parce qu'il eſt extraordinaire de voir le Miniſtre environné de ſoldats l'épée nue, pendant que le Roi ſe promène ſouvent à Lisbonne ſans gardes, qu'il n'en a point de fixes, & qu'il ſe ſert des régimens de cavalerie de l'armée pour ſon eſcorte: cette précaution, quoi qu'étrange, eſt néceſſaire au milieu d'une nation mutine,

ignorante, ſuperſtitieuſe, & dont les plus grands Seigneurs ont toujours été les premiers ennemis de l'état, d'autant plus dangereux qu'ils étoient foibles & lâches.

Ce Miniſtre a de ſa ſeconde femme deux garçons & deux filles qui ne lui reſſemblent en rien, & ce qui eſt plus étonnant, c'eſt qu'il les élève fort mal & qu'il néglige tout à fait leur éducation, qui au reſte n'en pourroit faire que des hommes médiocres; le mérite n'entre point en ligne de compte dans les ſucceſſions.

Le Comte d'Oyeras ne jouira de ſa gloire qu'après ſa mort, mais alors elle ſera entière, & il ſera juſtement regretté, parce qu'il ſera difficilement remplacé; il n'y a pas même apparence qu'il le puiſſe être bien : le mérite, comme je viens de le dire, ne ſe ſuccède pas, il n'eſt pas non plus fixe à la place de Miniſtre, dont il n'eſt que trop ſouvent ſéparé pour le malheur de l'humanité.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai parcouru ce manuſcrit & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, ce 22 Fevrier 1774,

DE BONS, *Cenſeur.*

NOBILIS IRA
AVITO VIRET HONORE